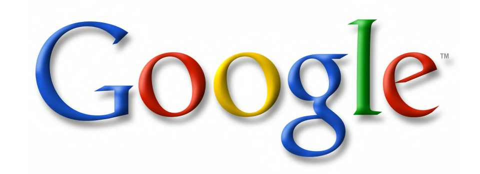
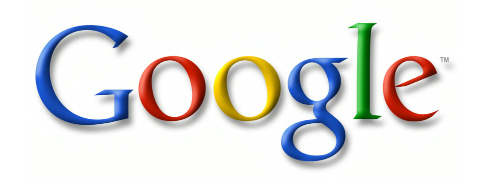
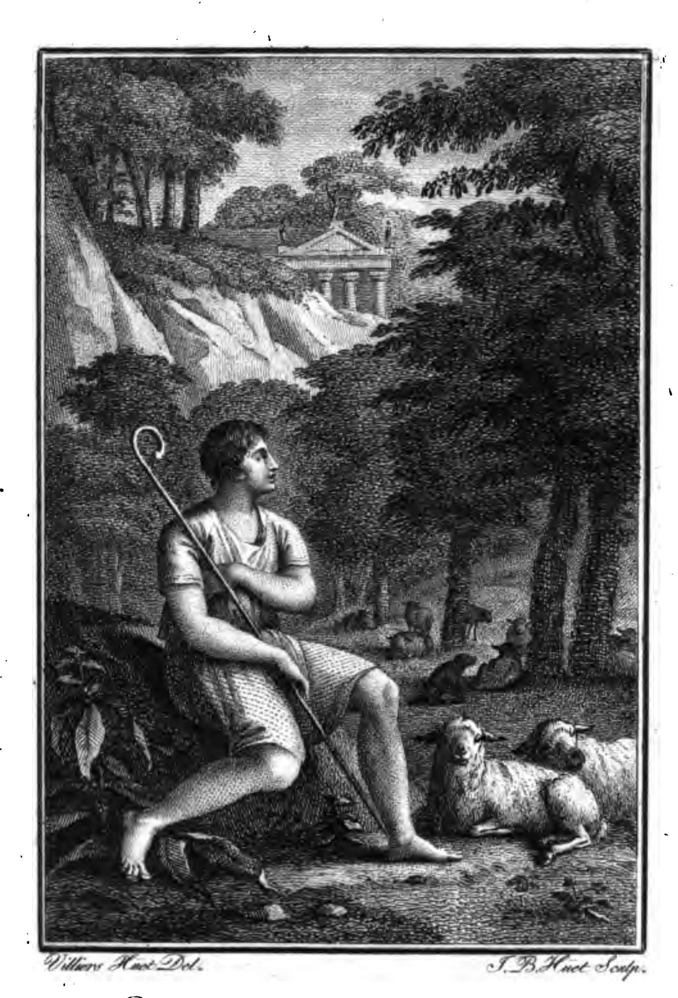





SE TAIRE ET FAIRE

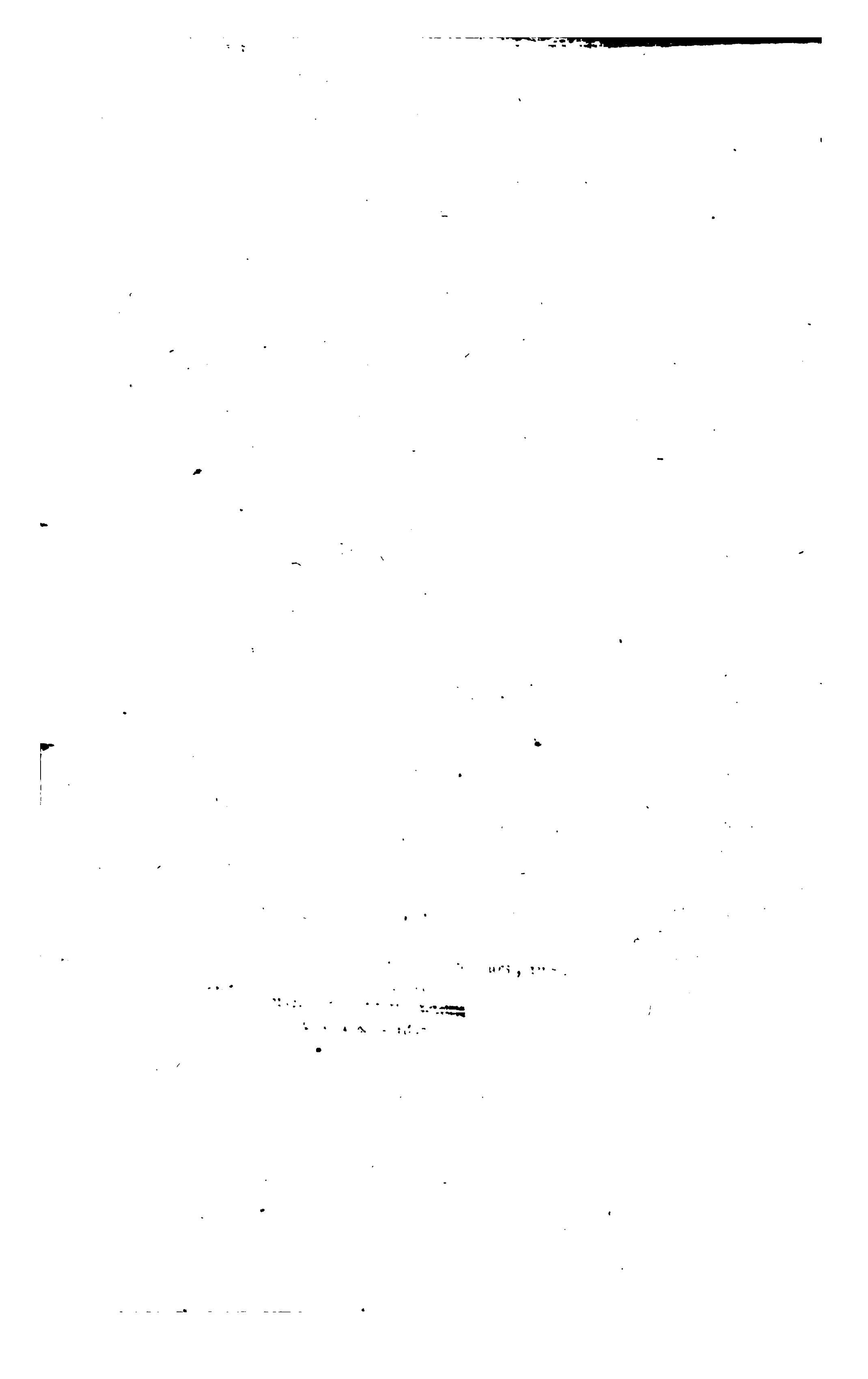


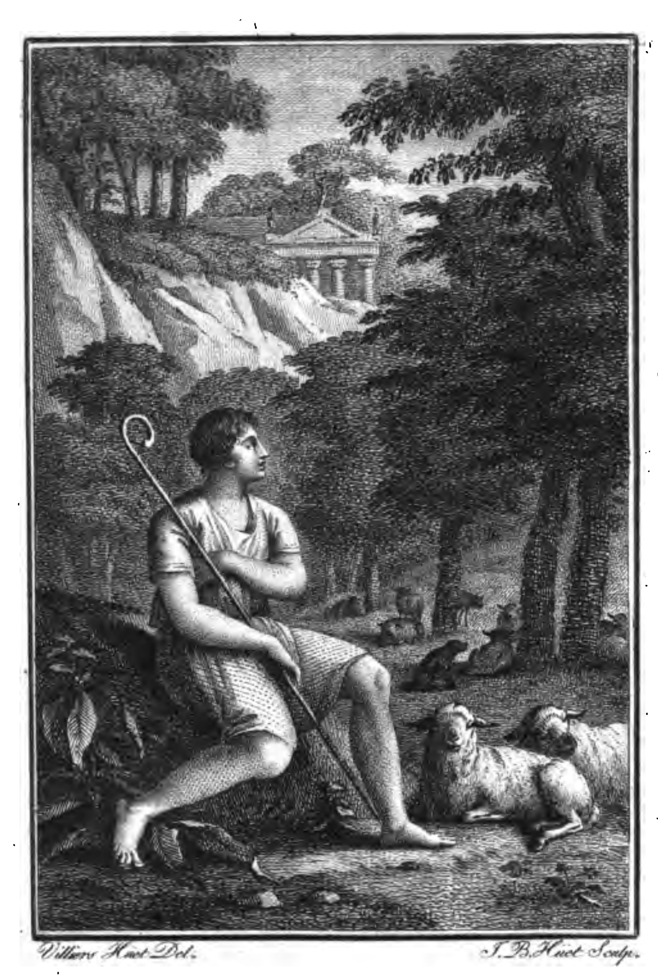
# GUERRE
# DE TROIE.



Villiers Huet Del. I. B. Huet Sculp.

*Quintus inspiré par les Muses*





Villiers Huet Del. J. B. Huet Sculp.

*Quintus inspiré par les Muses*

[illegible]

[illegible] et Mea[illegible]

[illegible]

An IV — [illegible]

[illegible]

# GUERRE DE TROIE,

## DEPUIS LA MORT D'HECTOR JUSQU'A LA RUINE DE CETTE VILLE,

POÊME en quatorze Chants, par QUINTUS ~~DE SMYRNE~~ Smyrnaeus, faisant suite à L'ILIADE, et traduit pour la première fois du Grec en Français,

PAR R. TOURLET, Médecin, et Membre de la Société Académique des Sciences, séante au Louvre.

. . . . . . Non ego te meis
Chartis inornatum sil bo,
Tot ve tuos patiar labores
Impune, Quinti, carpere lividas
Obliviones . . . . . . .

HORAT. CARM. Lib. IV. ad Lol. Od. X.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LESGUILLIEZ, frères, Imprimeurs, rue de la Harpe, N°. 151.

AN IX — 1800.

## AVIS DE L'AUTEUR

*Sur l'ordre qu'on a suivi dans l'impression de cet ouvrage.*

*La préface sur un auteur aussi peu connu que l'est Quintus de Smyrne, et sur lequel on a dit des choses si contradictoires, devant nécessairement être fort longue, on n'a pu faire entrer que six chants dans le premier volume, à la fin duquel j'ai cru devoir placer la description du bouclier d'Achille, par Homère, qui ne peut cadrer*

*dans une note, et dont cependant le lecteur a besoin pour lui comparer celle donnée par Quintus, et pour juger les deux morceaux de deux auteurs qu'on n'a jamais rapprochés l'un de l'autre.*

*Le second volume contiendra outre les huit autres chants, une dissertation sur Quintus de Smyrne, et sur son ouvrage : tout jugement, toute conjecture même aurait semblé prématurée, avant que le lecteur eût présente à l'esprit la question sur laquelle il doit prononcer. Cette dissertation convient donc mieux au deuxième volume qu'au premier. En insérant à la*

*fin de cet ouvrage, l'imitation en vers d'une partie du premier chant de Quintus, j'ai rendu hommage au littérateur qui, le premier nous a fait connaître ce poëte de Smyrne.*

*J'ai supplée, par des notes sur le texte Grec, à l'impossibilité de mettre ce texte à côté du Français ; j'ai rendu compte dans ma préface des règles générales que j'ai suivies en traduisant ce texte; mais je me suis borné à celles qui avaient un rapport immédiat à mon sujet; je développerai les autres dans ma traduction des Odes olympiques de Pindare que je donnerai incessamment au pu-*

*blic, ou le Grec sera imprimé à côté du Français, et où je me propose de traiter à fonds de la tâche et du devoir d'un traducteur. En effet, les difficultés sans nombre que j'ai rencontrées dans ce dernier travail, m'ont forcé d'établir des règles plus précises et d'une application plus spéciale que celles que je vais exposer dans ma préface.*

# PRÉFACE.

Le poëme de Quintus ayant mérité les éloges de plusieurs savans, je ne doute pas que la traduction de cet ouvrage en notre langue ne flatte le public amateur de l'antiquité ; la matière même que traite ce poëte, nécessairement liée par la suite naturelle des faits, aux chants sublimes du divin Homère, semble par là devoir intéresser quiconque lit et admire l'Iliade.

Ceux à qui l'ancien idiome du chantre d'Achille n'est point assez familier, me sauront sans

doute quelque gré de mon travail ; mais je n'ose me flatter de plaire également à ceux qui peuvent goûter dans leur source les beautés que j'ai tâché d'exprimer.

En effet, si la meilleure copie d'un excellent original, présente des défauts qui ne manquent jamais de frapper les yeux d'un connaisseur attentif, que doit penser d'une traduction celui qui connaît la langue de l'auteur traduit? C'est dans ce genre que l'art de l'imitation embrasse et réunit des difficultés sans nombre : c'est là que l'écrivain, sans autre guide que des règles très-vagues, et

presqu'arbitraires, est souvent abandonné à son propre goût, à sa manière de voir et de sentir; sans cesse contrarié ou par des usages qui choquent ceux de son siècle, ou par des idées, tantôt faibles, tantôt gigantesques, par des obscurités qui ne lui permettent d'avancer, pour ainsi dire, qu'en tâtonnant et avec crainte de s'égarer, le traducteur est un esclave dont les pieds sont enchaînés, et qui, malgré ses entraves, doit imiter les mouvemens et la marche libre de son maître qui le devance. De là, combien de faux pas, combien de chûtes inévitables!

Il ne faut pas conclure qu'il n'y a point de bonnes traductions, mais on peut dire qu'il n'en existera de parfaites, que quand il existera deux langues qui pourront se calquer l'une sur l'autre, qui auront toutes deux une égale richesse et des mots égaux en valeur, en force, en harmonie, enfin, quand il se trouvera des deux côtés les mêmes tours, les mêmes mouvemens, le même ordre, etc.

Les règles de l'art de traduire n'ont jamais été bien précisées, et les hommes de lettres qui se sont livrés à ce genre de travail, ont suivi des routes contraires. Les uns, sous prétexte

de traduire littéralement, n'ont présenté que le squelette d'un auteur auquel il aurait fallu donner la couleur de la vie, et la fraîcheur qu'il conserve dans la langue qu'il nous parle : le poëte ou l'orateur qu'ils traduisent, n'est plus qu'un personnage muet, qu'on n'entend que par signes. C'est ainsi que les savans des deux siècles qui ont précédé le nôtre, ont mis en latin la plupart des auteurs grecs. C'est une pure translation des mots d'une langue à l'autre, où chaque terme a son correspondant, valeur numérique, sans aucun égard à la tournure et au génie différent des deux

langues : d'où il résulte que ce qui est très-beau en Grec, est absurde et souvent inintelligible en latin. Ces traducteurs serviles ont décrédité les auteurs qu'ils voulaient faire connaître : on ne jugeait de l'original que par une mauvaise copie. Ainsi Perrault, frère de l'académicien, qui ne savait point le grec, jugea qu'Homère était beaucoup au-dessous de sa réputation, parce qu'il lisait Homère dans une traduction vicieuse.

D'autres traducteurs, pour n'être pas serviles, ont été infidèles, et nous ont donné dans des paraphrases, leurs propres pensées, ou les écarts de leur

imagination, pour les idées de l'auteur qu'ils traduisaient. C'est ainsi qu'on a habillé à la française des auteurs anciens, chez qui nous sommes tout surpris de retrouver nos locutions, notre style et nos mœurs, dont ils sont assurément très-éloignés.

Je me dispense de faire ici des applications; mais il m'importe de fixer les bases, et d'exposer les principes qui ont dirigé mon travail.... On convient généralement qu'un traducteur doit rendre 1°. la pensée ou l'idée toute entière de l'auteur original; 2°. les expressions, soit littérales, soit figurées, quand elles peuvent passer

dans la langue en laquelle il traduit; 3°. le style simple ou sublime, négligé ou fleuri; mais l'application de ces règles souffre des difficultés qu'il n'est point facile de résoudre : 1°. L'idée ou la pensée est souvent dépendante des usages ou des mœurs du tems. Telle idée qui n'était point choquante parmi les anciens, le serait, dit-on, chez nous et dans notre langue. Je choisis un exemple dans l'auteur même que j'ai traduit. Au chant troisième, le vieillard Phénix pleurant sur le corps d'Achille, rappelle en ces termes l'enfance de ce héros, dont

on lui avait confié le soin, 1) νηπίεησιν ἀπεννέσίησι, δίηνας σηθέα ἤδε χίτωνας mot à mot, pour suivre la version latine « Par tes puérilités irréfléchies, tu humectais ma poitrine

1) Paw remarque avec quelque raison que ce mot ἀπεννεσίησι n'est pas grec. Je ne crois pas non plus l'avoir vu dans aucun autre auteur grec; ce qui toutesfois n'est pas un argument sans replique, lorsqu'il s'agit de langues mortes; car un mot peut n'être employé qu'une seule fois, et par un seul auteur que nous connaissions. Du reste, les racines qui composent le mot dont nous parlons, sont deux mots grecs ἀπο, qui signifie *ab*, et ἐνεσίς ou ἐνεσία (du verbe ἐνίημι) qui signifie *consilium introductio, immissio*. Le mot composé ἀπενεσία signifiera donc *exmissio*; mais alors le substantif qui l'accompagne dans le texte se changera en adjectif; ce qui est très-facile. L'idée sera toujours la même : aussi dans des cas semblables, je me suis dispensé de faire des notes particulières sur le texte. De quelque ma-

et mes habits ». Cette idée est dégoûtante, dit-on, elle représente un enfant qui bave. Il faudrait la remplacer par une autre, équivalente. Tel est en effet le sentiment de plusieurs auteurs estimables que j'ai consultés ; mais je n'ai pu me persuader qu'il fut permis au traducteur d'offrir une image pour une autre. C'est le cas peut-être de

nière qu'on lise ce vers, il est facile de voir qu'il est imité d'Homère, Il. c. neuvième v. 486, où Phœnix dit :

. . . . . . . . . . κὲ, οἶνον ἐπίσχων
Πολλάκί μοί κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσί χιτῶνα
Οἶνον ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.

A la lettre « Plusieurs fois, dans ton enfance incommode, vomissant le vin que je t'avais préparé, tu mouillais mon habit sur ma poitrine ».

pallier ou, si l'on veut, d'affaiblir l'idée, mais non de la supprimer, pour mettre à sa place un équivalent; car mettre un équivalent, si l'on entend par ce mot une beauté d'un autre genre, c'est faire dire au poëte ce qu'il n'a pas dit, et peut-être ce qu'il n'aurait pas voulu dire : j'ai donc laissé subsister dans ma traduction l'idée que j'ai rendue ainsi : « Ta bouche mouillait mon sein ». Seulement j'ai supprimé le mot *habits* qui sonne très-bien dans le vers grec, mais qui rendrait l'idée moins supportable en nôtre langue, et qui est d'ailleurs inutile; car sans doute,

on suppose Phœnix habillé lorsqu'il serrait le jeune Achille dans ses bras, et le pressait contre son sein. Voyons maintenant si l'on peut supprimer ou changer des expressions, soit littérales, soit figurées. Ces dernières font partie du style dont nous parlerons bientôt. Quant aux autres, prenons encore pour exemples dans notre auteur, ces mots : machoire, ventre, cheval, etc. Plusieurs veulent que ces mots, comme ignobles, soient toujours exclus de l'Epopée ; je n'ai point partagé leur opinion. En certain cas, je me suis servi du mot machoire, même sans épithète,

lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une blessure; parce qu'il est nécessaire de dire qu'un guerrier a été blessé à la machoire et non sur la joue. Je me suis aussi servi du mot ventre, lorsqu'il n'aurait pû être remplacé par le flanc ou l'aine; et du mot cheval, lorsqu'il m'a semblé ne pas déparer le style, ou mieux convenir au sujet.... Quant au style, on s'accorde à dire que le devoir du traducteur est de bien saisir et de bien imiter le style original; en sorte qu'il doit marcher, pour ainsi dire, de front avec son auteur: être comme lui, simple ou sublime, négligé ou

fleuri, jiffus ou concis; il faut enfin qu'on connaisse dans la traduction le caractère et la physionomie de l'auteur. Mais jamais le style ne doit être incorrect; une négligence en ce genre n'est tolérable, que lorsque, sans elle, on ne pourrait exprimer un trait hardi et d'une grande beauté. Alors elle est heureuse, mais ce cas est infiniment rare.

La nécessité de soutenir le style, en évitant les répétitions, m'a quelquefois empêché de rendre toutes les grâces de l'original; mais ce reproche que pourront me faire les savans, ne m'a pas détourné du projet

d'être utile à ceux qui n'entendent point la langue de Quintus, et c'est pour eux principalement que je me suis imposé la tâche pénible de le traduire. Un autre motif a soutenu mon courage dans un genre de travail aussi rebutant, ç'a été le desir d'enrichir notre littérature, d'une production étrangère qui semble devoir mériter à son auteur le droit d'être compté parmi les chantres Grecs, dont la gloire s'est conservée jusqu'à nos jours. Ce n'est pas que je m'aveugle sur ses défauts; il en a sans doute, et où n'en trouve-t-on pas? mais s'ils sont souvent rachetés par des beautés réelles,

ç'en est assez peut-être pour justifier le dessein que j'ai eu de venger ce poëte, autant qu'il serait en moi, de l'injurieux oubli dans lequel il reste depuis près de 300 ans qu'on a commencé à en imprimer le texte et la traduction latine.

Au milieu des ruines de l'empire d'Orient, où l'on a vu s'anéantir plusieurs monumens littéraires dignes des beaux jours de la Grèce, il n'est pas étonnant que Quintus ait souffert une sorte d'éclipse, qui l'a dérobé long-tems aux yeux des connaisseurs ; mais que parmi nous à la fin du dix-huitième siècle, tandis qu'on publie chaque jour

de nouvelles traductions d'ouvrages Grecs et Latins, l'auteur que j'annonce, soit jusqu'ici presqu'universellement inconnu, c'est ce qui a droit de surprendre.

Cependant les obstacles que les ravages du tems ont opposés à la célébrité de ce poëte, n'ont pas empêché qu'il ne trouvât loin même de sa patrie, des hommes de lettres flattés de l'accueillir; c'est ainsi que malgré les ténèbres de l'ignorance, le feu du génie rencontre encore des yeux qui se laissent frapper de son éclat.

Je ne sais si je porte trop loin mes espérances en faveur

de Quintus; mais je me persuade qu'entre ses critiques, il trouvera de sages appréciateurs, qui ne lui refuseront pas une existence honorable parmi nous. En effet, après que les premiers restaurateurs des lettres se sont empressés de le publier et de le traduire en latin, pourquoi serait-il aujourd'hui sans prix dans notre littérature.

Cet ouvrage, sans doute, applaudi dans le pays où il parut d'abord, fut sauvé des débris des siècles barbares et transporté des bords de la mer Egée, dans la Calabre; mais ce fut dans un tems où l'amour des sciences presqu'étouffé par-tout

laissait sans gloire, jusqu'aux chef-d'œuvres de l'art. Quintus eût donc trouvé son *tombeau* dans le voisinage des mêmes lieux qui se glorifient d'avoir donné naissance à Virgile, si le cardinal Bessarion ne l'eût retiré d'une vieille église de Saint-Nicolas, près d'Otrante. C'est à cet homme de lettres que nous sommes redevables de cette découverte, qui fixa aussi-tôt l'attention des savâns d'Italie, de France et d'Allemagne.

Alde-Manuce a donné le premier, le texte de Quintus; mais son édition fourmille de fautes. Il en a paru d'autres en Grec et en Latin, qui sont indiquées,

dans la nouvelle bibliothèque; celles qui passent pour les plus correctes et les plus complettes, ont pour titre, l'une : *Quinti Smyrnæi paralipomenon, libri XIV*, latine redditi a *Laurentio Rhodomanno Hanoviæ* 1604, et en 1614, *ex officinâ Aubrianâ ; l'autre , Quinti Calabri prætermissorum ab Homero, lib. XIV. Græcè cum versione latinâ , Laurent. Rhodomanni et notis variorum, curante, Joann. Corn. de Paw. Lugdun., batav., van abcoude* 1734. Jodocus Valaræus, fit une version française de Quintus, imprimée à Lion en 1541. Bernardin Baldus en publia une autre peu

après. Si ces traductions existent encore, elles sont sans doute plus inintelligibles que le Grec et le Latin.

Dès que cet ouvrage eut été rendu public, on prit pour un phénomène l'apparition subite de ce poëte inconnu. Quel est, disait-on, ce nouveau successeur d'Homère? A-t-il hérité les pinceaux du patriarche de la poésie, était-il son contemporain, ou n'a-t-il existé que long-tems après lui? quel pays l'a vu naître? comme si la connaissance de la patrie, de l'âge, de la condition même de l'homme, pouvait augmenter ou diminuer de quelques degrés le mérite de

l'écrivain ; mais telle est la manie des savans, qu'ils ne veulent rien ignorer. Ce qu'ils ne peuvent connaître, ils essayent de le deviner et donnent avec confiance leurs conjectures pour des oracles. Delà, dés erreurs hasardées par les uns et soutenues par les autres comme autant de vérités.

Vossius et plusieurs savans avec lui ont jugé je ne sais sur quel fondement que Quintus n'avait vécu qu'au cinquième siècle, sous l'empire de Zénon, ou sous celui d'Anastase ; quelques-uns ont même voulu qu'il fût né Romain, parce qu'il a plû à d'autres de lui donner un

nom Romain. Le docte *Reinsius, ep.* 67 *ad rup.*, assure qu'il ne faut pas le distinguer d'un certain *Corinthos*, auteur d'un petit ouvrage sur les dialectes: pour confirmer cette assertion, on ajoute que le changement de *Corinthos* en *Coïntos*, a pu se faire très-aisément; d'ailleurs, dit encore *Reinsius*, l'esprit grammairien de *Corinthos* règne beaucoup dans ce poëme, comme on en peut juger par la scrupuleuse description qu'il fait des lieux *quod quidem patet ex accuratâ et curiosâ valde locorum descriptione.* Rein. loc. cit., donc Quintus est le grammairien Corinthos qui a vécu

sous les empereurs. A ce compte Homère lui-même ne serait qu'un grammairien du bas empire ; car aucun poëte n'a décrit les lieux avec plus d'exactitude que lui.

Plusieurs veulent au moins que ce prétendu Quintus n'ait vécu qu'après la révolution qui a placé Jules-César à la tête de l'empire Romain. Ils se fondent principalement sur un passage du chant treizième vers 340me., ou Calchas prédit, selon eux, que la postérité d'Enée régnera sur les bords du Tibre, et qu'un prince sorti de son sang commandera du Couchant à l'Aurore. Ce passage serait dé-

cisif, s'il n'était pas altéré, et s'il se trouvait dans les onze premiers chants qui sont incontestablement d'un ancien auteur; mais, 1°. il est tiré du chant treizième que les critiques n'ont pas attribué unanimement à ce même auteur, et qui, je crois, ne peut être de lui.

En effet, un écrivain postérieur à Virgile, se serait au moins paré de ses dépouilles dans des sujets qui offrent le même intérêt, les mêmes beautés. Or, c'est dans ces tableaux que le contraste est plus frappant. La perfide adresse de Sinon, le pieux courage du fils d'Anchise, l'infortune de Priam,

tous ces traits si fortement prononcés par le chantre d'Enée, sont à peine ébauchés dans le Calabrois, et semblent même décèler une main moins habile que la sienne; son pinceau n'est plus aussi mâle, ni aussi rapide que dans les premiers chants, le style en est sec et décousu. Il est donc plus croyable que Virgile a puisé son récit dans cette source, et qu'il l'a embelli : c'est l'opinion de Lacerda, sur le deuxième livre de l'Enéïde.

2°. Selon le texte d'Alde-Manuce, Calchas prédit seulement qu'Enée bâtira la ville de Thymbré, auprès d'un fleuve qui porte ce nom. Ce fleuve

est-il celui qui se perdait dans le Scamandre, et auprès duquel Apollon avait un temple? Thymbré, auprès de ce fleuve, fut en effet une des villes les plus opulentes, après la destruction de Troie. Est-ce un autre fleuve de Sicile qui portait aussi le nom de Thymbris ou Thybris? car Enée aborda en Sicile et y demeura, avant de passer en Italie; ou enfin, au lieu de Thymbré, faut-il lire Tiberis: c'est ce qu'on ne pourrait éclaircir; mais les deux vers qui suivent immédiatement et dans lesquels Calchas prédit qu'un prince du sang d'Enée commandera d'Orient en Oc-

cident, sont supposés et décèlent évidemment une main étrangère. 1°. Ces vers sont incorrects, ainsi que l'observe le docte Paw, dans sa belle édition de Quintus. 2°. L'éloge des empereurs ne peut être placé dans la bouche d'un poëte qui, comme l'assure Lacerda, et comme nous le prouverons bientôt, vivait avant Virgile. 3°. Un auteur grec, fût-il du bas empire, n'aurait flatté à ce point ni Auguste, ni ses successeurs. Les Grecs de ce tems, comme ceux d'aujourd'hui, supportaient impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, et regrettaient sans doute

doute leurs anciennes lois et leur gouvernement. Tryphiodore, dans son poëme grec sur la ruine de Troie, se contente de dire « qu'Enée par l'ordre des Dieux, fixa son séjour en Ausonie, qu'il y régna, et que sa puissance se perpétua parmi ses descendans ; cependant Tryphiodore voyait de son tems toute la puissance de Rome, alors maîtresse d'une grande partie du monde. On ne peut donc attribuer ces vers à Quintus ; ils auront été intercallés par quelque Romain du tems d'Auguste. On voit trop d'analogie entre ce passage et ceux de Virgile, pour ne pas soup-

çonner cette addition : on ne peut donc conclure de ce passage que Quintus vivait sous les empereurs Romains...... Les mêmes critiques ont encore tiré la même conséquence d'un autre passage du chant sixième où ils font de ce que le poëte appelle « une étroite enceinte » un cirque et d'une troupe de chasseurs autant de gladiateurs ou d'athlètes qui, par les ordres d'un empereur, combattent contre les bêtes féroces. Une telle comparaison prouverait, sans doute que Quintus vivait sous la domination des maîtres de Rome; mais ce poëte ne l'a jamais faite, son texte parle

clairement de bêtes féroces qu'on veut détruire et non exposer dans un amphithéâtre. D'ailleurs, le mot δμῶας n'a jamais signifié des gladiateurs, mais uniquement des domestiques ou esclaves destinés à servir dans la maison; ce sont les mêmes captifs à qui le poëte donne dans le chant cinquième, et ailleurs le nom de δορυκτητοί : « Hommes conquis par la lance ».

Il est à propos, ce me semble de rapporter ici le passage en son entier, le voici. « Les fils d'Atrée sont environnés d'en- » nemis, les uns décochent » contre eux des flèches ; les

» autres lancent des pierres, » d'autres des javelots,

. . . Τοὶ δ' ἐν μέσσοισιν ἔοντες
Στρωφῶντ' ἔντε σύες μέσω ἕρκει, ἠδὲ λέοντες
Ημαῖτῶ, ὅτ' ἀνακτες ἀολλίσσουσ' ἀνθρώπους,
Αργαλέως δ' εἰλῶσι κακὸν τεύχοντες ὄλεθρον
Θηρσὶν ὕπὸ κρατεροῖς οἱ δ' ἕρκεος ἐντὸς ἐόντες,
Αμῶας δαρδάπτουσιν, ὅσις σφίσιν ἐγγὺς ἵκηται,
Ως οἵ γ' ἐν μέσσοισί ἐπεσσυμένους ἐδάϊξον.

mot à mot : « Ceux-ci (les fils » d'Atrée) se tenant au milieu » de tous, se tournant ainsi » que dans une enceinte (ἕρκεϊ » septo). (se tournent) des » lions, ou des sangliers, en ce » jour où les princes convo- » quent (ou rassemblent) leurs » hommes et les pressent vive- » ment, leur préparant une mort » funeste par ces animaux puis-

» sans, qui, dans l'enceinte dé-
» chirent quiconque d'entre ces
» esclaves (ou domestiques) s'ap-
» proche près d'eux. Ainsi au
» milieu des ennemis les etc ».

On voit d'abord dans ce texte que ces hommes rassemblés ou convoqués ne sont point des spectateurs à qui on fixe un jour pour se trouver à un amphithéâtre; mais les hommes de ces princes ou chefs : car, ἄναξ signifie le plus souvent maître, chef etc., et le mot δμῶες les hommes qui lui appartiennent, qui sont dans sa dépendance, ses domestiques ou esclaves. On ne voit là ni cirque, ni gladiateurs.

D'ailleurs, les sangliers n'é-

taient pas ordinairement du nombre des animaux que les gladiateurs avaient à combattre. On faisait paraître dans l'amphithéâtre les monstres de l'Afrique ; les sangliers servaient chez les Romains à d'autres divertissemens : c'était une espèce de chasse. Enfin, quand on prouverait qu'il s'agit en cet endroit d'un combat de gladiateurs dans un amphithéâtre, il ne serait pas encore démontré que Quintus vivait sous les empereurs Romains ; car les Grecs avaient avant les Romains des amphithéâtres ; et ceux-ci ont même pris des Grecs la manière de les construire.

Mais tranchons la difficulté par un fait. Le grec de Quintus de Smyrne, n'est point du tout le grec des auteurs qui vécurent sous les empereurs d'Orient ou d'Occident; on y voit la même différence que celle qui existe entre le latin de Saint-Jérôme et celui de Cicéron : le rapprochement, la confrontation offre une disparâte si frappante, que je m'étonne que les critiques ne soient pas partis de ce point pour examiner à quelle époque vivait Quintus. Comment ont-ils pu sur-tout l'accoller à Tryphiodore, à Coluthe, etc. etc. Le style de ces derniers porte évidemment la

teinte de leur siècle. On y remarque plus d'esprit que de goût et de justesse ; ils emploient des épithètes nouvelles et souvent fausses ; ils raffinent, pour ainsi dire, les fables que Quintus présente, avec la majestueuse simplicité d'Homère. Citons quelques passages de ces auteurs que j'ai en ce moment sous les yeux. Tryphiodore, dans son poëme sur la ruine de Troie, dit à la lettre, que : « Bellone aimant à s'enivrer » d'un sang immense, et bouil» lonnant des flots de la guerre » tumultueuse, dansa toute la « nuit dans la ville ». Si le poëte avait seulement comparé la

fougue de Bellone aux flots de la mer en courroux, il aurait parlé le langage des anciens; mais, en la faisant bouillonner elle-même des eaux de la guerre tumultueuse κυμασί πολύφλοισβυ πολέμοιο, il outre la métaphore et devient boursouflé; et plus loin : l'Au-
» rore cavalière ἵπποτις s'élançant
» hors de l'Océan du côté de
» l'Orient divisait ou dessinait
» κατέγραφεν l'air immense qu'elle
» blanchissait doucement, et
» dissipait la nuit souillée de
» meurtres μιαιφόνον; » l'épithète souillée de meurtres est belle, mais elle est moins usitée en cette occasion parmi les anciens, et l'aurore qui divise ou

dessine en le blanchissant, sent beaucoup l'affectation .... Coluthe dans son poëme sur l'enlèvement d'Hélène, présente un néologisme continuel ; il donne à Vénus ces doigts de roses qui, dans Homère n'appartiennent qu'à l'aurore ; il fait rire Mars et appelle Junon la mère des Grâces. Selon lui, Vénus dit aux amours « qu'elle dispose de l'arc, et qu'elle lance l'aiguillon de l'amour sur les femmes qui, souvent en souffrent beaucoup, mais n'en meurent point ».

ἐμὸν οἶστρον ἐλοῦσαι
Πολλάκις ὠδίνουσι, κ' οὐ θνήσκουσί γυναῖκες, v. 95, 96.

Le même poëte suppose qu'avant de s'acheminer vers le pa-

lais de Ménélas, Pâris se lave bien les pieds, que dans le trajet, il marche légèrement de peur que la poussière ne salisse ses pieds, et que le vènt ne dérange sa chevelure. Quelques vers après, il fait dire à Pâris » que les femmes d'Argos ont » une figure hommasse, et » qu'elles sont des femmes manquées (bâtardes) ἀνδρῶν εἶδος ἔχουσί, νοθαί δ'ἐγένοντο γυναίκεσ, Hermione cherchant par-tout sa mère Hélène, enlevée par Pâris, soupçonne qu'elle a pu se noyer dans les eaux de l'Eurotas; se reprenant aussi-tôt, elle dit : « mais les nayades vivent dans l'onde, et elles ne tuent pas les femmes »,

καὶ ὀυ κτεῖνουσί γυναίκας· Accablée enfin, par la douleur, Hermione s'endort, parce que dit le poëte, le sommeil est compagnon de la mort : « C'est pourquoi, ajou-
» te-t-il, les femmes dorment fa-
» cilement quand elles pleurent, « πολλάκις ὑπνώουσίν ὅτε κλαίουσι γυναῖκες. » Qui ne rirait de pareilles puérilités, et qui pourrait voir dans ces auteurs, le goût des anciens pour la belle nature ?

Revenons à notre Quintus : Les critiques, après avoir fixé sans son propre aveu, l'âge où a fleuri le poëte, ont encore voulu nous apprendre qu'elle était sa profession ; mais par malheur, dans tout son ouvrage il

n'en dit qu'un seul mot, et encore ce mot souffre-t-il explication. C'est au chant XII^me., vers 302^me. et suivans, où il invoque les muses en ces termes : « Muses, redites-moi les noms illustres de ces immortels guerriers qui descendirent dans les flancs du colosse fameux ; vous qui m'inspirâtes les plus doux accens dès l'âge où un duvet léger couvrait à peine mes joues, lorsque, sur un côteau peu rapide, près d'un temple de Diane, entouré d'un bosquet délicieux, je gardais mes troupeaux dans les pâturages de Smyrne, éloignés de l'Hermus trois fois au-

tant que la voix humaine peut s'étendre ».

Ces dernières paroles, *in campis Smyrnæ oves inclytas pascenti*, signifient tout au plus que le poëte était de Smyrne, et qu'il y avait gardé des troupeaux choisis, dans son enfance; mais pour ceux qui aiment à se repaître de conjectures, elles peuvent renfermer quelqu'allusion : ainsi, Rhodoman en a conclu que Quintus tenait à Smyrne une école où il avait des disciples fameux; d'où il suit que ce poëte était sans doute un prodige à l'âge dont il parle. En raisonnant de la sorte, Quintus sera orateur,

grammairien, tout ce que l'on voudra. Avouons plutôt qu'on ignore son nom, sa qualité, le lieux même de son origine, et le tems où il a vécu; car il est au moins douteux que ce 12me. chant d'où l'on prétend tirer des éclaircissemens, soit de la même main que les onze premiers. Ceux-ci portent l'empreinte du génie; les trois autres sentent la contrainte, et offrent des copies moins parfaites.

Au reste, comme ces connaissances de pure curiosité n'influent point sur le mérite réel de l'ouvrage, il faut le lire et le juger, sans avoir égard à l'histoire de son auteur, ni peut-

être aux réflexions contradictoires des critiques 1).

On a remarqué qu'il est très-difficile de traduire les poëtes grecs dans notre langue, parce que la nature qu'ils peignent est, dit-on, différente, à bien des égards, de la nôtre, et que la hardiesse de leur génie, les a souvent emportés au delà des justes bornes. On trouvera donc dans Quintus les mêmes défauts qu'on reproche

1) Le docte Heins, dans la bibliothèque Grecque de Fabricius, lib. 2, assure que Quintus est le seul poëte qui mérite d'être lu après Homère. Un autre, le fait même supérieur à ce poëte; la plupart le mettent beaucoup au-dessous : ni les uns, ni les autres n'ont raison.

à Homère; de l'invraisemblance dans les fictions, des traits gigantesques dans les portraits, la multiplicité des combats, la grossièreté du langage des héros et des Dieux mêmes, de longues harangues, au milieu d'une scène de carnage, etc. D'abord je ne conviens pas de ces prétendus défauts, et, sans me faire l'apologiste aveugle d'Homère ou de Quintus; je dirai que nous ne connaissons pas assez l'allégorie que renferment leurs fables, pour en juger avec certitude. Je ne vois pas non plus que ces harangues soient absurdes. Quelques savans ont dit, il est vrai, et

tout le monde a répété, que ces longues harangues des guerriers étaient déplacées au milieu d'une action sanglante, qu'elles en diminuaient l'intérêt, qu'en ce point, les anciens s'étaient écartés de la nature, et qu'ils avaient péché contre la vraisemblance. J'ose soutenir le contraire, et je le prouve par une raison aussi simple que juste. Quand le poëte décrit une action, il doit peindre l'état de l'âme; c'est-à-dire les passions qui agitent alors les combattans. Que de mouvemens rapides s'accumulent ou se succèdent dans le cœur de deux hommes que nous voyons

aux prises l'un contre l'autre ! La haine, le mépris, la vengeance, la fureur, mille sentimens qu'il est difficile d'exprimer, mais qui existent dans le cœur des deux adversaires ! Tout cela n'est que faiblement aperçu par les spectateurs témoins de leurs menaces ou des coups qu'ils se portent. Le poëte remplit donc un devoir essentiel en mettant dans la bouche de ses héros le langage qui est réellement dans leur cœur. Par-là, il fait mieux connaître le motif de leur acharnement ; il développe leur âme ; il peint en un mot leurs passions, par le seul moyen qui

est en son pouvoir, c'est-à-dire, par les discours qu'il leur prête. C'est donc méconnaître la nature que d'enlever au poëte qui la doit imiter, la ressource de dialoguer pour ainsi dire les passions puor en rendre les traits plus frappans et plus sensibles.

On a blâmé aussi la répétition des mêmes mots, la récurrence des mêmes vers; il suffit de répondre que la poésie des anciens était destinée au chant, que les vers d'Homère, de Pindare etc., ont été chantés, et que les rapsodes étaient gagés pour coudre ensemble et chanter différens morceaux d'Homère et des autres poëtes, d'où

vint le mot de rapsodies ; ces répétitions ne sont donc pas plus à blâmer que ne l'est le refrein dans nos chansons. Mais enfin, si l'on s'obstine à croire que ce sont là des défauts, je dirai que ces défauts appartiennent au fonds de l'ouvrage, ou pour parler avec plus de vérité, au tems seul où le poëte écrivait : j'ai pu me permettre d'en pallier quelques uns ; mais en général, j'ai dû ne m'écarter ni de la manière, ni du ton de l'auteur.

Si l'on veut que ces défauts soient moins choquans, il faut se placer au point de vuè le moins défavorable. Quand on

contemple une statue colossale sortie de la main d'un artiste habile, pour n'avoir à y admirer que des proportions qui flattent les yeux, on s'éloigne jusqu'à ce qu'une distance convenable fasse disparaître ce qu'on voyait de monstrueux. Il faut donc aussi nous éloigner du siècle où nous vivons, et franchir le long intervalle qui nous sépare des tems et des mœurs que le poëte a décrits. C'est le vrai moyen de juger sainement de son ouvrage ; alors, si l'on en blâme les défauts il est juste aussi qu'on y reconnaisse des beautés réelles faites pour toujours plaire, parce qu'elles ne dépendent ni des

lieux, ni des tems. Ces beautés consistent principalement dans la vérité ou la richesse des idées, dans la naïveté et l'énergie du style, dans l'expression juste des sentimens inspirés par les diverses passions, dans les portraits gracieux, ou attendrissans, dans la sublimité des comparaisons et dans la justesse de leur application, dans la variété et l'intérêt des descriptions et des épisodes; toutes ces beautés sont réunies dans les onze premiers chants de cet ouvrage : mais elles se montrent plus rarement dans les trois derniers. Quoi qu'il en soit, sans vouloir rien préjuger, je laisse aux lecteurs instruits

à proncer sur le mérite de l'ouvrage, et sur le succès de ma traduction.

Je n'ai pas cru devoir charger cette traduction des variantes de Rhodoman et de Paw, sur le texte Grec. Ceux qui voudront consulter ce texte verront d'un coup-d'œil les corrections qu'on y a faites avant moi, et les interprétations différentes que j'ai quelquefois données.... Il me semble aussi que les argumens déparent les ouvrages antiques, et que les notes les mieux placées sont presque toujours ennuyeuses; cependant, l'avis contraire des personnes habiles que j'ai consultées, m'a

décidé à suivre même en ces deux points l'usage le plus général et le plus conforme à l'attente du public. J'ai donc fait précéder chaque chant de son annonce ou argument particulier : mais pour que les notes ne détruisent pas l'intérêt d'une lecture suivie, j'ai renvoyé à la fin de chaque chant celles mêmes qui m'ont paru indispensables.

# ARGUMENT
## DU CHANT PREMIER.

*Après les devoirs funèbres rendus à Hector, les Troyens se renferment dans leur ville. Penthésilée, fille de Mars, suivie d'autres femmes guerrières, vient à leurs secours; les Troyens, ravis de sa beauté, sont ranimés par sa présence. Priam l'accueille avec joie, parce qu'elle promet de triompher d'Achille. A ce sujet Andromaque l'accuse de témérité. Cependant le lendemain Penthésilée, affermie dans ses desseins par un songe trompeur, va au combat. Priam implore pour elle, mais inutilement, la protection de Jupiter. Les Grecs, surpris de voir leurs ennemis s'avancer, s'é-*

*branlent et s'approchent. Les compagnes de l'Amazone périssent avec une foule de guerriers des deux partis. Mars inspire une nouvelle fureur aux combattans. Sa fille fait un horrible carnage des Grecs. Les femmes Troyennes, à l'exemple de l'héroïne, veulent prendre part à l'action. Ajax et Achille, avertis du danger des Grecs, courent au champ de bataille. Penthésilée va les chercher, les défie et les attaque tour-à-tour. Achille, resté seul contre elle, la perce de sa lance. Les Troyens s'enfuient. Le vainqueur, touché de la beauté de Penthésilée, est fâché de lui avoir ôté la vie. Mars, irrité et descendu de l'Olympe pour venger la mort de sa fille, est arrêté dans ses desseins par la foudre de Jupiter. Tandis qu'Achille regrette Penthé-*

*silée, Thersite lui reproche cette faiblesse, et sa hardiesse est punie sur-le-champ d'un coup qui le renverse mort. Diomède, parent de Thersite, offensé de la violence d'Achille, lève la main pour le frapper. Les Grecs appaisent ce démêlé, et rendent Penthésilée à Priam, qui lui donne la sépulture; de leur côté, ils relèvent aussi leurs morts, pour les faire brûler, et se retirent sur leurs vaisseaux.*

---

# GUERRE DE TROIE,

*Depuis la mort* d'Hector *jusqu'à la ruine de cette ville.*

## CHANT PREMIER.

Après avoir brûlé le corps et recueilli les cendres du divin Hector, tué par Achille, les Troyens, encore pleins de l'effroi que leur inspirait la colère du vainqueur, n'osaient sortir de leurs murs. Tels des bœufs craignent d'avancer contre le lion féroce ; ils tremblent cachés dans l'épaisseur des forêts : tels les sujets de Priam frémissent au seul souvenir des exploits sanglans du redoutable fils de Pélée.

Ils se rappellent sans cesse l'horrible carnage qu'il fit de leurs troupes, lorsqu'il se montra pour la première fois sur les bords de l'Hellespont; ils croyent voir encore et les guerriers massacrés sur les rives du Scamandre, et les fuyards égorgés jusque sous les remparts d'Ilion; ils croyent voir Hector lui-même expirer sous les coups d'Achille. L'image récente de tant de désastres les tient renfermés dans leur ville. Des cris lamentables s'élèvent de toutes parts, et l'on eût dit que Troie était déjà dévorée par les flammes, lorsque Penthésilée, semblable aux déesses, arriva des bords lointains du Thermodon.

Le désir de se signaler dans les combats amenait cette héroïne, autant que la crainte d'essuyer dans ses états d'odieux reproches sur la mort de sa sœur Hyppolite, qu'elle regrettait toujours; c'était par méprise qu'elle l'avait percée d'un

trait, en poursuivant un cerf, et ce malheur l'avait déterminée à marcher au secours de Troie, pour s'éloigner de sa patrie. Entraînée par son ardeur guerrière, elle voulait expier dans des flots de sang ennemi, le crime involontaire du meurtre de sa sœur, et appaiser ainsi les terribles Euménides, qui la tourmentaient en secret. Ces déesses redoutables ne quittent point les traces de l'impie, et jamais il ne peut se soustraire à leur vengeance.

Suivie de douze Amazones, également illustres par leur valeur et par l'éclat de leur naissance, elle paraissait à leur tête, comme au milieu d'un ciel sans nuages paraît *Phœbé* entre tous les astres de la nuit. D'un côté, Clonie, Polémuse, Dérione, Evadre, Autandre et la divine Brémuse; de l'autre Hyppothoë, Alcibie, Antribote, Dérimaque, la belle Armothoé, et Thermoduse habile à manier

la lance, formaient son magnifique cortége. Telle sur son char éclatant, l'Aurore, se montrant dans l'Olympe avec les Heures aux cheveux tressés, semble éclipser ces beautés si pures : Telle au milieu de ses compagnes guerrières, Penthésilée s'avance vers les murs de Priam.

Les Troyens, accourus en foule, s'empressent de voir sous ses armes la fille du dieu des combats, et ne peuvent se lasser de l'admirer. Un air noble et majestueux relevait les grâces touchantes de son visage; sous des sourcils pleins de charmes, ses yeux avaient l'éclat des rayons du Soleil, et son front rougissant exprimait la pudeur. A sa vue, les peuples oublient leur tristesse et poussent des cris de joie, comme le laboureur satisfait cesse de craindre pour ses moissons, dès qu'Iris, sortant du sein des mers sous les couleurs les plus

vives, promet aux campagnes arides une pluie long-temps désirée : Tels, et avec un égal transport, les Troyens voyent arriver parmi eux la fille de Mars, prête à combattre pour leur défense. L'espérance d'un heureux avenir adoucit l'amertume de nos maux.

Priam éprouve un sentiment semblable à celui d'un homme, qui, privé de la lumière a mille fois préféré le bonheur d'en jouir à celui de vivre. Si la main d'une divinité bienfaisante ou d'un médecin habile lui rend, quoique d'une manière imparfaite, la clarté; il ne sent plus ses longues souffrances, et il se livre à la joie, malgré l'infirmité qui afflige encore ses paupières. Ainsi, à la vue de Penthésilée, le fils de Laomédon goûte la satisfaction la plus douce, et sent pour un moment se calmer la douleur que lui avait causée la mort sanglante de ses fils.

Il conduit l'héroïne dans son palais, l'accueillit avec la même tendresse que s'il eût revu en elle sa propre fille, après vingt années d'absence. Il lui fait servir un repas somptueux, tel que des rois puissans, après la défaite de leurs ennemis, le font apprêter sous de verds feuillages, pour célébrer leur victoire. Ce prince la comble ensuite de riches présens, et lui en promet de plus magnifiques encore, si par son courage elle délivre les Troyens. Ce que nul mortel ne pouvait exécuter, lui semble facile : elle s'engage à triompher du fils de Pélée, à tailler en pièces les nombreux bataillons des Argiens 1) et à réduire leur flotte en cendres.

Que l'insensée connaissait peu la force incomparable d'Achille ! Andromaque, plus prévoyante, lui adresse ces mots : « Infortunée, où vous entraîne votre aveugle présomption ? Comment

résisterez-vous à l'invincible fils de Thétis? ne craignez-vous pas de succomber sous l'effort de son bras homicide? à quoi aboutiront vos projets? à précipiter votre malheur et à remplir vos funestes destinées.

» Hector, plus aguerri que vous, vient d'être enlevé à ses concitoyens, qui le regardaient comme un dieu tutélaire. Tant qu'il vécut, il fut ma gloire et celle de ses nobles ayeux. Plût au ciel que la terre m'eût cachée dans son sein, avant que le fer meurtrier le privât de la vie; une mort prompte m'aurait épargné la douleur de voir traîner autour de nos murs, par les coursiers de l'implacable Achille, un époux chéri, dont je ne cesserai jamais de pleurer la perte ». Ainsi parlait la fille du puissant roi Etion; ainsi voit-on de chastes épouses s'affliger de

la mort d'un époux qu'elles ont tendrement aimé.

Cependant le Soleil, précipitant sa course, éteignait ses feux dans les eaux profondes de l'Océan, et le jour fuyait devant les ombres de la nuit. Dès que les Troyens eurent achevé leur repas, égayé par le vin et les mets délicieux, des femmes préparèrent un lit à Penthésilée dans les appartemens de Priam; elle s'y couche, et bientôt le doux sommeil ferme ses paupières.

Alors un songe perfide, envoyé par Minerve, descend du haut des airs, et s'offre à l'Amazone sous les traits du dieu même qu'elle reconnaît pour père; afin de hâter sa perte et le malheur des Troyens, il la presse de marcher avec confiance contre Achille. Ravie de l'entendre, elle croit que le moment est venu de se signaler par une action mémorable : l'imprudente se fie aux songes

trompeurs, qui séduisent par de riantes images, et bercent au sein du repos la foule des malheureux mortels.

A peine s'allumait le feu de pourpre qui embellit les pas 2) de l'Aurore, que Penthésilée s'élance brusquement de sa couche sur les armes éclatantes qu'elle avait reçues du dieu Mars; elle couvre ses jambes de brodequins d'or, qu'elle fixe avec des agrafes d'argent; elle se revêt d'une cuirasse ornée des plus riches couleurs; autour de ses épaules elle suspend avec grâce une longue épée, dont le fourreau était enrichi d'argent et d'ivoire; elle prend son large bouclier, semblable au disque de la Lune qu'on voit sortir de l'Océan demi-pleine avec ses courbures égales; enfin, elle met sur sa tête un casque ombragé d'un panache doré.

Ainsi armée, la fille de Mars brille comme l'éclair que Jupiter fait partir du Ciel, pour annoncer aux hommes les

pluies abondantes ou les vents orageux.
En sortant du palais, elle saisit deux dards qu'elle met sous son bouclier; elle porte dans sa main droite une hache à deux tranchans, présent que lui fit la Discorde, en l'excitant aux combats.

Déjà la guerrière qu'enivre l'espoir de vaincre, s'avance vers les remparts, exhortant les Troyens à la suivre dans la mêlée. Tous se rangent en foule autour d'elle, ceux même qui avaient fui devant Achille. Enfin elle s'éloigne des murs, montée sur un coursier superbe, qui surpassait les Harpies même en vîtesse, et que lui avait laissé, en reconnaissance du bienfait de l'hospitalité, Orithye, épouse de Borée, lorsqu'elle partit pour la Thrace. Son destin l'entraîne au combat funeste qui doit terminer sa carrière, et sur ses pas les guerriers s'empressent d'arriver au lieu fatal où ils vont également laisser la vie.

De même que par les soins du berger prudent, les brebis attroupées suivent le bélier qui les précède; ainsi les Troyens et les belliqueuses Amazones marchent à l'envi sur les traces de la jeune héroïne. Elle se montre à leur tête plus menaçante que ne fut autrefois Pallas armée contre les Géans, plus terrible que la Discorde, lorsqu'elle excite dans les rangs ennemis la fureur du carnage.

En ce moment le fils de Laomédon, levant vers le ciel ses mains tremblantes, et se tournant vers le temple magnifique de Jupiter Idéen, dont les regards sont toujours arrêtés sur Troie, prononce ces paroles : « Père des hommes et des Dieux, écoute ma prière. Renverse en ce jour le peuple Achéen sous les coups de l'intrépide princesse, et ramène-la heureuse dans mon palais. Accrois la gloire du redoutable Mars, et celle d'une héroïne sortie de son sang. Epargne

à mon cœur affligé de trop de maux, un avenir plus affreux encore. Déjà le sort cruel a fait tomber mes enfans sous le fer des Grecs; sauve au moins les derniers restes du sang de Dardanus; conserve sa ville, et qu'une paix durable succède enfin à tant de peines et de malheurs ».

Comme il cessait de parler, un aigle tenant entre ses serres une colombe expirante, fit entendre sur la 3) gauche un cri perçant, et s'éleva vers les cieux. Priam se trouble; la frayeur s'empare de son âme; il s'écrie qu'il ne reverra plus Penthésilée. En effet ses destins étaient fixés; elle touchait au terme de sa vie.

Cependant, les Grecs voient avec étonnement les Troyens s'avancer, tels que ces farouches animaux qui poursuivent des troupeaux timides. Ils appercoivent à leur tête l'étrangère, non moins animée qu'un feu actif, poussé

par les vents dans des bois desséchés. Chacun d'eux se demande : « Qui depuis la mort d'Hector, conduit les soldats 4) de Priam ? Nous nous flattions qu'ils n'oseraient nous attaquer, et les voilà impatiens d'en venir aux mains. Ah! sans doute quelque divinité les guide et les excite à une sanglante action; mais rappellons dans nos cœurs ce courage digne des enfans de la Grèce. Nous ne combattrons pas sans être secourus des Dieux ».

En même temps ils prennent leurs armes, et enflammés d'une ardeur nouvelle, ils sortent de leurs vaisseaux et courent au combat avec non moins de férocité que des bêtes affamées qui se jettent sur leur proie. On se joint; les piques se croisent, les cuirasses, les larges boucliers, les casques même se heurtent avec violence; on se porte des coups furieux, et la plaine est rougie de sang.

Dès le premier choc, Penthésilée étend sur la place Persinoüs, Glisse, le vaillant Lernus, Molion, Hippalme, Emonide et le puissant Elasippe. Laogon est vaincu par Dérione; Clonie renverse Ménippe, le même qui était à la suite de Protésilas, lorsque celui-ci partit de Phylacé, pour attaquer les Troyens.

La mort de Ménippe allume la colère de son généreux ami Podarque, qui devait le jour à Iphiclès; il frappe Clonie de sa longue pique, dont la pointe pénétrant dans ses entrailles, les fait sortir avec le sang. A cette vue, Penthésilée s'irrite; de sa lance elle blesse Podarque aux muscles du bras droit, et lui coupe les veines, d'où le sang noir jaillit à gros bouillons. Le guerrier vaincu, pressé par la douleur, se retire en gémissant; et, tandis que ses compagnons désolés l'emportent hors de la mêlée, il expire entre leurs bras.

D'un autre côté, Idoménée blesse mortellement Brémuse à la mamelle droite. Comme on voit le frêne scié par les bûcherons, s'abattre du haut des montagnes, et se précipiter dans sa chûte avec un horrible fracas : ainsi tombe Brémuse, remplissant l'air de ses cris. La froide mort saisit ses membres, et son âme se perd dans le vuide immense des cieux. Plus loin, le grec Mérione tue Evadre et Thermoduse qui se signalaient par leur bravoure : il perce la première d'un javelot dans le cœur, et plonge son épée dans les flancs de l'autre : elles sont à l'instant même privées de la vie.

Ici le redoutable Ajax, fils d'Oïlée, terrasse Dérione d'un coup de lance dans l'épaule. Là, Diomède, armé d'un fer meurtrier, coupe la tête à Dérimaque à la naissance du cou. Bientôt Alcibie, sa compagne, éprouve le même

sort, et toutes deux sont renversées sur la poussière. Telles deux génisses sont abattues sous le coutelas qui tranche leurs nerfs réunis aux vertèbres : tels les corps sanglans des deux Amazones frappées par le fils de Tydée, tombent séparés de leurs têtes.

Ailleurs Sthénélus fait mordre la poussière à Cabire, qui était venu de Sestos, pour combattre les Argiens : il perd avec la vie l'espérance de revoir ses foyers. Pâris, pour venger sa mort, fait inutilement voler une flèche sur Sthénélus; le trait, conduit par le destin, va percer Evénor, sorti de Dulichium, pour se réunir à l'armée des Grecs. Sa perte excite les regrets et la colère de Mégès, fils du magnanime Phyléus; il s'élance aussi furieux qu'un lion qui se jette sur de faibles agneaux; tout tremble à son approche : il égorge Irymène et le brave Hippaside, qui avaient

quittés Milet pour voler au secours de la ville de Priam, sous la conduite de Nastès et d'Ankémaque. Ces chefs avaient fixé leur demeure au territoire de Mycalie, où sont les cimes blanches du Titan et les vallées profondes de Branchus, où est aussi Panorme, non loin du Méandre, qui par mille sinuosités, coule de la Phrygie dans les campagnes riantes et enchantées des Cariens.

Avec ces guerriers périrent tous ceux que rencontra le fer de Mégès. Pallas secondait sa valeur et l'animait contre les Troyens. Polypète tua Drésée, le fruit des amours de la nymphe Néera, unie à Théodamas, au pied du mont Sipyle, dont la tête se perd dans les nues. C'est-là qu'autrefois les dieux changèrent en pierre l'infortunée Niobé; Niobé, qui du haut de son rocher verse encore un torrent de pleurs. Les rivages bruyans de l'Hermus gémissent avec elle, et

ses tristes accens se répètent jusqu'au sommet du Sipyle, toujours couvert de brouillards si redoutés des bergers. De loin on croit voir une femme éplorée, poussant des sanglots, et fondant en larmes : de près on ne voit qu'une masse de pierre qui paraît détachée de la montagne. C'est dans ces lieux déserts que la malheureuse fille de Tantale, portant le poids de la colère des Dieux, semble se lamenter et offrir les signes du plus affreux désespoir.

Le combat continue avec le même acharnement : l'impitoyable Mars souffle sa rage sur les deux armées ; la mort dévorante marche à ses côtés ; les parques cruelles l'accompagnent, et traînent à leur suite le carnage et l'effroi. Des milliers de Grecs et de Troyens mordent la poussière ; de toutes parts s'élèvent des cris perçans. Mais rien n'arrête Penthésilée ; comme une lionne altérée de

sang, s'élance sur des bœufs qui paissent dans la forêt, et les poursuit jusques sur les collines les plus rapides : la reine belliqueuse fond sur les Danaëns, qui reculent épouvantés. Elle s'attache à leurs traces d'aussi près que les flots écumeux suivent le vaisseau léger dont les voiles sont enflées par les vents, lorsque la mer en courroux fait retentir au loin ses rivages. Elle enfonce les phalanges des Grecs, et souriant de leur frayeur, elle leur crie d'une voix menaçante : « Misérables, je vengerai sur vos têtes tous les maux que vous avez faits à Priam. N'espérez pas qu'aucun de vous puisse échapper à mon bras, ni revoir un jour son épouse, ses enfans ou ses proches ; vous allez être la pâture des oiseaux ou la proie des bêtes voraces, et jamais la terre ne couvrira vos cendres. Où est maintenant la force de ce fils de Tydée ? Où est la force d'Achille et

d'Ajax, que la Renommée vante comme des héros ? Ils n'oseront m'attaquer, ou bientôt leurs âmes descendront parmi les pâles ombres du Styx ».

Elle dit; et, non moins terrible qu'un fléau destructeur, elle se jette sur les Argiens, les frappe de son large fer, ou les perce d'un javelot aigü. Elle avait pris soin de placer à côté d'elle, sur son coursier, un carquois rempli de flèches. Enflammés d'une ardeur égale, les frères et les amis d'Hector croient la suivre à la victoire; ils renversent les Grecs en aussi grand nombre qu'on voit les feuilles se détacher des arbres ou les gouttes de pluie tomber du Ciel. La terre est abreuvée de sang et jonchée de cadavres; les chevaux même, criblés de coups, tombent en hennissant, et perdent le courage avec la vie. Les cavaliers expirans se roulent sur la poussière, qu'ils dispersent de leurs mains, et

sont écrasés par les escadrons ennemis.

La jeune guerrière se précipite dans la mêlée, semblable à ces noires tempêtes qui agitent l'Océan, lorsque le Soleil entre dans le signe du capricorne. Les Troyens, transportés d'admiration, fondent sur elle les plus hautes espérances : « Amis, disaient-ils, voici qu'une déesse est venue du Ciel pour nous faire triompher des Grecs ; Jupiter l'envoie à notre secours, il exauce enfin les vœux de Priam et protége ce digne rejeton de sa race. Non, ce n'est point une mortelle que nous voyons sous ces armes brillantes, se montrer avec tant d'intrépidité : c'est Minerve ou la redoutable Enyo ; c'est la Discorde ou plutôt la fille de Latone ; elle va finir nos maux, punir nos injustes aggresseurs, et embrâser les vaisseaux qui les amenèrent sur nos rivages. Puissent-ils ne revoir jamais leur patrie » !

Ainsi parlaient les soldats de Priam. Ils ne prévoyaient pas les malheurs qui allaient fondre sur eux et sur la reine qui combattait en ce moment à leur tête. Ni l'impétueux Ajax, fils de Télamon, ni Achille, le destructeur des cités, n'avaient encore pris part à l'action; ils gémissaient l'un et l'autre sur la tombe du fils de Ménésthius, le fidèle compagnon de leurs travaux. Un dieu les avait tenus éloignés du combat, jusqu'à ce que plusieurs Grecs moissonnés par le fer des Troyens et de Penthésilée, eussent subi le cruel arrêt du destin. Celle-ci, plus acharnée que jamais, redouble ses efforts. Aucun de ses coups ne trompe sa fureur: elle atteint par derrière les fuyards; elle blesse à la poitrine ceux qui osent lui résister; par-tout elle fait couler des ruisseaux de sang. Malgré ces continuelles attaques, l'infatigable guerrière conserve et ses forces et son courage.

Caché sous une nuée, le génie fatal qui la presse de se mesurer avec Achille; l'engage au milieu des bataillons; il ne lui prodigue de perfides succès, que pour l'entraîner plus sûrement à sa perte.

Penthésilée touchant aux derniers momens de son triomphe, se hâte d'immoler une foule de victimes. Telle au printemps une génisse, en l'absence du pasteur, s'élançant dans un verger fraîchement humecté des pleurs de l'Aurore, court çà et là, ravage les tendres rejetons des plantes nouvelles, dévore les unes et foule aux pieds les autres: telle l'intrépide fille de Mars s'ouvre un passage dans le camp des Grecs, jusqu'aux vaisseaux, moissonne une partie des guerriers et disperse le reste.

Du haut de leurs murs, les femmes Troyennes contemplent les exploits de l'étrangère, et le désir de se signaler comme elle s'empare d'Hippodamie,

épouse de Tisiphon, 5) et fille d'Antimaque : plus hardie que ses compagnes, elle les exhorte à la suivre dans la mêlée. « Mes amies, leur dit-elle, allons nous réunir à nos époux, qui combattent aujourd'hui pour leur patrie, pour leurs enfans et pour nous-mêmes. Ayons leur zèle, et partageons leurs dangers : douées comme eux de la faculté de voir et d'agir, respirant le même air, vivant de la même nourriture, jouissant également des bienfaits de la lumière ; en quoi serions-nous inférieures à ces jeunes guerriers ? Non, le ciel ne destina point aux hommes une gloire à laquelle il nous soit défendu d'aspirer ; pourquoi serions-nous plus effrayées qu'eux du tumulte des armes ? Ne voyez-vous pas une femme se distinguer parmi les combattans ? et ce n'est ni pour son pays, ni pour sa famille ; c'est pour un prince étranger, qu'elle affronte les périls

et qu'elle attaque les plus redoutables d'entre les Grecs. Que ne devons-nous pas entreprendre en ce moment, où nous sommes réduites aux plus affreuses extrémités; en ce moment où nos fils, nos époux, sont massacrés aux pieds des murs? les uns pleurent un père, d'autres perdent leur frère ou leur gendre; il n'est aucune d'entre nous qui n'ait les plus justes sujets de douleur. N'attendons pas que l'esclavage mette le comble à notre infortune. Marchons à l'ennemi; il vaut mieux mourir de sa main, que de subir, nous et nos enfans, dans une terre étrangère, le joug d'une odieuse captivité, après la destruction de notre ville, et la perte de nos époux ».

A ces mots, une ardeur égale les anime: toutes se rassemblent sous les remparts, et se disposent à seconder les efforts des combattans. Comme à la fin

de l'hiver, les abeilles attirées par l'émail des fleurs naissantes, semblent s'inviter à sortir de leurs ruches : ainsi les femmes Troyennes s'encouragent mutuellement à voler aux champs de Mars. Elles jettent loin d'elles leurs corbeilles et leur laine, pour se couvrir d'armes meurtrières; elles allaient périr dans cette journée funeste, avec leurs époux, et les vaillantes Amazones, si la sage Théano, par ses discours, n'eût arrêté leur ardeur téméraire.

« Qu'allez-vous entreprendre, dit-elle ? quoi! sans expérience dans le maniement des armes, vous osez vous flatter de repousser les Grecs ? Ah! cette gloire ne peut appartenir qu'à nos époux et à ces fiéres Amazones, qui se plaisent dans les horreurs des combats, accoutumées dès la jeunesse à dompter des coursiers, et formées à tous les travaux de la guerre, elles ne le cèdent

aux hommes ni en vigueur ni en bravoure. Ne vous comparez pas à Penthésilée ; elle est, dit-on, la fille de Mars ; peut-être est-ce une déesse, qui propice à nos vœux, emprunte les traits de cette inconnue, et combat sous son nom. Quoique les mortels soient égaux en naissant, ils ne réussissent pas tous dans les mêmes travaux, et l'habitude de leurs occupations fait seule la différence de leurs succès. Renoncez donc à un dessein dont l'exécution surpasse vos forces, et reprenez dans l'intérieur de vos maisons, et les toiles et les ouvrages propres à votre sexe. Laissez le glaive entre les mains de vos époux. La fortune va couronner leur courage. Déjà les Achéens sont défaits ; nos troupes sont victorieuses ; la ville est en sûreté. Qui nous force à combattre » ?

Ainsi parla Théano : son grand âge fit respecter son avis, et toutes les femmes

consentirent à rester dans l'enceinte des murs.

Cependant Penthésilée continue de massacrer les soldats qui cherchent en vain à se soustraire à sa fureur; ils sont taillés en pièces, comme les chèvres bêlantes sont déchirées par la dent cruelle de la panthère. Quelques-uns tentent de se sauver avec leurs armes; d'autres les jettent pour fuir avec plus de vîtesse. Les chevaux effrayés sont emportés loin de leurs conducteurs, qui n'ont plus eux-mêmes la force de se défendre. Le vainqueur égorge tout ce qu'il rencontre. Tels dans une forêt, des arbres vigoureux sont tout-à-coup assaillis par un violent tourbillon, qui déracine les uns, fend les autres, ou dans leur chûte rapide, brise leurs rameaux entrelacés : tels les Grecs sont renversés en foule sous les coups du destin et de la redoutable Amazone.

Déjà l'armée victorieuse était sur le point de mettre le feu aux vaisseaux, lorsqu'Ajax entendant le premier les cris des combattans, adresse ces mots au fils de Pélée : « Achille, des voix confuses s'élèvent comme dans la chaleur d'une vive action. Marchons avant que les Troyens aient massacré nos troupes et embrasé nos flottes : ce malheur nous couvrirait d'un éternel opprobre. Issus du grand Jupiter, ne dégénérons pas de son sang ni de la gloire de nos ayeux : commandés autrefois par Hercule, ils emportèrent d'assaut cette même ville où régnait alors Laomédon; imitons-les aujourd'hui, nos bras sont assez puissans ».

Achille l'écoute, et en même-tems le tumulte qui s'augmente, frappe ses oreilles. Tous deux se hâtent de prendre leurs armes et volent au combat : le bruit de leur marche se fait entendre

Puissai-je par votre mort faire cesser tous les maux des Troyens! Approchez, et vous allez connaître quelle est la valeur d'une Amazone. Je ne dois point le jour à un mortel : un sang plus noble coule dans mes veines; fille du Dieu Mars, ma naissance m'assure la supériorité sur les hommes mêmes ».

Telle fut l'audace de Penthésilée; mais les héros la méprisèrent; et en effet la pointe de son fer ne fit que glisser sur les brodequins d'argent du fils de Télamon, sans pénétrer jusqu'aux chairs. Les destins ne permirent pas que le fer ennemi fût rougi du sang de ce héros. En même-tems il s'enfonce dans la mêlée, sans rien craindre pour Achille qu'il laissa seul contre la guerrière : quelque redoutable qu'elle fût, il savait que le brave fils de Pélée en triompherait aussi aisément que l'épervier déchire la timide colombe.

L'amazone, désespérée de n'avoir lancé que des traits impuissans, sentit redoubler son indignation à ces paroles du fils de Thétis. « Femme, est-ce avec de vains discours que tu prétends nous combattre, nous les plus redoutables des mortels, nous issus du maître du tonnerre? ma seule présence fit trembler Hector, que sa valeur ne put sauver de mes coups; et tu oses me menacer de la mort! Sache que le moment où je parle est pour toi le dernier. Mars lui-même, que tu te vantes d'avoir pour père, ne saurait t'arracher de mes mains. Ton trépas n'est pas moins assuré que celui du daim faible que rencontre dans la montagne un lion affamé. N'as-tu pas appris combien j'immolai de Troyens sur les rives du Xanthe? ou si tu le sais, les dieux ont sans doute troublé ta raison, pour mettre fin à tes destinées ».

A ces mots, levant d'une main robuste

sa lance meurtrière, ouvrage du Centaure Chiron, il en frappe au-dessus de la mamelle droite la belliqueuse Penthésilée. Un sang noir en coule aussitôt; ses membres s'affaiblissent; elle laisse tomber sa hache pesante; ses yeux se couvrent des ombres de la nuit, et la douleur pénètre son âme. Toutefois respirant encore et voyant fondre sur elle son mortel ennemi, elle hésite quelque tems si elle lui opposera son épée, si elle descendra pour le fléchir, ou si enfin elle essayera de le gagner par l'appât de l'or, appât séducteur pour tous les mortels, quelqu'emportés qu'ils soient par le courage; peut-être espérait-elle encore que respectant sa jeunesse, il n'aurait pas la cruauté de trancher le fil de ses jours.

Telles étaient ses pensées; mais les Dieux en avaient autrement ordonné. Achille, n'écoutant que sa fureur, perce

tout à-la-fois l'héroïne et son coursier, plus léger que les vents. Comme celui qui se hâte de préparer un festin, traverse d'un même fer les viandes qu'il va présenter au feu ; ou comme un chasseur lance sur le cerf un trait avec tant de force, que la pointe traversant le corps de l'animal, s'enfonce dans le tronc de l'yeuse ou du larix voisin : ainsi le fils de Pélée perce d'un même coup et l'Amazone et le coursier sur lequel sa tête demeure penchée. Tel on voit abattu le sapin brisé par les Autans, jadis nourri sur le bord d'un ruisseau qu'il embellissait de son ombre, il élevait au-dessus des autres sa tête altière; mais dans un instant la fureur de Borée le renverse et le dépouille de sa riche parure : telle courbée sur son coursier expirant, l'Amazone est précipitée sur le champ de bataille, et sa lance est rompue du poids de sa chûte.

Dès que les Troyens virent Penthésilée vaincue, ils se retirèrent vers leurs murailles, accablés de la plus vive douleur. Quand les orages déchaînés sur le vaste Océan font échouer le vaisseau, les matelots se jettent à la nage pour gagner le port ou la terre qu'ils apperçoivent, et s'étant enfin sauvés des flots après d'incroyables fatigues, ils déplorent la perte de leur navire et celle de leurs compagnons ensevelis dans l'abîme des mers; ainsi les Troyens, échappés du carnage et fuyant vers la cité de Priam, pleurent la fille du dieu Mars, et la mort de leurs concitoyens tués dans la mêlée.

« Achille s'applaudissant de sa victoire : imprudente, dit-il, reste donc étendue sur la terre, que ton corps soit la proie des oiseaux avides et la pâture des plus vils animaux. Qui te poussait à te mesurer avec moi ? Tu te flattais

qu'après avoir massacré les Argiens, tu serais comblée des riches dons du roi Priam; mais devais-tu espérer des immortels une si haute faveur? Nous sommes les plus grands des héros de la terre, l'élite des guerriers de la Grèce et le fléau des Troyens; tu ne pouvais donc attendre qu'une fin malheureuse, lorsque les destins ennemis et ton propre caprice t'ont fait abandonner les occupations de ton sexe, pour tenter les hasards de la guerre si fatale aux hommes mêmes ».

En achevant ces paroles, le fils de Pélée retire sa lance du corps de l'Amazone et des flancs de son coursier, palpitans encore l'un et l'autre sous le fer qui les avait percés. Il détache son casque aussi brillant que la clarté des cieux ou les rayons de l'astre du jour. La poussière et le sang n'avaient point défiguré les traits de cette reine guerrière, et,

malgré ses yeux éteints, on remarquait encore les grâces de son visage. Les Grecs qui l'environnent, étonnés de sa beauté, croient voir une déesse : étendue avec ses armes, elle ressemblait à l'intrépide Diane, qui, lassée d'une course où elle a terrassé les lions, goûte à l'ombre d'un bois touffu les douceurs du sommeil.

Cypris, pour exciter de vifs regrets dans l'âme du vainqueur, avait conservé à Penthésilée, même après son trépas, tous les charmes qui l'avaient fait admirer pendant sa vie. Plusieurs Grecs souhaitaient de jouir dans leur patrie des chastes embrassemens d'une épouse aussi belle. Achille lui-même se reprocha de lui avoir donné le coup mortel, et de s'être privé du bonheur de posséder dans les riches contrées de la Phthie, cette reine fameuse que sa taille et ses attraits rendaient égale aux immortelles.

Mars, perdant une fille chérie, ne peut contenir sa douleur; il part aussitôt de l'Olympe. Tel le tonnerre, lancé du haut des Cieux par un bras tout-puissant, éclate sur la terre ou sur les vastes plaines de Neptune : tel indigné de la fin déplorable de Penthésilée, Mars traverse tout armé l'immensité des espaces célestes. Les vents, enfans de Borée, lui avaient déjà porté cette accablante nouvelle. Non moins rapide qu'un tourbillon, il vole sur le sommet de l'Ida. Sous ses pas tremblent au loin les collines, les fleuves, les torrens et le pied des montagnes. Ce jour de sa colère eût été funeste aux Thessaliens, si Jupiter du haut de son trône n'eût épouvanté le Dieu, par les éclairs et les coups redoublés de la foudre, dont les carreaux volaient devant lui dans les airs enflammés. Reconnaissant à ce bruit les ordres du maître de l'Olympe, il n'osa,

malgré son courroux, s'avancer jusqu'au champ de bataille. Telle une masse énorme, détachée d'un roc escarpé par les tempêtes et la foudre, fait en roulant retentir les vallées, et se précipite avec une vîtesse incroyable jusques dans la plaine où son impétuosité cesse tout-à-coup: tel Mars, descendu de l'Olympe sur l'Ida, s'arrête et modère sa bouillante ardeur. Les immortels eux-mêmes doivent céder à celui dont ils ne peuvent égaler la puissance. Cependant mille pensées agitent encore son esprit. Tantôt effrayé des menaces du fils de Saturne, il veut remonter au Ciel ébranlé par le tonnerre; tantôt il est résolu de tremper ses mains dans le sang d'Achille. Enfin se rappellant que Jupiter même a perdu dans les combats plusieurs de ses fils, qu'il n'a pu soustraire aux ordres du destin, il s'éloigne de l'armée des Grecs : s'il eût osé s'en approcher, la

foudre l'aurait écrasé, comme autrefois les Titans rebelles; mais le Dieu des combats fut plus prudent que ces fils de la Terre.

Tandis que les Grecs dépouillent les morts de leurs armes couvertes de sang, Achille désolé ne peut éloigner ses regards de celle qu'il vient de priver de la vie; un mortel chagrin le dévore, et il paraît aussi touché de sa perte, qu'il l'avait été de celle de son fidèle Patrocle. Ce fut alors que Thersite lui fit ces reproches sanglans.

« Eh quoi! Achille, tu pleures une étrangère qui ne s'arma que pour exterminer jusqu'au dernier des Grecs. Quel coupable aveuglement te fait regretter une femme ennemie, autant qu'une jeune beauté que tu desirerais pour compagne, et à qui tu aurais fait des présens, pour t'assurer de sa foi? Que n'as-tu préféré de mourir sous les

coups de cette Amazone pour qui tu parais si sensible ? Faut-il que la vue d'une femme éteigne en ton âme tout sentiment de vertu, et te fasse oublier le courage, la sagesse et la force dignes des héros ? Ignores-tu donc les malheurs que se sont attirés les Troyens, complices de l'attentat de Paris ? Non, rien n'est plus à craindre pour les mortels que l'amour du plaisir : il ôte la raison à l'homme le plus sage. Les combats et leurs succès ont de quoi flatter un guerrier, mais la volupté seule peut satisfaire un cœur lâche ».

Le fils de Pélée, qu'indignent ces paroles, lève un bras puissant et frappe Thersite d'un coup si rude qu'il lui rompt la machoire. L'impudent tombe à la renverse, et l'ame de ce misérable se sépare de son corps hideux. Toute l'armée applaudit à ce trait de vengeance. Thersite, le rebut des Grecs par sa laideur,

n'avait cessé d'insulter ses concitoyens. Chacun d'eux dit alors hautement : « c'est ainsi qu'on doit punir une langue téméraire, source féconde des maux les plus funestes ».

Achille, encore bouillant de colère, adresse ces mots à son imprudent aggresseur : « Que la poussière qui te couvre, ensevelisse avec toi tes reproches odieux. Il ne sied pas à un homme méprisable de contredire un guerrier puissant. Tu as trop long-tems fatigué par tes injures la patience d'Ulysse; mais pour se venger de toi, le fils de Pélée ne veut d'autres armes que sa main, et tu péris par ta propre faiblesse. Vas donc loin de nous débiter parmi les morts, tes aigres et importuns discours ».

Ainsi parlait Achille; mais Diomède seul, entre les Achéens, ne put lui pardonner le meurtre de Thersite qui était

du même sang que lui. Thersite en effet, descendait de l'incomparable Agrius, frère du divin Oënée, et celui-ci avait donné le jour au courageux Tydée, qui fut la gloire des Argiens et que Diomède se glorifiait d'avoir pour père. Outré de l'affront qu'il vient de recevoir, le fils de Tydée lève sa main pour frapper Achille ; mais il est arrêté par les Grecs réunis autour de lui. On retient d'un autre côté l'impétueux fils de de Thétis, et les deux héros, sur le point de vuider leur différent les armes à la main, se laissent fléchir par les prières de leurs amis rassemblés.

Le sort funeste de Penthésilée toucha les Atrides eux-mêmes. Pleins d'admiration pour sa valeur, ils consentirent que les Troyens emportassent son corps et ses armes dans les murs bâtis par Ilus. Priam, voulant que cette courageuse fille de Mars reposât avec son coursier

dans le monument du puissant roi Laomédon, l'avait envoyé demander aux Grecs. Il fit dresser devant les portes de Troie, un vaste bûcher où fut placé le corps de cette guerrière avec toutes les richesses qu'il convenait de livrer aux flammes, après la perte d'une grande reine. Lorsque le feu animé par Vulcain, eut tout dévoré, chacun à l'envi, s'empressa d'éteindre les brâsiers en versant dessus des vins odoriférans. Les os furent ensuite recueillis avec soin, et après qu'on eut répandu sur eux des parfums exquis, on les déposa dans une urne profonde, où l'on fit couler la graisse d'une génisse, choisie parmi les troupeaux qui paissaient sur les montagnes de l'Ida.

Les Troyens pleurérent la divine Amazone, comme leur propre fille, et l'ensevelirent auprès des murs, dans la tour magnifique, où reposaient les

cendres de Laomédon. Ces devoirs funèbres furent agréables au Dieu de la guerre et aux mânes 5) de sa glorieuse fille. Près du même lieu furent inhumées les Amazones ses compagnes, tuées en combattant avec elle. Les deux Atrides ne leur enviérent pas les honneurs de la sépulture; ils permirent aussi qu'on enlevât les corps et les armes des Troyens étendus sur le champ de bataille. La colère contre des morts est inutile : un ennemi mort n'est plus digne que de pitié.

Les Grecs brûlérent aussi les guerriers qui avaient succombé sous le fer des Troyens et de Penthésilée. Celui dont la perte leur causa les plus vifs regrets, fut Podarque, égal en bravoure à son illustre frère Protésilas, tué auparavant par Hector. On inhuma les autres à quelque distance du lieu où s'était donné le combat; mais Podarque fut le

seul à qui on érigea un magnifique tombeau. Enfin, aprés avoir enterré séparément le corps informe de Thersite, les Danaëns retournèrent à leurs vaisseaux, donnant à la valeur d'Achille, les éloges les plus pompeux.

Déjà le jour s'effaçait; le soleil replongeait ses feux dans l'Océan, et la nuit obscure répandait son ombre sur la terre. Le fils de Pélée soupa dans la tente d'Agamemnon. Les autres chefs passèrent la nuit au milieu des festins, en attendant le retour de la divine aurore.

*Fin du premier Chant.*

## NOTES DU CHANT PREMIER.

### AVIS.

J'AI entrepris et fini ma traduction sur le texte d'Alde Manuce, quelque fautif qu'il fût, sans consulter ni traducteurs, ni commentateurs. Après mon travail, j'ai trouvé chez eux des corrections que j'avais déjà faites moi-même; j'ai suivi leurs opinions dans plusieurs autres circonstances où j'aurais peut-être aussi bien fait de m'en tenir à la mienne.

Du reste, le lecteur n'attend pas que je lève, dans les notes qui suivent, toutes les difficultés de géographie ou de mythologie que le texte peut faire naître; je me suis borné à celles qui m'ont paru mériter plus d'attention.

1) Comme l'auteur je désigne les Grecs par les noms d'Argiens, d'Achéens, de Danaëns; on entend mieux, ce me semble, que l'armée était composée de différens peuples, sous la conduite d'Agamemnon.

2) *Les pas de l'aurore. Rodosphuros roseis cruribus.* litter. L'Aurore aux pieds de Rose.

Cette épithète que le poëte ne répète plus, est aussi noble, et ne fait pas moins image que celle *aux doigts de Rose* dans Homère.

3) *Sur la gauche.* Cicéron a remarqué avant nous, (lib. 2 de divinatione) que la gauche était d'un mauvais augure chez les Grecs et les barbares, et d'un très-bon augure parmi les Romains, *ita nobis sinistra videntur, Graiis et barbari dextra meliora.* Le vers d'Homère, cité par Cicéron, est semblable à celui de Quintus qui fait le sujet de cette note. Le poëte latin Ennius prend au contraire la gauche pour un signe favorable. Virgile a dit dans le même sens, GÉORGIC. lib. 4, v. 86,

. . . . . . . . . . . . *Siquem*
*Numina læva sinunt auditque vocatus Apollo.*

et ailleurs, lib. 2, v. 693, et lib. 9, v. 631, on voit aussi dans le panégyrique de Trajan, par Pline le jeune, que la gauche était de bon augure chez les Romains. Cyrus au rapport de Xénophon, plaçait à sa gauche (suivant la coutume des Perses et des autres barbares) ceux qu'il voulait honorer. Pour rendre raison de cette différence dans les augures, on a dit (*Encyclop.*) « que les Grecs observaient

les augures en se tournant vers le Septentrion, au lieu que les Romains se tournaient vers le midi, de sorte que la droite et la gauche de ces deux peuples étant opposées dans le tems de l'observation, les résultats ont dû être différens », au moins en apparence, quoique la droite fût peut-être en toute autre occasion le signe heureux, et marquât également chez les deux peuples, la place la plus honorable; mais si cette explication était recevable, pourquoi des auteurs latins et Virgile lui-même prendrait-il en plusieurs endroits la gauche pour mauvais présage.

*Syrius ardor nascitur, et lævo contristat numine cœlum.*

Lib. 10, v. 275.

. . . . . . *Pecorique sinister.*

Géorg. lib. 1, v. 444.

*Sæpe sinistra cava ab ilice cornix.*

Eglog. 1.

Dira-t-on qu'il ne s'agit point là d'augures ni de présages; les passages cités, et plusieurs autres prouveraient le contraire; dira-t-on que le poëte faisait allusion à la coutume des

Grecs, et non à celle de son pays, mais comment le prouver?...

4) *Soldats.* Quelques-uns trouveront peut-être ce terme impropre, et diront que les guerriers des tems héroïques n'étaient pas à la solde de leurs chefs, comme si le partage du butin n'équivalait pas à une paye réglée.

5) *Tisiphon.* Le texte d'Alde Manuce porte *Siphone*, femme de Méneptolême, et les traducteurs que j'ai suivis *bellicosi* (*Meneptolemoio*) *Tisiphoni uxorem Meneptolemos*, peut aussi bien être un nom propre, et *Siphone* une corruption de (*Saophrona*) *prudente*, épithète donnée à la femme de Méneptolême. Je n'ai fait cette remarque que pour épargner au lecteur des explications inutiles, dans plusieurs autres endroits où j'ai suivi une leçon plutôt qu'une autre, sans en donner de raison.

6) *Aux mânes.* Je me sers sans scrupule de ce mot, quoique latin d'origine, parce que les Romains appellaient *mânes* les mêmes divinités subalternes, que les Grecs nommaient Dieux terrestres, Dieux souterrains,

Au reste les deux peuples désignaient les morts (révérés) sous la même dénomination d'âme, d'ombre, d'image, etc. etc. On voit en effet dans Homère, Odyss., lib. 11, et dans Virgile les mêmes cérémonies dans leur culte des mânes, les mêmes sacrifices pour les évoquer, ou pour se les rendre propices. On supposait que l'âme des héros vertueux, auxquels on avait rendu les honneurs funèbres, était conduite dans l'Elysée, où elle recevait une espèce d'apothéose, une portion de puissance divine, sur les vivans qu'elle pouvait et protéger et punir. Ces âmes sortaient, la nuit sur-tout, des lieux souterrains, fréquentaient ceux où reposaient les cendres du corps qu'elles avaient animé, apparaissaient aux personnes qu'elles avaient connues, et retournaient avant l'aurore dans leurs demeures. De là le soin d'inhumer les morts, et la crainte de les voir errer faute de sépulture. Cette croyance supposait aussi celle de l'immortalité de l'âme.

# ARGUMENT
## DU CHANT II.

*Les Grecs félicitent Achille de la victoire du jour précédent; Thymète dans l'assemblée des Troyens, ne sait s'il faut résister à l'ennemi ou s'enfuir de Troie. Priam rassure le peuple, en promettant les secours de Memnon et de l'Ethiopie. Polydamas, pour mettre fin à la guerre, propose de rendre Hélène à Ménélas. Arrivée de Memnon. Les Troyens conduits par Memnon vont à l'ennemi; de leur côté les Grecs ont Achille à leur tête. Horrible carnage que font les deux héros; ils en viennent aux mains et se blessent l'un et l'autre. Deux génies, l'un*

*sinistre, se joint à Memnon; l'autre propice, accompagne Achille qui tue enfin son rival. Déroute des Troyens. Affliction de l'Aurore; les zéphirs, par son ordre, emportent le corps de Memnon; les gouttes du sang de ce guerrier sont recueillies par les immortels qui en forment un fleuve, dont les eaux se rougissent tous les ans au jour de la mort de Memnon. Les Ethiopiens portés sur un nuage, suivent leur roi jusqu'au lieu où les zéphirs le déposent. L'aurore y vient pour le pleurer. Les Ethiopiens inhument leur roi, et sont changés en oiseaux qui combattent tous les ans sur le tombeau de celui qu'ils avaient pour chef avant leurmétamorphose. L'Aurore à la persuasion des Heures remonte au Ciel avec les Pléïades qui la devancent.*

## CHANT II.

LE Soleil de sa brillante lumière, dorait le sommet des montagnes. Les Grecs se livrant sous leurs tentes aux douces impressions de la joie, faisaient hommage de leur victoire à l'invincible fils de Pélée; mais les Troyens accablés de tristesse, se tenaient renfermés dans la ville, et veillaient avec inquiétude à la garde des tours : à chaque moment ils craignaient d'y être forcés par l'impétueux Achille, d'être immolés à sa fureur, et de voir leurs maisons ravagées par les flammes.

Alors le vieillard Thymète fit entendre ces mots aux peuples consternés :

« Amis, quel bras puissant vous soutiendra désormais dans les combats? Hector n'est plus, Hector l'unique appui de ses concitoyens, n'a pu se

soustraire aux rigueurs du sort; nous l'avons vu tomber sous les coups d'Achille, dont la force est rivale de celle des Dieux; l'héroïne que nous regardions comme une déesse descendue du Ciel, la belliqueuse Penthésilée, l'effroi des autres Grecs, vient d'être la victime de cet implacable ennemi; quelle est donc notre ressource? Nous obstinerons-nous à repousser les assauts des Argiens, où fuirons-nous loin d'une ville qui va devenir leur proie? Pour moi, je cesse de croire que nous puissions jamais triompher de nos rivaux, tant qu'ils seront commandés par le redoutable fils de Pélée ».

« O Thyméte, répondit le roi Priam, ô Troyens, et vous fidèles alliés de mon peuple, quoi! la frayeur vous ferait abandonner la ville? Evitez, s'il le faut, de mesurer, dans un combat, vos forces avec celles de l'ennemi, mais du moins

défendez les remparts jusqu'à l'arrivée du roi Memnon. Il vient à la tête des noires et immenses peuplades que nourrit l'Ethiopie. Depuis long-temps j'ai envoyé pour implorer son secours, il me l'a promis; et au moment où je parle, il est peu éloigné de nos contrées. Suspendez-donc une résolution que la crainte seule vous inspirerait; eh! quand nous serions privés du secours de ce héros, ne vaudrait-il pas mieux nous dévouer généreusement à la mort, que de traîner sous un autre Ciel les restes d'une vie languissante, que notre fuite couvrirait d'une honte ineffaçable ».

Ainsi parla le fils de Laomédon. Le sage Polydamas, bien loin d'applaudir à ses desseins, essaya de les combattre par ces réflexions :

« Puisque Memnon va faire tous ses efforts pour détourner les malheurs qui nous menacent, je désire qu'on l'at-

tende; mais nous défendra-t-il contre l'armée des Achéens aguerris; et s'il tombe avec ses compagnons, sous les coups du destin, sa mort n'entraînera-t-elle pas notre perte et celle de nos alliés ? Il n'est donc à propos ni de fuir dans des climats étrangers, ni de nous obstiner à défendre nos murailles jusqu'à ce que nos ennemis les aient teintes de notre sang. Je vois un parti plus certain; essayons de satisfaire les Grecs : qu'ils reprennent Héléne avec tous les trésors qu'elle apporta de Lacédémone; offrons même d'autres richesses à leur avidité. Il ne nous reste que ce moyen de prévenir la ruine entière de nos fortunes et l'embrasement de notre ville. Citoyens, rendez-vous à ma voix, et croyez que nul autre ne vous donnera de meilleurs conseils. Plût aux Dieux qu'Hector eût voulu

m'écouter lorsque je m'efforçai de le retenir dans nos murs »!

Les Troyens en secret goûtaient cet avis; mais pénétrés de respect pour leur roi, et craignant de déplaire à Hélène, quoiqu'elle fût la première cause de leurs maux, ils gardèrent un profond silence. Pâris le rompt tout-à-coup, il ose se répandre en injures contre Polydamas : « Homme faible, lui dit-il, toujours agité par la frayeur, que tes discours expriment bien les sentimens d'un lâche! toi qui te vantes de nous guider par de salutaires conseils, tu nous proposes le plus pernicieux de tous. Caché dans tes foyers demeure, je le veux, loin des combats, d'autres me suivront à la victoire, et par des efforts dignes de leur courage, mettront fin à cette guerre désastreuse. C'est par des exploits héroïques que les hommes doivent prétendre à la gloire, et tu n'as que la

timidité qui fait le partage des femmes et des enfans. Va, je ne compterai jamais sur toi, tu n'es propre qu'à décourager nos jeunes guerriers ».

Le fils d'Anténor ne put laisser sans réplique ces paroles outrageantes, il n'appartient qu'au méchant dont l'âme est flétrie, de dissimuler lâchement, ou de flatter en public celui qu'il est prêt à déchirer en secret; mais Polydamas ne craignit pas de faire hautement au fils du roi ces justes reproches : « O toi le plus pervers des mortels, c'est de ta coupable audace qu'est née cette guerre trop malheureuse ; veux-tu donc en prolonger la durée jusqu'à ce que tes concitoyens soient égorgés et ensevelis sous les ruines de Troie ? Ah! loin d'imiter ton féroce emportement, je préfère un parti qui nous dérobe, avec nos familles au sort accablant dont nous sommes menacés ».

Ce discours imposa silence à Pâris; il sentit dans quel abîme il avait plongé sa patrie, et quel surcroit de maux il lui préparait encore; mais brûlant d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il aimait mieux renoncer à la vie que d'être séparé de cette Hélène pour qui les sujets de Priam s'exposaient à la vengeance des Grecs et d'Achille.

Enfin Memnon paraissant à la tête de ses nombreux Ethiopiens, rend la confiance aux Troyens abattus. Tel le nautonnier fatigué de lutter contre la tempête, sent renaître son espoir et ses forces, lorsqu'un nuage épais ne dérobe plus à ses regards l'étoile qui doit le guider; ainsi les Troyens et leur roi semblent de nouveau respirer à la vue de Memnon; ils croyent que des troupes aguerries, commandées par un chef puissant, vont bientôt réduire en cendres toute la flotte ennemie.

Au milieu d'un festin dont les délices furent augmentés par les charmes de la conversation, Priam combla de présens et d'honneurs l'illustre fils de l'Aurore; il lui nomma les Troyens qui s'étaient le plus distingués dans les combats, et fit un récit touchant de ses propres malheurs. Memnon vanta l'auguste origine de ceux qui lui avaient donné le jour: c'était Tithon et la divine Aurore. Il raconta comment celle-ci avait accordé à son époux une vie qui devait s'étendre à tous les siécles; il parla de l'immensité des plaines liquides où régne Thétis, des extrémités du monde et des lieux où le Soleil sort du sein d'Amphytrite. Il décrivit tous les pays qui se trouvent depuis l'Océan jusqu'à Troie, il n'oublia aucune des nations qui habitaient ces contrées; il dit comment il avait taillé en pièces la formidable

armée des Solymiens, qui s'étaient opposés à son passage.

Le vieillard l'écoutait avec tous les signes d'une âme satisfaite, et pour exciter d'avantage sa valeur guerrière : « Jeune prince, lui dit-il, en le flattant de la main, puisque les Dieux ont conduit votre armée dans l'enceinte de nos murs, puisqu'ils veulent que je vous reçoive aujourd'hui dans mon palais : puissent les Grecs immolés par votre bras payer de leur sang les maux qu'ils nous ont faits! goûtez maintenant les doux présens de Bacchus, demain les armes vous ouvriront la carrière de la gloire, et la mort sur vos pas moissonnera les ennemis de mon peuple. Parmi les héros de la terre, il n'en est point de plus semblables que vous aux immortels ».

A ces mots, il salue son hôte et lui présente une large coupe d'or massif.

Vulcain l'avait offerte au souverain des Dieux, lorsqu'il épousa la beauté divine que l'heureuse Chypre vit naître sur ses bords. Jupiter en enrichit Dardanus sorti de son sang, qui l'a fit passer à son fils Ericthon. Tros, issu de ce dernier, l'a transmit avec tous ses trésors à son fils Ilus; enfin Laomédon l'hérita de ce roi, son père, et Priam qui l'avait reçue de Laomédon, la destinait à Pâris, si les Dieux n'en eussent autrement ordonné.

Memnon prend en main ce vase précieux, et content d'en admirer la beauté: « Ce n'est point, dit-il, au milieu d'un repas qu'il convient de vanter son courage et de promettre de grands exploits. Bornons-nous à la jouissance tranquille des plaisirs du moment, demain vous jugerez de ma bravoure. C'est dans les champs de Mars que le guerrier doit montrer ce qu'il vaut; le calme présent

et les ombres nous invitent au sommeil; que cette nuit ne soit point marquée par nos excès. Aux approches d'un combat, tout chef prudent doit s'interdire et les veilles et le vin ».

Priam, charmé de la sagesse du jeune héros, lui répond en ces termes : « Fixez à votre gré la durée du repas, je ne dois point contrarier vos desirs : la même loi qui défend de retenir à table un convive malgré lui, ne veut pas qu'on le presse de s'en éloigner lorsqu'il y demeure ». Aussi-tôt Memnon sort de la salle du festin, et suivi des autres guerriers, il va goûter pour la dernière fois les douceurs du sommeil.

Cependant les immortels rassemblés dans le palais du maître de la foudre, savouraient le nectar et l'ambroisie. Le père des Dieux, à qui tout est présent, traçait d'avance les horreurs du combat : « Sachez, leur dit-il, que demain la

mort de ses mains cruelles abattera des milliers de Grecs et de Troyens; vous verrez les soldats massacrés, étendus avec les chevaux, sur la poussière, et les chars renversés sur les mourans. Pendant cet affreux carnage, qu'aucun de vous ne vienne embrasser mes genoux; qu'aucun ne me sollicite en faveur des héros qui doivent périr dans la mêlée; les destins sont immuables, il n'est pas en mon pouvoir de les fléchir ».

L'évènement n'était point ignoré des Dieux; mais par ces paroles, Jupiter leur défendait de prendre part à l'action, ou de venir aux pieds de son trône implorer inutilement sa puissance en faveur d'un fils chéri ou d'un guerrier protégé. A cet arrêt du souverain de l'Olympe, les Dieux saisis de respect restent dans un morne silence, et se retirent dans leurs demeures où le doux sommeil ferme leurs paupières.

Déjà l'aube a blanchi l'Orient, et la première clarté du jour qui rappelle au travail le diligent moissonneur, a frappé la cime des montagnes. Le fils de l'Aurore quitte la couche où Morphée vient de lui prodiguer ses pavots. Tout bouillant d'ardeur il voudrait hâter le moment du combat; mais l'Aurore ne remonte qu'à regret sur son trône dans les voûtes Ethérées.

Les Troyens se hâtent de se revêtir de leurs armes. On voit avec les Ethiopiens divers peuples alliés qui ont uni leurs forces à celle du fils de Laomédon. Tous se rassemblent devant les murs de la ville. Tels des nuages épais se pressent et s'accumulent dans les espaces de l'air, lorsque le fils de Saturne appelle les noires tempêtes : telles encore se répandent comme la grêle ou la pluie, ces nuées de sauterelles qui portent la désolation dans les campagnes; ainsi les

troupes nombreuses de Priam couvrent les champs Phrygiens, la terre retentit sous leurs pieds agités, et d'épais tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux cieux.

Les Grecs surpris de voir l'ennemi prêt à les attaquer, courent aux armes; mais toute leur confiance était dans l'invincible fils de Pélée. Assis sur son char et pressant ses coursiers agiles, il s'avance au milieu des siens avec la fierté de ces Titans, qui jadis ébranlèrent le trône même de Jupiter. L'éclat de son armure éblouit tous les yeux. Tel sorti des extrémités de l'Océan, Phœbus enflamme les airs, embellit le séjour des humains, et donne à la nature entière une face riante et nouvelle : tel l'illustre fils de Pélée se montre à la tête des Grecs animés par sa présence. Au milieu des Troyens, Memnon ne semble pas moins formidable que le dieu Mars

lorsqu'il veut assouvir sa rage sanguinaire. Autour de ce chef intrépide se rangent tous les peuples disposés à marcher sur ses pas.

Déjà s'ébranlent les phalanges serrées des deux partis. On distingue sur-tout les noirs Ethiopiens. Le choc commence avec un bruit épouvantable; on croit entendre les mugissemens de la mer en couroux, lorsque des vents orageux et contraires soulèvent de toutes parts les flots irrités; le fer étincelant, rencontre partout des victimes. Le tumulte et les cris de la douleur, portent dans tous les rangs le désordre et l'effroi.

Comme les éclats de la foudre, mêlés au bruit des torrens grossis par la pluie, semblent ébranler et la terre et les cieux; ainsi résonnent les vastes plaines sous les pas des guerriers, en même tems que l'air est frappé de leurs cris. Achille renverse Thalius et Menthès, également

distingués par leur valeur ; il précipite mille autres avec eux, dans le noir séjour des ombres, aussi subitement qu'un *vent impétueux* 1) renfermé dans le sein de la terre, la soulève tout-à-coup, et engloutit tout ce qui couvre sa surface.

D'un autre côté Memnon semblable à ces fléaux destructeurs qui menacent la vie des infortunés mortels, se jette sur les Grecs, et laisse parmi eux des traces sanglantes de sa fureur. Il blesse d'un javelot dans la poitrine, le vaillant Phéron, et perce d'un autre le brave Ereuthus. Ces deux guerriers conduits par Nestor, étaient venus de Thrium, leur patrie, sur les bords de l'Alphée.

Il tourne aussi-tôt ses armes contre Nestor lui-même. Pour arrêter la colère du vainqueur, Antiloque 2) dirige contre lui sa longue pique; mais le coup esquivé par Memnon, terrasse à côté de lui Pyrraside, l'un de ses plus fidèles

Ethiopiens ; irrité de cette perte, et non moins impétueux que le lion qui attaque un sanglier exercé à se défendre contre les chasseurs ou contre les hôtes féroces des bois, le fils de l'aurore se jette sur Antiloque. Celui-ci le voyant approcher, lance contre lui une pierre énorme, que l'épaisseur du casque de son ennemi rend inutile. Memnon frappé n'en devient que plus furieux ; il se jette une seconde fois sur Antiloque, et lui perce le sein d'un dard aigu, qui pénètre jusqu'au cœur, où les plus légéres atteintes sont toujours suivies d'une prompte mort.

La chûte d'Antiloque consterne tous les Grecs. Nestor, en le perdant, est saisi de la plus vive douleur, et la fermeté de son âme le soutient à peine. Quel spectacle pour un pére, de voir égorger sous ses yeux un fils tendrement chéri ! Il appelle auprès de lui son

autre fils. « Viens, Thrasymède, tu connais le meurtrier d'Antiloque, viens-le combattre, sauvons les dépouilles de ton frére, ou périssons autour de lui. Si la frayeur en ce moment pouvait te retenir, tu ne serais pas mon sang, tu ne serais pas le sang de Périclymène qui osa se mesurer avec Hercule. Réunissons nos efforts : les bras les plus faibles, armés par la nécessité, deviennent puissans et redoutables ».

A la voix tremblante de son pére, Thrasymède s'enflamme. Phérée, non moins touché du malheur d'Antiloque, s'offre à venger sa mort. Tous deux fondent sur Memnon, qui les repousse avec vigueur. Tel l'ours ou le sanglier, pressé par les chasseurs, exerce contre eux toute sa rage ; tel le prince intrépide déploie contre ses deux aggresseurs, tout ce qu'il a de force et de bravoure, et l'aurore détourne avec soin

les coups qu'on lui porte. Cependant les traits lancés par les deux guerriers, ne furent pas tous inutiles. Phérée perça Polymnius, fils de Mégés, et Thrasymède vengea la mort de son frère par celle du Troyen Laomédon; mais comptant sur sa supériorité, le fils de l'aurore au mépris de ses deux adversaires, ose en leur présence détacher les armes du corps d'Antiloque. Ceux-ci craignent de l'approcher, et restent immobiles, ainsi que deux loups qui poursuivent un cerf, s'arrêtent au seul aspect du lion.

Envain Nestor gémissant de leur faiblesse, implore-t-il le secours d'autres guerriers; ses cris ne sont plus écoutés. Du haut de son char, il essaye de combattre lui-même. Son désespoir lui donnait un courage au-dessus de ses forces, et il aurait perdu la vie, si Memnon n'eût respecté en lui le contemporain de son pére. « O Nestor! lui crie-t-il,

ton âge me défend de répondre à tes attaques ; que n'as tu encore ta première bravoure, je triompherais d'un ennemi digne de moi; mais fuis maintenant ces lieux où tu as vu périr ton fils, ne me force pas à te frapper du même coup. Tu flétrirais ta gloire en attaquant témérairement un guerrier plus puissant que toi ».

« Vains discours, répliqua Nestor, un père est-il téméraire, quand il combat pour venger la mort d'un fils, et pour arracher ses dépouilles des mains de son meurtrier ? Que ne puis-je rappeller la vigueur de mes premiers ans! tu me vantes tes forces et ta jeunesse! Ah! si l'âge ne m'avait point glacé, tu ne me provoquerais pas impunément, et tes amis ne te féliciteraient pas long-tems de ta puissance. Tu me méprises aujourd'hui que tu me vois courbé sous le poids de mes nombreuses années.

Semblable au lion décrépit, dont la gueule n'est plus armée de dents terribles, et dont l'ardeur est tellement amortie, qu'un seul dogue ose le poursuivre et le chasser de la bergerie. Ne méconnais pas au moins les avantages précieux que me donne la vieillesse, et qui m'élèvent bien au-dessus des autres hommes » ?

Nestor en achevant ces paroles, se retire avec la douleur de laisser Antiloque étendu parmi les morts. Ses membres affaiblis par une longue carrière, ne secondaient plus son courage. Sa retraite forcée, entraîne celle de Thrasymède, de Phérée, et des autres chefs qui ne purent résister au redoutable Memnon. Tel se déchaîne un torrent grossi par les pluies subites que versent des nuées chargées de la foudre; ses eaux précipitées du haut des montagnes, ravagent les champs fertiles, et

font retentir les collines, du bruit des flots bouillonans. Tel sur les champs Phrygiens et sur les rives de l'Hellespont, le fils de l'Aurore porte avec lui la terreur et le carnage; il inonde les plaines du sang ennemi. Les valeureux Ethyopiens secondent sa fureur. Dans un moment le champ de bataille est couvert d'une multitude de cadavres. Memnon se croit le fléau des Grecs, et l'appui des Troyens; il n'est que le jouet d'un destin perfide que lui prépare, au milieu de ses succès, une fin déplorable.

Ceux des Ethyopiens qui se signalèrent davantage, furent Alcyonée, Nychius, le vaillant Asiade, le brave Ménéclès, Alexippe, Cladon, et plusieurs autres chefs. Enflés de la victoire qui semble se déclarer pour leur roi, ils combattent avec une ardeur nouvelle. Cependant le terrible fils de Pélée tue

Ménéclès qui avait pénétré dans l'armée des Grecs. Irrité de cette perte, Memnon égorge une foule d'ennemis, de même que le chasseur, secondé par ses chiens, fond à coups d'épieu sur les faons légers, que ses compagnons ont poussés vers les toiles tendues dans les défilés des montagnes; ainsi le fils de l'Aurore, soutenu par ses compagnons fidèles, enveloppe les Grecs et les taille en pièces; saisis d'effroi, ils prennent la fuite à son aspect. Tels des troupeaux de brebis et de génisses, s'épouvantent et se dispersent à la chûte subite des quartiers d'un roc escarpé, qui, détachés par la foudre, tombent avec fracas, et se brisent en roulant, jusques dans les vallées profondes; tels les Argiens effrayés reculent devant le redoutable Memnon.

En ce moment, accablé de la perte de son chèr Antiloque, Nestor s'approche

du fils de Pélée. « Tu vois, lui dit-il, un père malheureux qui vient d'être témoin de la mort de son fils. Memnon, son meurtrier, emporte ses armes, et va livrer son corps aux plus vils animaux. Hâte toi de venir à son secours; il est beau de servir un ami, même après qu'il a cessé de vivre ».

Ces paroles font sur le fils de Pélée l'impression la plus vive; il abandonne aussi-tôt la poursuite des Troyens qu'il avait déjà vaincus, et les phalanges qu'il était prêt à attaquer. La vue du corps d'Antiloque et des autres Grecs renversés, le transporte de colère. Memnon le voyant venir vers lui, arrache un terme d'une grosseur prodigieuse et le lance contre son bouclier. Achille qui avait laissé ses coursiers hors du champ de bataille, loin de reculer, court sur son adversaire et le frappe d'un long trait à l'épaule droite : cette blessure rend Memnon

plus furieux; armé d'une forte javeline, il perce au bras le vaillant Cacide, le sang jaillit aussitôt, et le fils de l'Aurore croyantt oucher au moment de son triomphe : « Expire sous mes coups, s'écrie-t-il, ô toi l'ennemi des Troyens, toi qui te glorifies d'être le plus vaillant des héros et d'avoir pour mère la première des Néréïdes. Ma naissance est plus divine que la tienne : fils de l'immortelle Aurore, qui confia aux Hespérides le soin de mon enfance, puis-je redouter celui qui reconnaît pour mère la fille des eaux? Quoi! l'oiseuse Thétis, confondue dans les abîmes de l'Océan, avec le peuple muet des ondes, est-elle à comparer aux divinités célestes, à l'Aurore, qui réjouit de sa lumière et les dieux et les hommes; à l'Aurore, qui préside aux travaux des mortels, et en hâte le succès par ses bienfaits ».

« O insensé, répondit Achille, viens tu chercher sous mes coups le trépas

que les destins te préparent? comment oses-tu me disputer l'avantagede la naissance et de la bravoure? ne suis-je pas issu du grand Jupiter? son sang auguste ne coula-t-il pas dans les veines de Nérée, père de toutes les déesses de la mer, que révèrent les habitans même du Ciel? et quelle gloire n'environne pas Thétis? elle retira dans ses demeures Bacchus poursuivi par Lycurgue, le plus injuste des princes; elle offrit un asyle au dieu industrieux précipité de l'Olympe, elle délivra de ses chaînes le Dieu même du tonnerre. C'est à ces titres que ma mère est honorée des immortels qui approchent le trône de Jupiter. Vas, tu ne douteras plus de son pouvoir quand j'aurai plongé dans tes flancs la lance que je tiens d'elle. Cette lance a déjà immolé le meurtrier de mon fidèle Patrocle, je veux qu'elle me venge de la perte du fils de Nestor; il fut mon

ami, trouverait-il en moi un défenseur timide? Mais à quoi tend cet inutile langage? ne vantons ni la noblesse de notre origine, ni nos premiers exploits; il faut que sur le champ d'honneur la force et la bravoure décident entre nous la victoire ».

A ces mots ils s'arment d'une longue épée, Memnon fait briller la sienne, les deux guerriers s'élancent l'un sur l'autre, et se portent mille coups qu'ils parent de leurs boucliers, chef-d'œuvres de l'art de Vulcain. Ils combattent de si près qu'on voit s'entremêler les aigrettes flottantes de leurs casques. Jupiter favorisant également ces deux chefs, les rend infatigables, et plus semblables à des dieux qu'à des hommes. La Discorde sourit de leur animosité : ils cherchent au fer tranchant un passage tantôt entre le casque et le bouclier, tantôt entre la cuirasse et les cuissards; le bruit de leurs

armes mêlé aux cris des Troyens, des Ethiopiens et des Grecs éclate dans les airs. La poudre élevée par les mouvemens précipités des combattans, répand au loin l'obscurité. De même que d'épaisses ténèbres, favorables au loup ravisseur enveloppent la terre, tandis que des pluies orageuses forment des torrens et creusent des ravins; ainsi des tourbillons de poussière dérobent aux deux armées la lumière du Soleil, et des milliers de soldats périssent dans cet affreux désordre.

Bientôt quelqu'un des Dieux rendant à l'air sa clarté, les nations rivales, dont les parques cruelles excitent la haine, combattent avec un nouvel acharnement. Mars assouvit sa rage meurtrière; la mort insatiable saisit partout sa proie; la plaine regorge de sang, et la terre est jonchée de cadavres depuis les rives du Xanthe jusqu'à celles du Simoïs, depuis

le pied du mont Ida jusqu'aux bords de l'Hellespont.

Cependant les efforts des deux chefs fameux rendaient la victoire incertaine, et les dieux de l'Olympe fixant sur eux des regards satisfaits, admiraient la bravoure du fils de Pélée ou celle du fils de l'Aurore et de Thiton. Les voûtes célestes et les rivages de la mer retentissaient du choc des armes des deux héros, et les champs Phrygiens s'ébranlaient sous leurs pieds; dans les palaisde Thétis, toutes les Néréïdes tremblaient pour les jours d'Achille; du haut de son char radieux, l'Aurore envisageait avec effroi le danger qui menaçait la vie de Memnon : les craintes de cette déesse allarmaient les filles du Soleil, placées par Jupiter dans l'orbe admirable que cet astre immortel doit parcourir pour marquer les jours et les ans, la naissance

et la destruction des êtres, le tems et l'éternelle révolution des siècles.

Parmi les autres immortels, la division était sur le point d'éclater; mais elle fut promptement appaisée par la puissance de celui qui commande à la foudre. Deux génies sont envoyés par son ordre : l'un noir et sinistre s'attache à Memnon, l'autre propice et bon se repose sur le fils de Pélée; les Dieux attentifs remplissent tout l'Olympe de leurs voix : les uns témoignent leur alégresse, et les autres frémissent de dépit.

Non moins furieux que ces géans, jadis révoltés contre le Ciel, les deux rivaux également acharnés au combat n'apperçoivent point les Génies qui sont à leurs côtés, soit qu'ils se servent de l'épée, soit qu'ils se lancent des pierres d'une grosseur énorme, ils demeurent non moins inébranlables que la cime d'un roc élevé

qui brave les tempêtes. Leur courage paraît digne du sang de Jupiter, dont ils se glorifient d'être sortis; Bellone prend plaisir à prolonger la durée de cette lutte sanglante, et à balancer longtems entre les partis opposés, l'espérance de la victoire.

Chacune de ces armées soutenue par son chef tente un dernier effort. Les guerriers se fatiguent, la pointe de leurs lances s'émoussent sur leurs boucliers; tous les soldats sont couverts de blessures; la sueur et le sang ruissèlent de leurs membres épuisés; et le champ de bataille est rempli de corps morts: ainsi le Ciel se charge de nuages, lorsque le retour du Soleil au signe du Capricorne, annonce aux navigateurs la saison des tempêtes. Les chevaux vivement poussés foulent de leurs pieds, et les morts et les mourans, en aussi grand nombre qu'on voit sous les arbres

à la fin de l'automne les feuilles flétries par le souffle glacé d'Aquilon.

Au milieu de cet affreux carnage, les deux héros enfans des Dieux s'attaquent avec une ardeur nouvelle; mais la balance entre les mains de la Discorde, cessant d'être égale, Memnon est blessé par Achille d'un coup d'épée qui lui traverse la poitrine et en fait jaillir en abondance un sang noir et fumant. Aussitôt la vie, ce doux présent des Dieux, fuit loin de lui. Il tombe, le bruit de son armure éclate dans les airs, et la plaine frémit à sa chûte. Ceux qui l'entourent sont frappés de terreur, les Myrmidons s'emparent de ses dépouilles, une partie de son armée se disperse, Achille comme un tourbillon impétueux fond sur les Troyens fugitifs.

Alors la fille de l'Air s'enveloppe de voiles sombres, et laisse la terre dans d'épaisses ténèbres. Les vents dociles à

la voix de leur mére se précipitent d'un vol rapide vers les champs de Troie, où ils environnent le corps de Memnon pour l'enlever avec eux dans les espaces célestes. Là, ils gémissent sur le sort déplorable de leur frére, et la voûte des cieux est frappée de leurs accens lamentables.

Les immortels voulant consacrer à la vénération de la postérité la plus reculée, toutes les gouttes du sang que Memnon avait répandu, les recueillirent avec soin, et en formérent un fleuve qui porte aujourd'hui le nom de Paphlagonien parmi les peuples qui habitent les vallées de l'Ida. Quand le cercle des ans raméne le jour fatal de la mort du héros, le fleuve, roulant des eaux teintes de sang, exhale des vapeurs fétides, assez semblables à l'odeur infecte que répand un ulcére invétéré.

Pendant que les Zéphyrs soutiennent

le fils de l'Aurore à une moyenne distance de la terre, les Ethiopiens ne demeurent pas séparés de leur chef. La déesse secondant le desir qui les anime, leur communique dès ce moment cette vîtesse incomparable qu'ils eurent depuis sous une nouvelle forme, pour voler dans les airs. Tels de fidèles animaux accompagnent avec des hurlemens plaintifs, le corps déchiré de leur maître, qu'emportent les chasseurs affligés, au retour d'une chasse malheureuse, où le lion et le sanglier ont exercé leur rage meurtrière; tels les Ethiopiens, portés sur un nuage, et devenus aussi légers que les vents qui enlèvent leur roi, le suivent avec tous les signes d'une douleur profonde, laissant les Grecs et les Troyens, également étonnés de les avoir vus disparaître.

Les Zéphyrs déposèrent le corps de Memnon sur les rivages enchantés, où

l'Ésépe roule ses eaux profondes. Tout auprès du fleuve était un bosquet délicieux et chéri des Nymphes, où à l'ombre de mille arbustes, elles érigèrent un monument superbe à la gloire du héros. Plusieurs autres déesses partagèrent les regrets et la tristesse de la fille de l'Air.

Dès que le flambeau du jour fut éteint, l'Aurore descendit, accompagnée des douze filles du Ciel, dont les cheveux bouclés relevaient la beauté. C'est à ces déesses qu'est confié le soin des routes célestes, marquées sur notre hémisphère; elles savent prescrire des bornes au jour et à la nuit. Elles veillent aux portes du palais de Jupiter, et reçoivent ses ordres pour régler les saisons, pour faire succéder aux noirs frimats, les premières douceurs du printems; aux charmes d'un été riant, les riches présens de l'automne. Les Pléyades quittèrent aussi la brillante région des airs;

et, réunies autour du fils de l'Aurore, elles mêlèrent leurs larmes à celles des autres divinités. Les coteaux voisins, et les rives du fleuve, répétèrent leurs lugubres accens.

Au milieu de ces Déesses, la fille de l'Air, penchée sur le corps de Memnon, prononça ces paroles d'une voix entrecoupée de mille sanglots : « Je perds avec toi, ô mon fils, tout le bonheur de ma vie; puisqu'un destin jaloux te ravit à ma tendresse, je ne veux plus que mes doux rayons frappent les yeux des immortels, j'irai cacher mon désespoir dans les sombres demeures où ton âme s'est retirée. Je punirai par mon absence le maître de la foudre, et le monde qu'il gouverne, rentrera dans les ténèbres du cahos. Ne devais-je pas être préférée à la déesse des mers; ne suis-je pas même égale à Jupiter, moi dont les regards bienfaisans animent

toute la nature ? Non, le fils de Saturne ne jouira plus de ma lumière, je descendrai dans les abîmes souterrains; qu'il fasse sortir Thétis du sein des eaux, qu'il la place dans l'Olympe, et qu'elle éclaire les Dieux et les hommes; pour moi je ne remonterai plus au Ciel, j'aurais horreur, ô mon fils, de briller aux yeux de ton meurtrier ».

Elle dit, et des torrens de larmes inondant son visage radieux, baignent le corps de Memnon. La nuit elle-même sensible aux malheurs qui affligeaient l'Aurore, couvre de ses plus épaisses ténèbres et la terre et les plaines célestes. Les sujets de Priam, désespérés de la mort du roi des Ethiopiens et de l'absence de ses troupes, rentrèrent dans leur ville. La joie des Grecs victorieux, était mêlée de tristesse. Campés dans la plaine, ils voyaient le champ de bataille couvert de leurs plus braves guerriers,

et parmi ceux-ci le malheureux Antiloque; mais d'un autre côté ils applaudirent au succès du fils de Pélée, et donnèrent de magnifiques éloges à sa bravoure.

L'Aurore s'entourant de sombres nuages, poussait de continuels soupirs; elle voulait fuir loin des lieux où naît le soleil, et le séjour de l'Olympe lui paraissait odieux. Auprès d'elle gémissaient ses coursiers rapides; mais indignés du repos, ils frappaient d'un pied rebelle, la terre qui n'avait plus pour eux les charmes de la clarté.

Tout-à-coup Jupiter fait entendre avec des éclats épouvantables, la voix de son tonnerre; la terre est ébranlée; la fille de l'Air tremble et pâlit, et les Ethiopiens achèvent à la hâte d'inhumer leur roi; mais tandis qu'ils pleurent sur sa tombe, l'Aurore les change en oiseaux, qu'elle confie au vague des airs.

Ce sont ces mêmes oiseaux que tous les peuples nomment aujourd'hui Memnonides 3) ; ils vont encore chaque année rendre hommage à leur prince; ils lui marquent leurs regrets en couvrant de sable le monument où il repose, et en combattant entr'eux, jusqu'à ce qu'ils l'aient arrosé de leur sang.

Ainsi Memnon jouit d'un bonheur tranquille dans les paisibles demeures de Pluton, ou dans les champs heureux de l'Elysée, et son immortelle mère contemple d'un œil satisfait la gloire de son fils; mais les Ethiopiens, même après leur métamorphose, semblent avoir conservé leur inquiétude; par un instinct que leur imprime la fille de l'Air; ils se déchirent mutuellement de leurs becs et de leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils expirent sur le tombeau de leur roi.

Enfin l'Aurore se laisse fléchir par le

cortége des Heures, déesses peu semblables entr'elles, et malgré sa tristesse profonde, entrainée par la douce persuasion qui coulait de leurs lèvres, elle remonte au milieu d'elles et reprend dans les Cieux sa course accoutumée; elle redoutait l'implacable courroux du souverain des Dieux, dont la puissance, sans bornes, a produit tout ce qui vit sur la terre ou dans le vaste Océan, et tout ce qui existe dans ces régions immenses, où brillent les astres enflammés.

Les Pléyades avaient précédés le retour de l'Aurore; celle-ci rallumant ses feux, ouvre les portes de l'Orient, et fait renaître le jour.

---

## NOTES DU CHANT II,

1) *Un vent impétueux.* La plupart des anciens, comme Aristote, Théophraste, Callisthène, etc., attribuaient les secousses de la terre à des vents souterrains, ou courans d'air, qui ne pouvaient trouver d'issus qu'en forçant les obstacles qu'opposait la surface de la terre. Voici comment Sénèque développe cette doctrine, qui paraît avoir été aussi celle de notre poëte.

*Spiritus intrat terram per occulta foramina quemadmodùm ubique itæ et sub mari deinde cum est obstructus ille trames ..... Huc illuc fertur ... terram labefactat.. Ideo fréquentissime mari opposita vrexantur, et inde Neptuno hæc assignata est movendi potentia. Quisquis primas litteras Græcas didicit, scit illum apud Homerum,* Ἐνοσίγαιον *vocari.*

SÉNEC. Natural. Quæsit. Cap, 23.

2) *Antiloque.* Il est important de remarquer ici que Homère au chant 8 de son Iliade

v. 80 et suivans, fait attaquer Nestor par Pâris et non par Memnon. C'est Diomède qui marche au secours du vieillard. Antiloque ne paraît point et ne meurt pas en défendant son père. On le voit même (Iliad. chant 23.) remporter le prix de la course à cheval aux jeux funèbres célébrés en mémoire de Patrocle.

Le récit de Pindare est tout différent : il dit dans la sixième de ses odes pythiques, que Memnon poursuivait Nestor, la lance à la main, que le vieillard eût été percé si son fils Antiloque ne l'eût couvert de son corps, et n'eût ainsi péri sous les coups de l'Ethiopien, victime et modèle de la piété filiale..... Chabanon, traducteur de cette partie des œuvres de Pindare, s'étonne que ce poëte, dans son récit, diffère *si essentiellement d'Homère* (pag. 22, note sur la sixième ode Pythique).

Mais il est naturel, ce me semble, de supposer deux actions distinctes : la première est celle dont parle Homère à l'endroit cité ; la seconde sera placée après la mort d'Hector où finit le récit du chantre d'Achille. Pindare a donc suivi, quant au fonds, le récit de la seconde action par le poëte de Smyrne,

continuateur d'Homère, et quant aux circonstances, à la manière des autres poëtes, il les a accommodées à son sujet.

3) *Bella gerunt, rostris que et aduncis unguibus iras*
*Exercent, alasque adversa que pectora lassant.*

*Ab illo*
*Memnonides dictæ : cùm sol duodena peregit*
*Signa, parentali moriture marte rebellant.*

OVID. Métamorph. Lib. XIII. Fab. 16.
Voyez aussi PLINE, Lib. X. Cap. 26.

*Fin du second Chant.*

## ARGUMENT
### DU CHANT III.

*Le fils de Nestor est inhumé par les Pyliens, sur les bords de l'Hellespont. Achille brûle de venger sa mort; on combat avec furie. Apollon veut arrêter par des menaces, le fils de Pélée, qui lui répond par d'autres; ce Dieu indigné s'enveloppant d'un nuage, l'atteint d'un trait meurtrier. Le guerrier tombe; mais il éclate en injures contre Apollon; arrache le trait de sa blessure, et le jette loin de lui; ce trait est recueilli par les zéphirs qui le rendent à Apollon. Aussi-tôt que ce Dieu est remonté au Ciel, Junon l'accable de reproches. Cependant, Achille furieux se relève et recommence le carnage; mais ses forces épuisées*

*l'abandonnent, il expire en menaçant les Troyens que sa vue épouvante. Pâris les engage à s'emparer du corps d'Achille. Leurs efforts donnent lieu à une action très-sanglante, dans laquelle Ajax fait des prodiges de valeur avec Ulysse qui est blessé au genou. Pâris est renversé d'un coup de pierre par Ajax. Les Troyens l'emportent et s'enfuyent dans leurs murs. Le corps d'Achille est alors enlevé du champ de bataille et déposé sous une tente. Regrets d'Ajax, de Phœnix, et d'Agamemnon, interrompus par Nestor qui demande que les honneurs de la sépulture ne soient pas différés. Désespoir de Briséis et des autres captives. Gémissemens des Néréides et des Muses. Calliope entreprend de consoler Thétis, mère de ce héros ; on dresse le bûcher. Jupiter fait*

*demander à Eole par Mercure le ministère des vents pour animer la flamme; les cendres d'Achille sont déposées dans un monument. Les coursiers du héros, affligés d'avoir perdu leur maître, veulent errer sur les mers loin des Grecs; mais les Dieux les arrêtent jusqu'à ce que le fils d'Achille arrive de Scyros. Neptune rappelle Thétis et promet le séjour de l'empirée à son fils à qui il destine une île pour être consacrée à son culte. Toutes les divinités se retirent.*

## CHANT III.

Le char éclatant de l'Aurore précédait l'astre du jour : les Pyliens belliqueux transportèrent sur les vaisseaux le corps sanglant d'Antiloque leur chef; et après avoir donné de justes regrets à sa mémoire, ils lui érigèrent un tombeau sur les rives de l'Hellespont. Là tous les Grecs partagèrent la douleur qui affligeait les guerriers de Pylos, et du roi Nestor; mais ce vieillard montra une fermeté d'âme digne de sa haute sagesse. Le vrai héros sait tout souffrir, et les plus affreux revers n'abattent point son courage.

Cependant le terrible fils de Pélée se préparait à venger sur les troupes ennemies la mort de son cher Antiloque. Quelque redoutable que sa fureur dût paraître aux Troyens, ils sortirent de

leurs remparts et marchèrent contre lui : des divinités cruelles les portaient à tout oser. Mais le jour était venu où le puissant Cacide, après avoir précipité dans le noir Cocyte une foule de guerriers, devait aux pieds des murs de Priam, être frappé lui-même des derniers coups du destin.

On en vient aux mains. Les deux nations ennemies combattent avec une rage égale. Le fils de Pélée, à la tête des siens, massacre un nombre infini de soldats. Sur ses pas le sang ruisselle de tous côtés. Le rivage regorge de corps étendus sans vie. Le Xante et le Simoïs gémissent de voir rougir leurs ondes. Le héros implacable poursuit jusqu'à leurs remparts les Troyens épouvantés. Il était sur le point de renverser les portes, en les arrachant de leurs gonds, ou se courbant avec effort, d'en rompre les barrières. Par là il eut ouvert

à toute l'armée, un passage facile; et c'en était fait de la riche cité de Priam, si Apollon irrité de la mort de tant de braves guerriers, ne fût promptement descendu de l'Olympe. Armé de ses traits victorieux, il se place au devant d'Achille; il offre à ses regards, tout l'appareil de la fureur. Son arc et son carquois résonnent au loin; le feu étincelle dans ses yeux, la terre tremble sous ses pieds. « Arrête, dit-il d'une voix de tonnerre, arrête, fils de Pélée, abandonne la poursuite des Troyens, si tu ne veux encourir l'indignation des immortels ».

Ni la présence du Dieu, ni ses menaces, ne peuvent retenir Achille : sa témérité l'aveugle, et les génies acharnés à le perdre, lui dictent cette réponse impie : « Pourquoi soutiens-tu toi-même la race orgueilleuse de Priam; veux-tu donc me forcer à combattre les Dieux;

qu'il te suffise d'avoir une fois arraché de mes mains Hector, et de lui avoir prolongé des jours aussi utiles à sa patrie, que funestes aux Argiens? Ah! c'est trop éprouver ma constance, si tu ne disparais, crains tout de ma colère, mon bras peut frapper un immortel ».

Il finit, et laissant le Dieu étonné de son audace, il retourne à la poursuite des fuyards. « Quoi, dit alors Apollon courroucé, Jupiter souffrira qu'un homme se révolte contre les Dieux! Aussitôt s'enveloppant d'un nuage pour se dérober à la vue du héros; il le perce au pied d'un trait fatal qui lui fait sentir une douleur profonde, et le renverse par terre. Telle une haute tour ébranlée dans ses fondemens par les secousses violentes de Typhon, s'écroule et porte au loin ses débris; tel le corps du puissant Eacide couvre dans sa chute un long espace du champ de bataille.

Mais bientôt reprenant ses forces, et tournant de tous côtés des yeux égarés par la fureur, Achille vomit contre le Dieu de Délos, des injures et des blasphèmes. « Quel est, dit-il, le traître qui m'a frappé ? Qu'il approche, et ma lance fumante de son sang attaquera jusque dans ses entrailles le principe de la vie; je peux vaincre à force ouverte le plus robuste et le plus courageux des mortels; mais un lâche me tend de secrettes embûches. Le dieu ennemi des Grecs a recours à l'artifice pour signaler sa haine. A ces traits je ne puis méconnaître Apollon; Thétis m'avait prédit qu'auprès des portes Scéennes je périrais par une de ses flèches ».

En achevant ces mots, il arrache avec violence le trait meurtrier qu'il jette loin de lui; un sang noir coule en bouillonnant de sa blessure, et les cruelles souffrances pénètrent son ame affligée.

Les zéphyrs, pour ne pas laisser perdre le trait lancé par une main divine, le recueillirent et le déposérent dans le carquois d'Apollon, qui remontait vers les voûtes du haut Olympe. Là, ce dieu trouva les immortels rassemblés dans les palais de Jupiter, pour y attendre l'issue de cette sanglante journée; les uns souhaitaient que la victoire se déclarât pour les Troyens, et les autres formaient des vœux en faveur des Grecs. Tous avaient les yeux ouverts sur les deux armées; tous contemplaient avec le plus vif intérêt quels étaient ceux qui triomphaient de la mort, ou ceux qui en étaient les victimes.

Dés qu'il paraît, la reine des Dieux jette sur lui des regards d'indignation, et l'accable de ces reproches sévéres: « Quoi! tu oses attenter aux jours d'Achille, tu oses détruire le gage précieux d'une union formée par les immortels,

entre Pélée et la Déesse des mers, d'une union que jadis tu consacras par tes chants, en ce jour où Thétis sortie de ses humides demeures pour voler entre les bras de son nouvel époux? Une foule innombrable accourut de toutes parts aux doux accens de ta lyre : les oiseaux du Ciel, les bêtes féroces elles-mêmes goûtaient l'harmonie de tes sons. Les collines, les fleuves et les forêts ne s'y montrérent pas insensibles, et tu ôtes aujourd'hui la vie à celui dont tu avais demandé la naissance, en offrant avec le nectar des libations sacrées. Au mépris des sermens les plus solemnels, tu soutiens les descendans de ce même fils d'Ilus, dont l'orgueil autrefois te réduisit à garder de vils troupeaux; tu oublies, pour protéger sa race, et les maux et les injures que tu en as reçus. Aveugles, tu traites le juste chéri des dieux, comme le coupable qui a mérité

leur vengeance; tu méconnais Achille qui nous honore, Achille, qui est notre sang! (mais ne crois pas qu'à sa mort doivent finir les malheurs de Troie : il reste encore un fils digne d'un tel père; ce fils doit venir de Scyros au secours des Grecs, et sa valeur sera funeste aux soldats de Priam. Pour toi qui, contre l'immuable destinée de cette ville, ne pouvais prétendre à la sauver, tu ne remporteras de ton action que la honte d'avoir frappé du coup mortel le plus grand des héros dont la bravoure te faisait ombrage. Perfide! comment soutiendras-tu les regards de Thétis, qui va paraître en ces lieux : toi, le meurtrier de son fils; toi, qu'elle chérissait à l'égal de celui à qui elle avait donné le jour »?

Ainsi parlait la déesse irritée. Apollon confus, n'osant ni répliquer à l'épouse de Jupiter, ni lever les yeux sur elle,

se tint éloigné des autres Dieux, le visage baissé vers la terre. Il essuya mille reproches des immortels qui s'étaient déclarés pour les Grecs; les autres s'applaudirent, mais en secret, pour ne pas être remarqués de Junon, dont tous les habitans du Ciel redoutent la colère.

Cependant le fils de Pélée rappellait ses forces languissantes, et les derniers restes du sang qui coulait encore dans ses veines, rallumaient en lui la fureur des combats. Quoiqu'il fût renversé sur la poussière, personne n'osait l'approcher. Les Troyens restérent immobiles, et semblables aux craintifs habitans des campagnes, qui frémissent à la vue du lion blessé par le chasseur, lorsque ce fier animal irrité par le trait qu'il porte dans le flanc, lance des regards farouches, et fait retentir dans sa gueule profonde d'affreux rugissemens. Mais enfin le héros excité par la douleur et

le désespoir, fait un dernier effort pour se relever, et fond la lance à la main, sur ses ennemis. Le premier qu'il rencontra fut Orythaon, le plus brave des compagnons d'Hector, il le frappe à la tempe : le fer rompant son casque pénètre jusqu'au cerveau : la mort suit de près cette blessure. Presque en même tems et de là même main périt le vaillant Hipponoüs percé au-dessus du sourcil : l'œil attaqué dans sa racine et chassé de son orbite tombe par terre, et l'ame du guerrier s'enfuit vers les rives du Styx. Un sort non moins déplorable attendait Alcythoüs : le trait meurtrier traversant sa machoire, lui coupe entiérement la langue, et se perd dans des ruisseaux de sang noir que vomit sa bouche. Dans les derniers accés de sa fureur, Achille égorge encore un grand nombre de combattans; mais il sent une subite défaillance; la vie lui

échappe, et le froid de la mort se répand dans tous ses membres. Alors appuyé sur sa lance 1), et menaçant les fuyards: « Lâches Troyens, s'écrie-t-il, vils rejetons de Dardanus, ne pensez pas échapper à ma lance : si ma vie s'éteint, mes mânes 2) furieux ne seront vengés que par l'effusion de tout votre sang ».

Ces paroles répandent de nouveau l'alarme parmi les troupes de Priam. Tels aux rugissemens du lion, les faons timides tremblent et prennent la fuite : tels à la voix éclatante du héros, les Troyens et leurs alliés pâlissent et s'épouvantent, persuadés qu'il n'a reçu aucune atteinte; mais au même instant, la mort livide dompte son ame altière; ses membres épuisés ne se soutiennent plus, il tombe avec le même fracas qu'un roc détaché du sommet d'une montagne roule dans les vallons. La terre bondit à la chûte du guerrier et retentit au

loin du bruit de son armure. Cependant les troupes ennemies ne peuvent revenir de leur première frayeur. De même que de faibles agneaux sont saisis d'une terreur secrette à la vue du loup que les bergers viennent de terrasser auprès des étables; ainsi au seul aspect du corps d'Achille, les Troyens demeurent glacés d'effroi.

Pâris essaya de ranimer le courage des siens. ~~Au comble de ses vœux~~, il se flattait que les Argiens privés de leur principal appui allaient quitter le combat : « Amis, suivez-moi, dit-il, mourons de la main des Grecs, ou enlevons le corps du fils de Pélée; que ces mêmes coursiers qui, depuis la perte d'Hector, leur ancien maître, ne m'obéissent qu'à regret, portent en triomphe dans nos murs les dépouilles d'Achille; qu'Hector lui-même dans le séjour des ombres, sache, s'il est possible, comment

traitons son ennemi, et celui du nom Troyen; qu'aussi furieuses que les lionnes et les panthères, qui défendent leurs nourrissons, nos femmes s'attachent sur le cadavre de ce barbare, et qu'elles vengent par des outrages sanglans, la mort de leurs péres, de leurs époux, de leurs fils, et de leurs proches. Oh! quelle sera la joie du roi mon pére, et des autres vieillards que le poids des années retient dans l'enceinte de la ville. Enfin notre haine va être satisfaite, et nous abandonnerons aux vautours les misérables restes d'un corps que nous aurons déchiré ».

A ces mots, Glaucus, Enée, l'impétueux Agénor et plusieurs autres chefs entourent le corps de ce puissant Eacide, dont la présence les avait, peu d'heures auparavant glacés d'épouvante; ils veulent l'entraîner vers les portes de Priam; mais l'incomparable Ajax leur opposant

toute sa bravoure, écarte avec sa lance tous ceux qui osent approcher, et dont le nombre s'accroît à chaque moment. De même que de nombreux essaims d'abeilles voltigent envain autour du ravisseur, qui les éloignant par le feu et la fumée, s'empare sans résistance de leurs rayons chargés de miel et de cire; ainsi la multitude des Troyens s'acharne sans succès contre Ajax qui n'abandonnait point la défense de son ami. Il repousse une partie des assaillans et en étend une foule d'autres sur la poussière. Les principaux furent Agélas de Méonie, le vaillant Thestor, les guerriers Arcythoüs, Agestrate, Aganippe, Zorus, Nissus, et le brave Erymas. Ce dernier venu de la Lycie, sous la conduite du roi Glaucus, avait fixé sa demeure à Ménalippium, où l'on voit encore un temple de Minerve à l'opposite d'Emasicut, non loin de Chélidoine, île

entourée de rochers et d'écueils, où le navigateur attentif peut à peine éviter les malheurs du naufrage.

Glaucus frappe envain le meurtrier de son fidèle Erymas, dont la perte excitait ses plus vifs regrets; sa lance est arrêtée par l'épaisseur de la cuirasse et du bouclier d'Ajax : irrité de cet obstacle, il presse plus vivement son ennemi, et se flattant trop aisément de le vaincre, il ose le provoquer par des menaces frivoles : « ô toi, que les Grecs regardent comme un autre Achille, meurs aujourd'hui de ma main, et que ton âme suive dans le noir empire l'ombre de ce guerrier qui fut de ta race ».

Ces paroles téméraires de Glaucus ne servirent qu'à lui attirer tout le poids de la colére du violent Ajax. Ce héros jettant sur lui un regard terrible : « Homme vain, répondit-il, tu prétends avoir la force d'Hector, que n'as-tu sa prudence!

quoiqu'il te surpassât en bravoure, il sentit qu'il devait éviter ma lance : et toi, tu viens, en m'attaquant, te précipiter dans les bras de la mort. Penses-tu que je doive épargner ton sang? ton nom m'est-il cher, ou le fut-il à mes ayeux? recevrai-je de toi des présens? tu en offris à Dioméde; mais Ajax ne veut que ta vie. Ne crois pas m'échapper à l'aide de tes compagnons, qui, comme de vils insectes environnent le corps du fils de Pélée : ils mourront tous, j'ai juré leur perte et la tienne ».

Il dit : et s'élançant sur ses ennemis avec autant de fureur que le lion poursuivi dans les forêts se jette sur des dogues animés par les chasseurs, il fait un horrible carnage et des Troyens et des Lyciens. Les soldats de Priam sont saisis d'effroi; tels les poissons s'épouvantent à la vue du Dauphin vorace, ou de ces monstres destructeurs que la

mer recèle dans ses abîmes : tels les Troyens tremblent devant l'invincible fils de Télamon ; c'est envain qu'ils réunissent contre lui tous leurs efforts ; on les voit tomber en grand nombre sous les coups du vengeur d'Achille ; ainsi que les sangliers les plus furieux sont enfin terrassés par la force supérieure du lion.

Dans cette action sanglante, Ajax renversa d'un coup de lance le brave fils d'Hippoloque, qui, prés du corps d'Achille ne parut qu'un faible rameau à côté du tronc d'un chêne robuste. Enée secondé par les plus courageux des siens le retira mort de la mêlée et le remit entre les mains de ses amis désolés qui l'emportèrent dans la ville ; mais revenant ensuite sur ses pas, il fut blessé par Ajax, aux muscles du bras droit, et se voyant hors de combat, il se réfugia sous les remparts, où les

médecins après avoir étanché le sang de sa blessure, y appliquèrent les remèdes les plus propres à calmer la douleur.

Pendant qu'irrité par la perte d'un guerrier de son sang, Teucer prompt comme la foudre, porte de toutes parts le carnage et la mort, le vaillant fils de Laërte combat à ses côtés et triomphe par son courage, d'une foule d'ennemis : il terrasse Pysandre et l'intrépide Ménalque qui avait fixé son séjour dans Abydos. Il tue aussi le jeune Atymnius que la nymphe Pégasis avait eu du puissant Emalion sur les bords du Granique; il renverse le célèbre fils de Protée : c'était Oresbius, habitant des vallées du mont Ida; Panacé, sa mère, attendit envain le délicieux moment de son retour, il périt avec mille autres qu'Ulysse massacra dans cette funeste journée.

Mais, le héros cherchant ailleurs d'autres victimes est lui-même atteint

au genou droit, d'un trait lancé par Alcon, fils du courageux Aréithée; malgré le sang qui coule de sa jambe, il tourne sa lance avec tant de force contre celui qui venait de le frapper, qu'il lui perce la poitrine au travers du bouclier et le renverse par terre. La chûte d'Alcon fait entendre au loin le bruit de ses armes et de sa cuirasse ensanglantée; son âme s'échappe de son corps avec le fer tout fumant qu'en retire le vainqueur, et la vie, ce doux bienfait des Dieux, abandonne pour jamais ses membres épuisés. Ulysse quoique blessé poursuit sans relâche les compagnons d'Alcon. A son exemple, tous les Argiens, la lance à la main, se jettent sur les ennemis et en font un horrible carnage. De même que dans la saison où l'an se renouvelle 3), et où les fruits ont passé leur maturité, les feuilles des arbres arrachées de leur tige couvrent

les campagnes; ainsi le champ de bataille fut en un instant jonché de corps moissonnés par le fer des Grecs.

Ajax, le plus sensible de tous à la perte d'Achille, se montre aussi le plus implacable, et sacrifie à sa vengeance une foule si nombreuse de Troyens, que la mort semble avoir remis dans ses mains son glaive meurtrier. Cependant Pâris tend contre lui son arc; mais Ajax saisissant une forte pierre le frappe rudement à la tête, brise son casque, et le renverse lui-même; aussi-tôt ses yeux se couvrent de la nuit du trépas, ses flèches inutiles se dispersent sur la poussière; son carquois détaché reste vuide, et son arc tombe de ses mains défaillantes. Ses amis le croyant près d'expirer, viennent promptement le secourir, recueillent ses armes, et l'enlèvent sur les chevaux d'Hector; ils le conduisent dans la ville. « Perfide! lui dit alors Ajax,

tu peux te soustraire à mes coups, maintenant que je suis forcé de combattre pour rendre à mes concitoyens les restes précieux d'un héros qui leur fut cher; mais le jour viendra que tu recevras de ma main ou de celle des Argiens le châtiment dû à tes crimes ».

Après ces paroles, Ajax irrité fond sur les Troyens rassemblés autour du corps du fils de Pélée : ils tremblent à son approche et à la vue d'un nombre infini de guerriers qu'il venait d'immoler. Comme l'aigle courageux met en fuite les lâches vautours qui se repaissent de la chair des troupeaux égorgés par les loups; ainsi l'intrépide Ajax, par le tranchant de son glaive, par les traits et les cailloux qu'il lance au loin, dissipe les Troyens et leurs alliés. Tous prennent la fuite : semblables à ces timides oiseaux qui, surpris par l'épervier, s'élèvent par pelotons et précipitent leur vol pour

échapper aux griffes du cruel ravisseur. Pendant qu'ils se retirent vers la cité de Priam, Ajax taille en pièces ceux qu'il peut atteindre; ses mains, ses habits dégoûtent de leur sang, et il les aurait tous massacrés, si les portes n'eussent été promptement ouvertes pour les recevoir dans la ville. Ils s'y jettent pêle mêle saisis d'effroi, et le vainqueur les ayant renfermés comme des troupeaux dans le bercail, revient sur ses pas. La terre que foulaient ses pieds, présentait moins une plaine, qu'un amas prodigieux d'armes ensanglantées et de cadavres épars depuis les murs de Troie jusqu'à l'Hellespont. Tels les moissonneurs armés de leurs faucilles, laissent abattus derrière eux de longs épis, dont les gerbes accumulées fixent les regards avides du cultivateur satisfait : tels on vit étendus sur les champs Troyens les valeureux

guerriers des deux nations, dont la parque avait terminé les jours.

Les Grecs victorieux ne voulurent pas toucher aux dépouilles de leurs ennemis, qu'ils n'eussent rendu les derniers devoirs au fils de Pélée, dont la bravoure leur avait procuré tant d'heureux succès. Les principaux chefs de l'armée enlevèrent son corps et le déposèrent sous une tente auprès des vaisseaux. Là, tous les Achéens rassemblés gémissaient en voyant le héros sans vie, couché sur ces mêmes rives où peu de jours auparavant il avait signalé sa valeur. Tel jadis avait expiré Tityus, cet orgueilleux fils de la Terre, qu'Apollon perça de ses flèches, pour avoir outragé Latone lorsqu'elle allait en Phocide; Tityus, qui couvrant de son vaste corps et arrosant de son sang le sein de sa mère éplorée, offrait à la fière Latone le plaisir d'une juste vengeance : tel le descendant

fameux du puissant Eacus fut à sa mort; un sujet de tristesse pour ses concitoyens et de triomphe pour ses ennemis.

Les Grecs firent retentir de leurs cris plaintifs les abîmes de l'Océan : tantôt, livrés à la crainte et au désespoir, ils se regardaient comme des victimes dévouées à la fureur des Troyens, tantôt attendris par le souvenir de leurs foyers, de leurs pères abandonnés, de leurs jeunes épouses affligées d'une longue absence, seules avec leurs enfans et privées des chastes délices de l'hymen, ils exhalaient de longs soupirs et se soulageaient du poids de leur douleur en versant des torrens de larmes; d'autrefois se traînant sur la poussière, et environnant le corps du fils de Thétis, ils s'arrachaient les cheveux, se couvraient la tête de sables, et poussaient des gémissemens semblables à ceux que font entendre des citoyens dans une

ville prise d'assaut, lorsqu'ils voyent le soldat, le fer et le feu en main, prêt à leur ravir la fortune et la vie.

L'intrépide défenseur des Achéens, le digne rejeton des Eacides n'était plus : son corps déposé sur le rivage, conservait la marque récente de la flèche divine dont il avait été percé. Sa taille extraordinaire rappellait le souvenir de Mars, autrefois renversé d'un coup de pierre sur les champs de Troie par l'inplacable déesse, fille de Jupiter. Les Myrmidons, le visage contre terre, donnaient des signes de la plus accablante douleur; ils pleuraient un roi qui les avait traités comme ses égaux, qui réunissait la modération à la force, et la douceur à la sévérité. Ajax dans l'affliction la plus vive, serrant entre ses bras la dépouille mortelle d'un héros qui lui fut uni par les liens du sang et les nœuds de l'amitié, déplorait amè-

rement son sort, et reprochait au ciel jaloux, de ne l'avoir frappé, que parce qu'il était invulnérable, aux traits lancés de la main des hommes. Dévoré de regrets et d'inquiétude, il passait rapidement dans la tente déserte du fils de Pélée, d'où sortant presqu'aussitôt, et se laissant tomber près du corps de son ami, il s'écriait d'une voix lamentable : « Faut-il donc, Achille, qu'aux portes de Troie, et loin des riches contrées de la Phthie, tu périsses par les mains d'un lâche meurtrier? que n'avais-tu à combattre un guerrier courageux, qui, comme toi, sût faire briller le glaive, se servir du casque et du bouclier, manier une lance, décocher d'une main sûre, des traits et des flèches! Si tu n'eusses rencontré qu'un tel ennemi, tu n'aurais eu qu'à triompher. Mais décidé à nous perdre, le fils de Saturne, rompt en ce moment toutes

nos mesures, et nous prive de ton secours, pour accorder aux Troyens la victoire. Comment soutiendra ce coup imprévu celui qui t'a donné la vie? ce vieillard courbé sous le poids de ses nombreuses années, à la nouvelle de ta mort, ne rendra-t-il pas son dernier soupir? ou plus malheureux encore de te survivre, ne traînera-t-il pas dans ses foyers abandonnés, un reste de jours misérables et languissans? Pélée, mortel jusqu'ici protégé des Dieux, sois maintenant leur victime. Ainsi l'ordonnent les arbitres puissans de la destinée des humains ».

A peine Ajax avait achevé d'exprimer sa douleur, que Phénix ne contenant plus la sienne, fit entendre des cris lugubres; et se penchant sur le corps d'Achille: « Je te perds, dit-il, ô mon fils, je perds en toi l'unique espoir de ma vieillesse, que n'ai-je fermé les yeux à

la lumière, avant de te voir expirer sous les coups rigoureux du sort! Je pus autrefois me consoler des malheurs qui m'arrachèrent au lieu de ma naissance, et aux vifs empressemens de ceux à qui je devais le jour. Pélée m'offrit un azile dans la Grèce, où il me combla de biens et me mit à la tête des Dolopes. Je vois encore le moment délicieux où il me confia le soin de ta première enfance. Je te reçus, dépôt chéri, je te pris de ses mains, je te serrai sur ma poitrine, je promis de t'élever comme mon propre fils. Tu répondais à mes caresses par un sourire innocent. Tes mains faibles encore me marquaient tes desirs. Ta langue à peine déliée m'appellait du doux nom de père, et ta bouche humectait mon sein, où je te pressais avec tendresse. Ravi de te porter dans mes bras, je disais : tu seras, au déclin de mon âge, l'unique soutien de mes jours

incertains et chancelans. Je me trompais : mes espérances, hélas ! se sont dissipées comme un songe. Descendu dans la nuit du tombeau, tu me laisses en proie aux soucis amers et aux noirs chagrins : puissé-je mourir de douleur, avant que Pélée apprenne ta fin et mon désespoir ! ou consumés par la langueur, puissions-nous ton père et moi, voir bientôt s'appesantir sur nous les derniers coups du destin ! on ne doit pas regretter une vie qu'on n'est plus en état de défendre ».

Le vieillard en finissant, redoubla ses gémissemens et ses sanglots. Agamemnon n'était pas moins affligé que Phénix. Le dépit de voir échouer ses vastes desseins, agitait son esprit; le feu de son âme se peignait sur son visage, et les pleurs roulaient dans ses yeux superbes. « Tu n'es donc plus, ô brave fils de Pélée, s'écriait-il, héros qui n'eus jamais d'égal, tu n'es plus ! Privée de ton secours, l'ar-

mée des Achéens que je commande, est à demi vaincue. Déjà nos ennemis triomphent, et ces mêmes Troyens qui tremblaient devant toi, comme des troupeaux timides à l'aspect d'un lion rugissant, vont nous attaquer jusques sur nos navires. Jupiter, père des Dieux, prendrais-tu donc plaisir à tromper de faibles mortels? tu devais livrer à ma juste vengeance, la florissante cité de Priam. Où sont tes promesses sacrées? En m'enlevant Achille, tu me replonges dans de nouveaux malheurs, et la guerre va devenir plus longue et plus funeste que jamais».

Le prince avait prononcé ces mots; tous les peuples fondant en larmes, firent retentir l'air de leurs cris, dont l'echo bruyant se répéta sur les vaisseaux innombrables qui bordaient l'Hellespont. Les gémissemens continuels des Danaëns imitaient le tumulte des

vagues courroucées, que les vents déchaînés sur l'Océan, forcent à se briser contre le rivage.

La nuit approchait, lorsque le sage Nestor à peine remis de l'accablement où l'avait jeté la mort de son cher Antiloque, dit d'une voix affaiblie : « Puissant fils d'Atrée, vous dont le sceptre est révéré de toute l'armée des Grecs, ordonnez qu'on interrompe ces accens lugubres : d'autres jours suffiront à nos larmes. Maintenant que l'on purifie par les ablutions accoutumées le corps du plus grand des Eacides, et qu'on l'étende sur la couche funèbre : ce serait un crime de différer plus long-tems les honneurs de sa sépulture ».

Après avoir donné ce conseil, Nestor commanda aux siens de suspendre sur le feu des vases remplis d'une eau pure, de laver avec soin le corps du fils de Pélée, et de le vêtir des habits précieux

qu'il avait reçus de Thétis, lorsqu'il partit pour Troie. Ces ordres furent promptement exécutés, et on exposa le corps d'Achille sous une tente ornée avec magnificence. Minerve attendrie sur le sort du héros, répandit sur sa tête l'ambroisie, dont la vertu divine sauve de la corruption les victimes de la mort, et leur rend la fraîcheur et le coloris de la vie. La déesse fit briller autour de lui un cercle de lumière, dont l'éclat rejaillissait sur son visage, comme en cette journée mémorable, où il se montra pour la première fois sur les retranchemens, prêt à venger la perte de son fidèle Patrocle; tous les Argiens étonnés reconnaissaient son air fier et majestueux. Il semblait respirer encore, et n'être qu'assoupi d'un léger sommeil.

Alors s'approchèrent de sa tente les jeunes captives qu'il avait prises à Lemnos, et celles qu'il avait emmenées de

Thèbes en Cilicie, lorsqu'il fit la conquête de cette ville sur le roi Etion. Toutes se déchirant le visage, et se frappant la poitrine, prononçaient avec de vifs transports le nom du prince qui les avait honorées de ses bienfaits, quoiqu'elles fussent sorties d'un sang ennemi. Briséis, défaillante, éperdue, déchirait de ses mains, son corps délicat : le sang jaillissait de son sein meurtri; mais son affliction même prêtait un nouvel éclat à ses charmes. Prosternée aux pieds de celui qui avait été l'unique objet de sa tendresse, elle dit d'une voix étouffée par ses sanglots : « O jour fatal à une épouse infortunée ! jour mille fois plus déplorable que celui qui me priva de mes frères et de ma patrie, jour où je te perds, époux chéri ! toi, dont le regard m'était plus doux que la lumière même du soleil; toi, qui faisais mon bonheur et les délices de ma vie ! Achille, grand

par ta naissance, grand par tes richesses et par ton mérite, je possédais tout, en possédant ton cœur; tu avais rompu les liens de mon esclavage, pour m'unir à toi par des nœuds indissolubles. Hélas! je ne te verrai plus! mon malheur est sans ressource. Un autre que toi m'emmènera à Sparte, ou dans la stérile Argos : là m'attendent les ennuis et les travaux de la servitude. O terre! que ne me recevais-tu dans ton sein, avant que je visse réunies sur ma tête tant d'affreuses calamités ».

Pendant que Briséis prononçait ces paroles, des ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux, comme les eaux dégoutent d'un roc élevé, lorsque la neige et les glaces qui le couvrent, se fondent par les rayons du soleil ou par la douce haleine des vents du midi. Les autres captives élèvent aussi leur voix et mêlent leurs plaintes à celles de tous

les Achéens. Du fond de leur abîme les filles de Nérée, répondent par des gémissemens redoublés qui font frémir au loin les côtes de l'Hellespont, et se couvrant de longs voiles d'azur, elles fendent les flots pour se rendre au lieu où étaient mouillés les navires. La mer sous leurs pas semble diviser ses eaux écumantes. Leur marche imite le vol bruyant et rapide des grües aux approches de l'orage. Les monstres que nourrit l'onde amère, entendent leurs cris plaintifs et tressaillent d'effroi.

Dés que les filles de la mer furent sorties de leur humide séjour, les muses descendues de l'Hélicon, vinrent augmenter la pompe funèbre de l'illustre fils de la première des Nereïdes. Jupiter communiqua aux yeux de tous les Grecs la force de soutenir l'éclat et la présence de tant de beautés immortelles. Bientôt retentirent sur le

rivage les accens réitérés des déesses affligées. La terre autour du corps d'Achille, parut trempée de leurs larmes. Les peuples en répandirent avec tant d'abondance, que leur armure, les tentes, les vaisseaux, tout était inondé. Enfin Thétis penchée sur le corps de son fils, et couvrant sa bouche de baisers, les yeux baignés de pleurs, et le cœur navré de tristesse, « que l'aurore, dit-elle, se pare de ses plus vives couleurs, que l'Axius gonfle ses eaux et qu'il oublie la perte de son petit-fils Astéropée, que toute la race de Priam léve sa tête altière, pour moi j'irai gémir aux pieds du souverain des Dieux. Ce fût lui qui jadis me donna pour époux un mortel que peu d'années ont déjà conduits au dernier période de la vie. Je dédaignai d'abord cette alliance indigne de moi : pour l'éviter, j'empruntai la forme de tous les êtres que la

terre et le ciel peuvent contenir : j'étais un souffle invisible, une eau limpide, un oiseau léger, une flamme voltigeante. Cependant l'arbitre de l'Olympe m'assurant que le fruit de cet hymen serait un héros fameux, je ne balançai plus de partager ma couche avec Pélée. Achille, que je mis au monde, fut en effet le plus grand et le plus courageux des hommes; mais pourquoi m'est-il enlevé à la fleur de son âge ? Le désespoir s'empare de mon ame; je monterai dans le palais de Jupiter; au risque d'encourir sa disgrace et d'allumer son courroux, je lui reprocherai la mort de ce fils qui m'a coûté tant de peines, et le sort malheureux de mes autres enfans, dont le souvenir réveille aujourd'hui toute ma douleur ».

Ainsi parlait Thétis dans l'excès de son affliction. Calliope cherchant à la consoler, lui tint ce discours : « Cessez,

grande déesse de vous livrer à de si accablantes pensées; n'élevez pas jusqu'au trône du père des Dieux, des clameurs inutiles. A-t-il pu lui-même sauver du trépas des héros de son sang? N'ai-je pas aussi perdu le plus cher de mes fils, Orphée, dont les accords divins animaient les fleuves et les forêts, attendrissaient les rochers mêmes? Les vents, les zéphyrs volaient sur ses pas, et les oiseaux battant des aîles, redoublaient leur tendre ramage. Je ne pus, il est vrai, m'empêcher de frémir à la vue de ses membres mis en pièce, et dispersés; mais la douleur ne me fit pas oublier ce que je devais à la dignité de mon origine; et vous, fille de Nérée, auriez-vous la faiblesse d'une mortelle, et succomberiez-vous sous le poids de l'infortune? Pourquoi pleurer un fils dont la mémoire vivra éternellement parmi les hommes. Oui, nos chants les

plus harmonieux, célèbreront sa gloire, et des hymnes inspirés par nous, immortaliseront sa bravoure. Inutilement vous plainderiez-vous de la rigueur du destin; ses loix s'étendent sur tous les habitans de la terre qu'il épargne ou qu'il immole à son gré. Dans peu de jours il doit frapper une foule de guerriers Grecs ou Troyens, et précipiter la ruine de l'opulente cité de Priam, les Dieux, eux-mêmes ne sauraient changer cet arrêt ».

Lorsque l'éloquente Calliope achevait ces mots, les feux du soleil s'éteignaient dans les eaux du vaste Océan. La nuit étendait sur la terre son voile obscur, et appelait le sommeil dont la douce vapeur calme les inquiétudes et dissipe les noirs chagrins. Les Grecs accablés de tristesse et de lassitude, dormirent sur le sable, auprès du corps d'Achille: Thétis veillait avec les immortelles filles

de Nérée. Les muses tour-à-tour s'empressaient de la distraire ou de la consoler par les grâces insinuantes de leurs discours.

Bientôt l'aurore se hâta de reparaître plus riante et plus belle, pour éclairer le triomphe des Troyens et de leur roi; mais les Grecs consternés remplirent toute la côte du bruit de leurs gémissemens. L'antique Nérée prit aussi part au malheur qui affligeait sa fille chérie; il soupira profondément, et toutes les divinités de la mer soupirèrent avec lui. En même tems des soldats vont couper, dans les forêts, des arbres, qu'on transporte en hâte sur le rivage. On dresse le bûcher, on y place le corps qu'on charge des dépouilles de plusieurs guerriers tués dans le combat. Les captifs Troyens sont ensuite égorgés pour être la proie des flammes. On immole les porcs et les agneaux les mieux nourris,

Des femmes tirent des coffres les habits les plus précieux du fils de Thétis et les jettent sur le bûcher. Ni l'or, ni l'ambre ne sont épargnés. Les Myrmidons coupent leurs cheveux et en couvrent le corps de leur roi. La belle Briséis fait des siens un dernier présent à son époux. On répand aussi des urnes pleines d'une huile odoriférante et d'autres vases remplis de miel ou d'un vin non moins délicieux que le nectar. Enfin on prodigue les parfums les plus rares et les plus exquis, et tout ce que la terre et l'eau produisent de plus recherché parmi les hommes.

La couche funèbre étant ainsi préparée, des cavaliers en armes et des hommes à pied l'entourent et l'arrosent de leurs larmes. Jupiter fit pleuvoir de l'Olympe la céleste ambroisie; il voulut que le messager des Dieux se rendit auprès d'Eole et lui demandât le ministère

Bacchus : c'était un des ouvrages les plus accomplis qui fussent sortis des mains de Vulcain. On y déposa l'urne 4) qui renfermait les cendres du fils de Thétis, et on éleva sur le tombeau, à l'extrémité des rives de l'Hellespont, un monument dont la durée devait s'étendre à tous les siècles.

Les immortels coursiers du roi des Thessaliens, sensibles à la perte de leur maître, parurent donner tous les signes de la douleur; dédaignant la société de leurs semblables, et las d'habiter le séjour des humains avec les Grecs infortunés, ils voulaient fuir les plaines de Thétis, et de leurs pieds agiles errer à leur gré sur les flots de l'Océan, où Podarge, l'une des harpies, les avait enfantés de l'haleine de Zéphyr; mais les Dieux ne permirent pas qu'ils prissent un libre essor, avant que le fils d'Achille arrivât de Scyros à l'armée des Achéens.

C'était ainsi que les Parques, filles du Cahos, avaient ourdi la trame de leur vie immortelle. Des mains de Neptune qui, le premier les avait domptés, ils avaient passé sous la puissance de Pélée. Achille les avait reçus de son père; ils devaient ensuite être confiés à Néoptolême, et le porter triomphant dans l'heureux Elysée. Ils se tinrent donc à l'écart, et pénétrés de la perte qu'ils venaient de faire, ils attendaient impatiemment leur nouveau maître.

Enfin le souverain de l'humide empire, celui dont le trident menace les ondes mutinées, sort de ses vastes demeures, et se montrant aux seules Néréïdes, il fait entendre ces mots : « Mettez fin à vos larmes, ô Thétis, cessez de pleurer un fils sur qui la mort n'a plus d'empire, et que Pluton ne peut retenir parmi ses pâles ombres. Comme Hercule et Bacchus, il habitera le séjour de la lumière.

Je consacre à sa gloire une île fameuse du pont Euxin 5). Les peuples à l'envi le reconnaîtront pour leur dieu, lui offriront des sacrifices et lui rendront les mêmes hommages qu'à moi. Que le jour qui doit commencer son bonheur soit le terme de vos regrets ».

A ces mots, il disparut comme une vapeur légère. La déesse comptant sur ces promesses, qui devaient bientôt s'accomplir, cessa de s'affliger. Les Argiens retournèrent à leurs navires ; les muses remontèrent sur l'Hélicon, et les Néréïdes se consolant à peine de ne plus revoir Achille, rentrèrent dans le sein des mers.

## NOTES DU CHANT III.

1) *Sa lance*. La lance d'Achille mourant, ne pouvait plus nuire aux Troyens. Ce passage n'est intelligible, que parce qu'il rappelle l'histoire de Pyrrhus, fils d'Achille, qui, armé de la lance de son père, tua en effet un grand nombre d'ennemis. C'est à ce trait que se rapporte la menace d'Achille.

2) Les dernières paroles de ce héros sont ainsi conçues à la lettre : « vous payerez tous à-la-fois une mort cruelle à mes furies. ἐρίννυσιν ἡμετέρῃσι ». J'ai dû rendre le mot de furies par celui de mânes. On sait en effet que les anciens distinguaient, outre les mânes dont nous avons parlé dans la note troisième du chant premier, d'autres mânes qui faisaient l'office des furies. C'est pourquoi *manes* en latin, signifie souvent supplice, comme dans le passage de Virgile. *Quisque suos patimur manes* ( ÆNÉID. lib. 6). Les mânes ou Dieux infernaux, s'appellaient encore chez les latins *larvæ* et *lemures*; et chez les Grecs, Μορμολυκεῖα et Κακοδαίμονες; ils infestoient les maisons pendant la nuit, ils effrayaient et tourmentaient

les hommes, etc. Tels on nous représente les *revenans*, qu'inventa depuis la crédulité.

3) *Où l'an se renouvelle.* Il est à remarquer que d'anciens peuples finissaient l'année à l'époque où la nature finissait son travail.

4) L'auteur dit simplement qu'on y mit les os du grand Achille, on vient de voir plus haut que ces mêmes os avaient été renfermés dans une urne. Il n'est pas probable qu'ils n'y aient été mis que provisoirement : on les aura donc laissés dans cette urne, et le vase présenté par Thétis, aura servi à recevoir celui qui renfermait les os.

5) *Du pont Euxin.* L'antiquité rendait des honneurs divins aux demi-Dieux, c'est-à-dire aux héros descendant de quelque Dieu, soit du côté de leur père, soit de celui de leur mère. On voit Achille honoré après sa mort dans une île du pont Euxin vers l'embouchure du Borysthène. PLIN. lib. 4, cap. 13, 55, et cap. 30, 5, 31. Cette île nommée auparavant Leucé et Macaron, prit d'Achille le nom d'Achillée, d'Achillis, d'île des Héros. C'est dans cette île que Strabon dit, lib. 13, qu'on ne voyait aucun oiseau.

# ARGUMENT
## DU CHANT IV.

*Les Troyens placent sur un bûcher Glaucus, fils d'Hippoloque; mais avant que les flammes l'aient atteint, les vents par ordre d'Apollon, le transportent en Lycie où il est changé en fleuve. Les Dieux protecteurs des Grecs s'affligent de les voir privés d'Achille; les autres s'en réjouissent. Junon demande à Jupiter de nè point épargner Troie; mais le dieu sans rien répondre laisse entrevoir que les Grecs ne triompheront qu'après des travaux infinis. La nuit survient; au levé de l'Aurore, les Grecs animés par Diomède se disposent à attaquer*

*l'ennemi; Ajax les arrête et les avertit que Thétis va faire célébrer des jeux en l'honneur de son fils. Bientôt la déesse paraît et ordonne qu'on se rassemble. Nestor fait l'éloge de Thétis et d'Achille. Après son discours, la déesse lui fait présent des chevaux de Télephe. On passe aux différens exercices de la course, de la lutte, du pugilat, de l'arbalètre, du disque, du saut, de l'équitation. Récit des circonstances qui accompagnent ces exercices. Noms des concurrens, et détail des présens divers dont Thétis récompense les vainqueurs.*

# CHANT IV.

LES Troyens voulant honorer la mémoire de Glaucus, fils du vaillant Hippoloque, étendirent sur un bûcher, vis-à-vis de la porte Dardaniene, le corps de cet illustre héros; mais Apollon l'arrachant à la voracité des flammes, le confia aux zéphyrs légers, qui le portèrent vers les extrémités de la Lycie. Là, sur le penchant d'une colline, dans un paysage enchanté, s'offrait une grotte sombre, où les enfans d'Eole le déposèrent. A peine en eurent-ils fermé l'entrée par un rocher, qu'on en vit jaillir l'onde sacrée d'un fleuve immortel, dont les bords furent aussitôt embellis par la présence des nymphes. Ce beau fleuve conserve encore parmi les habitans de ces contrées le nom de Glaucus et leur rappelle le souvenir du bienfait des Dieux.

Chacun des Argiens regretta le fils de Pélée, aussi amèrement que s'il eût été son propre fils; et dans toute l'armée il ne s'en trouva pas un seul à qui cette mort ne fit verser des larmes; mais les sujets de Priam virent avec plaisir leurs rivaux privés d'un chef redoutable: « Enfin, disaient quelques-uns dans l'excès de leur joie; enfin, Jupiter qui veille sur la destinée des humains nous fait goûter un bonheur que nous désirions sans oser l'espérer. Troie a vu périr cet Achille furieux, dont la lance homicide fut trop long-tems rougie de notre sang, et dont la colère fut si fatale à nos guerriers, qu'aprés s'être mesurés avec lui, ils ne revirent jamais une autre aurore; reposons-nous aprés tant de peines et de combats: ou, maintenant, qu'il ne reste à nos ennemis d'autre ressource qu'une fuite honteuse, cherchons un second Hector

qui les extermine tous à la fois dans leurs tentes ».

Ainsi parlaient ceux des Troyens qui étaient prompts à se livrer aux premiers transports de l'alégresse ; mais d'autres chefs, plus muris par l'expérience, tenaient un langage bien différent : « Ne croyez pas, disaient-ils, que cette formidable armée de Danaëns, s'apprête à fuir à toutes voiles sur le vaste Océan. Ah! ils sont trop avides de la gloire des combats, pour vouloir nous éviter; ne comptent-ils pas encore parmi eux un Diomède, un Ajax, les deux fils d'Atrée, et d'autres guerriers non moins redoutables que ne l'était Achille ; jusqu'à ce que tous ces chefs soient tombés sous les traits victorieux d'Apollon, loin de nous promettre la fin de la guerre, attendons-nous à voir de nouveau couler notre sang ».

Telles étaient les pensées des Troyens.

Parmi les immortels, ceux qui secondoient l'entreprise des Grecs, firent retentir le Ciel de leurs plaintes et voilèrent leur tête de nuages épais, en signe de tristesse. Ce fut au contraire un jour de triomphe pour ceux qui voulaient le salut de Troie.

Alors Junon s'adressant au maître de la foudre : « Grand Jupiter, lui dit-elle, pourquoi veux-tu protéger encore la race perfide de Priam ? Oublierais-tu cette jeune beauté que tu as jadis unie au fils d'Eacus par les liens d'un éternel hymen ? oublierais-tu ce jour consacré par nos largesses, et par un festin superbe, dans les vallées du Pélion, où assistèrent tous les Dieux ? voudrais-tu enfin au mépris de ces engagemens solemnels, jeter la terreur parmi les enfans de la Grèce » ?

A ce discours le fils de Saturne gardant un silence profond, parut cacher

dans une sombre mélancolie, le projet qu'il avait formé de n'abandonner aux Grecs les richesses de la cité de Priam, qu'aprés les avoir éprouvés par mille périls dans les champs de Mars et sur la plaine liquide des mers. Tels étaient les desseins du souverain de l'Olympe, et l'événement montra qu'il fut en son pouvoir de les exécuter.

Cependant l'Aurore se précipitait dans les abîmes de l'Océan, et la nuit couvrait de son voile ténébreux la surface de la terre. Durant ce court intervalle, accordé aux mortels pour se délasser de leurs fatigues, les Grecs affligés prirent sur leurs vaisseaux un peu de repos et de nourriture; ils se sentaient pressés par une faim dévorante, (besoin impérieux auquel on est toujours forcé d'obéir) et malgré le deuil où les plongeait la mort d'Achille, ils songèrent à rétablir la vigueur de leurs membres

affaiblis ; leur repas étoit à peine achevé, que le dieu du sommeil survint pour dissiper leurs soucis et réparer leurs forces.

Dès l'aube du jour, lorsque les deux ourses regardant les lieux où naît le Soleil, semblent attendre ses premiers rayons, les Grecs se lèvent tout occupés du desir de porter à leur tour parmi les Troyens le carnage et les horreurs de la mort. Leurs mouvemens tumultueux sur les rives de l'Hellespont imitaient les flots irrités de la mer d'Icare, où les ondulations que forment des épis nombreux agités par l'impétuosité des vents. Diomède les animant de sa voix : « Amis, dit-il, guerriers que guide la valeur, déployez-la toute entière contre vos implacables ennemis, ne permettez pas que la mort d'Achille leur rende le courage. Allons entourer la ville avec nos armes, nos chevaux et nos chars ;

il ne peut s'offrir une plus belle carrière à notre gloire ».

« C'est en vain, répondit Ajax, que tu exhortes les Argiens, déjà prêts à voler à tous les dangers; le moment n'est point arrivé encore; il faut attendre que Thétis reparaisse en ces lieux : elle veut honorer en ce jour le tombeau de son fils par des jeux funèbres, où le mérite obtiendra les prix les plus glorieux. Hier, en secret, elle me fit entendre ses ordres avant de rentrer dans ses humides demeures. Ne crois pas, au reste, que la perte que nous avons faite d'Achille ait rassuré les Troyens, ils seront dans la crainte tant que nous respirerons l'un et l'autre, et que nos troupes seront commandées par l'illustre rejeton d'Atrée ».

Ajax en parlant de la sorte, ignorait qu'à la suite de ces mêmes jeux, un fatal génie lui préparait la fin la plus

déplorable; cependant le fils de Tydée se rendant à l'avis de son ami : « Puisque la Déesse, dit-il, vient aujourd'hui répandre ses dons sur la tombe de son fils, restons sur nos vaisseaux, et pressons les autres chefs d'y demeurer avec nous; s'il est juste d'obéir aux Dieux, ce doit être sur-tout en faveur d'Achille; mais dussions-nous leur déplaire ne différons plus d'accorder un honneur que demandent des mânes si précieux ».

Diomède eut à peine achevé ces mots, que semblable au souffle léger du matin, l'épouse de Pélée sortit de l'onde amère; elle trouva les Grecs assemblés, les uns pour se signaler dans les jeux, et les autres pour applaudir à leurs efforts; la déesse des gouffres profonds étalant les richesses destinées aux vainqueurs, ordonne de commencer.

On se disposait à obéir, lorsque Nestor sorti des rangs se présenta au milieu

des peuples réunis : son dessein n'était pas d'entrer en lice avec aucun des athlètes. Glacés par la froide vieillesse, ses membres avaient perdu la souplesse et la vigueur première ; mais il conservait une rare prudence, une fermeté d'âme à l'épreuve de tout événement; il possédait sur-tout à un si haut degré le talent de persuader, qu'il surpassait Ulysse même et le roi Agamemnon, les plus éloquens des Grecs.

Il commença par donner des louanges à Thétis, que son intelligence et sa beauté mettaient au-dessus des autres divinités de la mer; cet éloge fut agréable à la sage Néréïde; il le continua par le récit du mariage de la déesse, célébré par les immortels sur la cime du Pélion, et suivi d'un banquet délicieux, où les Heures servirent avec pompe les mets célestes dans des vases d'or massif. Pendant que Thémis au comble de la joie

dressait à la hâte des tables d'argent, et que le feu pétillant était animé par Vulcain, les nymphes versaient dans des coupes d'or la divine ambroisie, et les grâces exécutaient, aux accords des muses une danse voluptueuse; les animaux, les fleuves, les montagnes mêmes tressaillaient de joie; l'air, les antres merveilleux de Chiron, répétaient avec transport les accens qui réjouissaient les dieux. Ces traits rappellés par Nestor lui méritèrent des applaudissemens réitérés.

On l'écouta avec un nouvel intérêt, lorsqu'il orna de toutes les beautés du langage, les actions mémorables de ce héros; il raconta comment il avait emporté d'assaut onze villes dans l'intérieur des royaumes, et douze autres par le secours de sa flotte; il dit comment il avait vaincu Téléphe et abattu la puissance du roi Eétion dans les plaines de Thèbes. Il nomma d'autres guerriers

fameux qu'il avait percés de sa lance: Cycnus le fils de Neptune, Polydore comparable aux dieux, le célèbre Troïle et le vaillant Asteropée; il parla de cette journée où Achille tua Lycaon, où il rougit le Xante du sang des Troyens, et interrompit le cours du fleuve par les cadavres qu'il y avait entassés. Il exposa les circonstances les plus remarquables de ses victoires sur Hector, Penthésilée et le fils de la brillante Aurore.

Tous ces détails quoique récens dans la mémoire des Grecs, n'en furent pas écoutés avec moins de plaisir; leur attention redoubla lorsqu'ils entendirent louer sa taille extraordinaire, son port majestueux, sa force et son adresse dans les combats Gymniques. L'orateur n'oublia pas la beauté noble du guerrier, égale à son courage indomptable dans les champs de Mars; enfin il demanda aux Dieux de voir bientôt arriver de

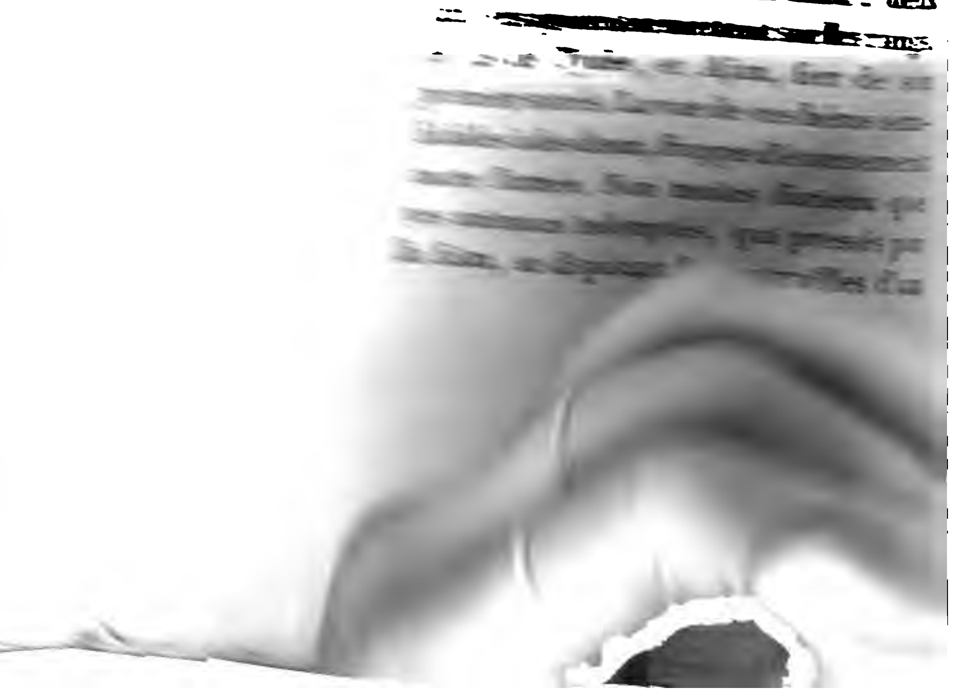
l'île de Scyros un fils ressemblant à son père. Les Argiens exprimèrent des vœux semblables à ceux du vieux roi de Pylos.

La déesse de l'humide empire, pour lui témoigner sa gratitude, lui donna les coursiers qu'Achille reçut autrefois de Téléphe 1), pour l'avoir guéri d'un coup de lance dont il lui avait traversé la cuisse, en le combattant sur les bords du Caïque. Le fils de Nélée confia à ses compagnons les coursiers agiles qui conduisirent leur nouveau maître en triomphe jusqu'aux navires.

Dix génisses choisies, méres de dix nourrissons encore à la mamelle furent désignées par Thétis pour le prix de la course : c'étaient les mêmes qu'Achille avait enlevées dans les montagnes de l'Ida. Deux concurrens animés d'un égal desir de vaincre, s'avancèrent pour se les disputer; le premier fut Teucer, fils

de Télamon; l'autre, fut Ajax, qui commandait les Locriens, habiles à tirer de l'arc; tous deux ceignirent leurs reins d'un vêtement, par respect pour l'illustre épouse de Pélée, et pour les autres Néréïdes qui assistaient à ces jeux funèbres.

Agamemnon qui donnait des loix à l'armée entière, fixe le terme de la course; une noble émulation anime les deux rivaux. Au signal, ils prennent l'essor, ils volent comme l'Autour. On entend de chaque côté les acclamations des peuples attentifs; d'abord l'avantage paraît égal; mais lorsque l'un et l'autre en approchant du but redoublent d'activité, quelqu'un des immortels, ou un génie peu favorable embarrasse le fils de Télamon dans des rameaux de Bruyère. L'extrémité de son pied gauche courbé avec violence se froisse, aussi-tôt ses veines se gonflent, il tombe, et des cris s'élèvent de l'armée.



cerf, ils se jettent l'un sur l'autre et combattent long-tems avec un égal avantage. Après mille assauts, Ajax d'un bras nerveux saisissant le fils de Tydée, essaie de le faire plier; mais celui-ci joignant l'adresse à la force, se courbe à propos, et appuyant fortement son épaule sur le flanc du robuste fils de Télamon, il le soulève de ce côté, et de l'autre le frappant avec son pied à la cuisse, il lui fait perdre terre, le renverse et s'assied sur lui.

Déjà les cris commencent dans l'arène; mais Ajax courroucé se relève brusquement et veut lutter encore; il se hâte de couvrir ses membres d'une poussière nouvelle et défie une seconde fois Diomède, qui vient à lui d'un air intrépide: le combat recommence entre les deux guerriers. La rapidité de leurs mouvemens fait voler autour d'eux la poudre en tourbillons: tels deux jeunes taureaux

joûtent ensemble dans les montagnes pour éprouver leurs forces naissantes: le sable jaillit au loin sous leurs pieds agités, leurs mugissemens réunis font trembler les collines, et des flocons d'écume tombent de leur bouche brûlante. A peine se permettent-ils de respirer: tels alors on vit aux prises les deux athlétes fameux; leurs bras roidis et entrelassés faisaient craqueter leurs reins et leurs cous avec le même bruit que les branches pressées des arbres pliés par les vents se froissent dans une forêt touffue. En-vain le fils de Tydée serrant fortement les cuisses de son adversaire, tâche-t-il de nouveau de lui faire lâcher pied, Ajax l'ébranlant par les épaules, le repousse et le fait pencher vers la terre; ils retournent leurs bras en mille sens différens, et les spectateurs se montrent plus attentifs; les uns par leurs cris encouragent Dioméde, les autres prennent

parti pour Ajax. Enfin, celui-ci secouant d'une main robuste les épaules de son rival, et de l'autre le saisissant par le milieu du corps, il le précipite sur la terre aussi rapidement qu'une pierre lancée avec la plus grande vîtesse.

Dans sa chûte, le fils de Tydée fait retentir au loin les champs Phrygiens; cependant il se relève et provoque à un troisième assaut le redoutable Ajax; mais Nestor s'avançant pour les séparer : « Cessez, jeunes guerriers, leur dit-il, cessez cette lutte glorieuse où vous montrez assez qu'après Achille vous êtes les plus valeureux des Argiens ».

Ils s'appaisent aussi-tôt, et aprés avoir essuyé la sueur qui dégoûtait de leur front, ils s'embrassent et se rendent leur amitié. Thétis pour récompense leur fit présenter quatre filles de Néa, île voisine de Lesbos, d'où jadis Achille les avait enlevées. Leur beauté surprit les

deux héros, et charma tous les yeux; elles surpassaient en sagesse et en industrie toutes les autres captives, à l'exception de Briséis, l'une avait le soin de préparer les viandes; une autre remplissait les coupes d'un vin délicieux; la troisiéme devait aprés le repas verser l'eau sur les mains des convives, et la dernière desservait les tables. Ajax, et le fils de Tydée les accueillirent avec empressement et les firent conduire sur leurs vaisseaux.

On en vint au Pugilat. Le fort Idoménée qui s'était autrefois distingué dans ces sortes d'exercices, parut alors dans l'arène; mais par respect pour sa vieillesse, personne n'y descendit avec lui. La déesse louant sa bravoure, fit amener pour lui le char et les chevaux agiles, que le fameux Patrocle avait pris lorsqu'il tua Sarpédon. Idoménée chargeant un esclave de conduire ses

coursiers sur le rivage, demeure pour être témoin du succès des autres combattans.

Alors Phœnix adressa ces paroles aux Achéens : « Puisque les Dieux, par égard pour l'âge d'Idoménée lui ont décerné les honneurs, sans qu'il lui en coûtât pour les mériter, ni sang ni fatigues, que des Athletes plus jeunes s'exercent à porter des coups d'une main sûre, et qu'ils réjouissent par leur courage, l'âme du fils de Pélée ».

On l'écoute ; on se regarde ; mais aucun n'ose s'avancer, tous auraient refusé le ceste, si le fils de Nélée ne les eût animés par ces paroles : « Amis, il sied mal à des guerriers de craindre le Pugilat, c'est un exercice honorable et un amusement utile à ceux qui sont à la fleur de l'âge ; que n'ai-je encore dans les membres la même vigueur que j'avais autrefois, lorsqu'avec Aceste, né du

frére de mon pére, je célébrai par des jeux les funérailles de Pélias, lorsque dans un combat du ceste que je soutins contre le brave Pollux, la victoire resta douteuse, et la récompense fut partagée. A ces mêmes jeux, Ancée, le plus puissant des athletes, trembla devant moi, et craignit de me disputer le prix de la lutte, se souvenant sans doute qu'autrefois chez les Epéens qui admirérent ma valeur, je l'avais terrassé sur la tombe d'Amarynce. Il ne voulut plus mesurer ses forces avec les miennes, et je reçus le prix sans en venir aux mains. Aujourd'hui que le poïds de la vieillesse s'appesantit sur moi, je ne peux qu'encourager ceux à qui il est permis de prétendre à la gloire; c'en est une pour des guerriers, de sortir de la lice avec les marques du triomphe ».

Le premier qui, touché des reproches du vieillard, se montra pour lors sur les

rangs, fut-ce le fils du vaillant Panopę 2) qui, dans la suite construisit le cheval monstrueux, dont l'offrande perfide décida la ruine de la cité de Priam. Quoique peu exercé à manier les armes, il excellait tellement au Pugilat, que personne d'abord n'accepta le défi. Il se crut au moment de remporter le prix sans concurrens, lorsque le belliqueux Acamas vint à lui le poignet armé d'un ceste qu'Agélas, fils d'Evenor, venait de lui ajuster, l'exhortant à en faire un usage digne de sa valeur.

D'un autre côté, les amis d'Epée enflamment son ardeur; il part, il avance avec la fierté d'un lion, jusqu'au milieu de l'arène, affectant de montrer ses gantelets garnis d'un cuir épais et désséché: des voix s'élèvent de toutes parts pour exciter les athlètes à ensanglanter leurs mains. Bouillant d'impatience, dès leur entrée dans la carrière, ils frappent l'air

pour éprouver si leurs membres sont assez flexibles, et si les travaux de Mars ne les ont point appésantis; aussitôt lançant des regards farouches, ils allongent les bras, ils se dressent sur la pointe de leurs pieds, si également que le genou de l'un répond au genou de l'autre.

Long-tems chacun d'eux pare les coups de son adversaire; ils s'entrechoquent comme ces nuées qui, poussées par des vents contraires se heurtent, s'entrouvrent et laissent échapper la foudre, dont les éclats répétés ébranlent la voûte des cieux. Les durs cestes bondissent sur les joues des combattans, et leur visage est rougi du sang mêlé à la sueur qui découle de leur front. Bientôt l'action devient plus vive; Epée redouble ses efforts qui sont souvent éludés par l'adresse du fils de Thésée. Celui-ci venant à bout d'écarter son rival le frappe aux sourcils: le ceste pénètre jusqu'à l'os et fait jaillir

le sang de ses yeux, mais en même temps il reçoit sur la tempe un coup terrible dont il est renversé; toutefois se relevant presque aussi-tôt, il fond sur son adversaire et le blesse à la tête; tandis qu'il s'élance pour lui porter un second coup, Epée se baissant à propos, d'une main lui meurtrit le front et de l'autre détourne son gantelet.

Malgré ce désavantage, Acamas 3) refusait encore de présenter les mains; mais au moment où ils étaient le plus acharnés on les sépara. Des esclaves vinrent délier de leurs poignets nerveux les cuirs ensanglantés; les athlètes reprenant leurs sens, s'essuyérent le visage avec des éponges; leurs compagnons les approchèrent l'un de l'autre pour les appaiser et renouer les liens de leur amitié. Ils prêtérent à ces discours une oreille docile, et s'embrassant avec affection, ils étouffèrent tout sentiment

d'animosité : « La douceur fut toujours le caractère du sage ».

Thétis leur distribua deux coupes d'argent qu'Eunée, fils de Jason avait autrefois livrés à Achille, dans l'île de Lemnos, pour obtenir la liberté de Lycaon; Vulcain en avait fait présent à Bacchus, lorsque ce Dieu emmenait dans l'Olympe Ariane, sa nouvelle épouse, abandonnée par Thésée, dans l'île de Naxos. Bacchus les donna remplies de Nectar à son fils Thoas, qui les laissa entr'autres richesses à sa fille Hypsipyle, mère du vaillant Eunée. Un de ces vases fut donc remis au fils de Thésée; Epée ravi de joie, fit porter l'autre sur ses vaisseaux. Podalire s'occupa ensuite de panser leurs blessures, il étancha d'abord le sang et réunissant les chairs, il les couvrit avec des herbes, dont les vertus lui avaient été enseignées par son père. Dès le même jour

leur douleur cessa ; le mal qui semblait ne pouvoir être guéri, fut tellement dissipé qu'on n'en vit plus aucune trace ni sur leur tête, ni sur leur visage.

Les combats du ceste furent remplacés par ceux de l'arc, où reparurent Teucer et Ajax, fils d'Oïlée, les mêmes qui s'étaient déjà signalés à la course; le roi Agamemnon plaçant un casque à une distance éloignée : « Que celui, dit-il, qui d'un seul coup en séparera l'aigrette soit jugé digne d'obtenir le prix ». Ajax décoche le premier trait, mais il n'atteint que la lame d'airain qui rend un son perçant. Teucer tire le second, et la flèche partie d'un vol rapide coupe tous les crins du panache : les peuples lui prodiguent de vifs applaudissemens, et s'étonnent comment il a pu, malgré sa blessure, ajuster l'arc avec autant d'habileté.

L'épouse de Pélée lui décerna le

superbe armure de ce même Troïle qu'Hécube avait enfanté pour être le premier des héros de Troie. Contre de si flatteuses espérances, le cruel Achille trancha le fil de ses jours. De même que dans un verger fleuri, fécondé par les pleurs de l'Aurore, la faucille moissonne l'épi demi formé avant qu'il porte sa semence, ou le pavot croissant dans un lieu bas et humide avant que la la rosée du printems le fasse épanouir; ainsi le glaive du fils de Pélée coupa ce tendre rejeton de Priam, dont la beauté approchait de celle des Dieux: l'hymen n'avait pas encore allumé pour lui son flambeau, et à peine avait-il renoncé aux innocens plaisirs du jeune âge. Un destin perfide le conduisit à cette guerre funeste, dès les premiers jours de sa puberté, dans un tems où le courage ne permet pas à l'homme de connaître le danger.

De tous ceux qui s'offrirent à lancer un disque pesant, aucun ne put d'abord réussir. Le seul Ajax, fils d'Oïlée, le fit partir de sa main aussi rapidement que s'il eût jeté un rameau désséché par les brûlantes ardeurs du Soleil, qui donne aux moissons leur maturité. On s'étonna qu'il eût fait voler avec autant de vîtesse une masse que deux hommes auraient à peine soulevée. Le roi Ancée s'en était servi autrefois avec la même facilité, avant sa défaite par Hercule. Ce Dieu outre un butin immense, lui enleva cet énorme palet destiné à exercer les corps les plus robustes. Il en fit présent dans la suite au vaillant Télamon, fils d'Eacus, qui l'avait secondé dans la prise d'Ilion. Celui-ci le transmit à son fils Teucer, qui le gardait sur ses vaisseaux pour éprouver la force des guerriers, et plus encore pour que le souvenir des

exploits de son père l'excitât à se signaler contre les Troyens. C'était ce même disque qu'Ajax venait de lancer avec une vigueur incroyable. Il le reçut alors de la souveraine des Néréïdes, avec les armes de Memnon, qui par leur grandeur excessive réveillèrent l'attention de tous les Grecs. Il s'en revêtit presqu'aussitôt; elles se trouvèrent si bien proportionnées à sa taille extraordinaire, qu'elles ne pouvaient convenir qu'à lui.

D'autres entreprirent de franchir de plein saut un espace désigné. Ce fut Agapénor qui passa beaucoup au-delà des marques tracées, et son agilité fut admirée de tous les spectateurs. Thétis lui assigna l'armure complète du grand Cycnus 4), le premier des guerriers de l'armée Troyenne, qui fut tué par Achille, en combattant pour enlever les dépouilles de Protésilas.

Lorsqu'il s'agit de combattre avec le javelot, Euryale eut sur tous ses compétiteurs un avantage décidé; les peuples ravis s'écrièrent qu'on aurait eu peine à lancer aussi loin le trait le plus léger. La déesse lui offrit un beau vase d'argent, que le fils de Pélée avait enlevé à Menète, après l'avoir tué au siége de Lyrnesse, dans le voisinage de Troie.

L'infatigable Ajax parut encore pour défier le plus intrépide de combattre avec lui du poing et des pieds à-la-fois. Les Argiens regardèrent avec étonnement un athléte aussi formidable; mais aucun d'eux n'osa se montrer dans l'arêne, et la timidité l'emporta sur la bravoure : ils redoutaient un homme qui, d'un seul coup pouvait défigurer les traits du visage, ou faire à son rival une plaie mortelle. Tous les yeux se fixèrent sur Euryale, qui passait pour le plus exercé dans ce genre de combat; mais celui-ci

Les chevaux d'Eumèle devancèrent d'abord tous les autres: Thoas suivait de plus près; les concurrens s'animaient par des cris, en parcourant l'immense carrière 5)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Après la carrière fournie, des esclaves détachent du timon les coursiers essoufflés. Podalyre guérit ensuite Thoas et Eumèle des blessures qu'ils s'étaient faites dans leur chûte. Le fils d'Atrée s'applaudit de sa victoire, et la déesse lui présenta une belle coupe d'or qui avait appartenue au roi Éétion, avant que Thèbes où il régnait, eût été ravagée par Achille.

Cependant ceux qui avaient préparé leurs chevaux pour la course, saisissant les courroies montent aussitôt, et se tiennent assis; les coursiers impatiens

rongent le mors blanchi d'écume, et battent la terre de leurs pieds; rien ne peut les retenir. Le signal se donne, ils partent à-la-fois de la barrière comme ces vents furieux qui portent les noires tempêtes, et présentent aux matelots épouvantés l'affreuse image de la mort. Sous leurs pieds légers la poudre s'élève au loin; d'une main les cavaliers armés de courroies frappent avec bruit, et de l'autre agitant les rênes ils dirigent les chevaux qui pressent leurs pas précipités; les spectateurs redoublent leurs applaudissemens.

Le beau coursier d'Argos que montait Sthénélus, fils de Capanée, eût sans contredit décidé la victoire en faveur de son maître, s'il ne se fût plus d'une fois élancé hors de la carrière, sans qu'il fût possible de le contenir : c'était un jeune coursier d'une espèce rare, mais vif et encore indompté. Il tirait son

origine du superbe Arion qu'Adraste reçut des immortels, de ce même Arion qu'Erinnys l'une des harpies avait conçu de Zéphyr, et qui par sa vîtesse égalait l'impétueuse rapidité de son pére.

Sthénélus porté sur ce fougeux animal, que Dioméde lui avait donné au commencement du siége de Troie, se tenait assuré de vaincre; mais il fut devancé par Ménélas qui, piquant vivement le sien, arriva au but le premier, aux acclamations réitérées des peuples d'Argos; cependant on vanta beaucoup le coursier du fils de Capanée, et ce guerrier reçut de grands éloges, pour être arrivé le second, quoiqu'il eût été emporté plus d'une fois hors de la carriére.

Thétis accorda au fils d'Atrée la cuirasse d'argent de Polydore, issu du sang des Dieux : elle donna à Sthénélus le casque d'airain d'Asteropée, ses deux

lances et son baudrier; elle fit aussi de magnifiques présens aux autres cavaliers et à tous les athlètes qui avaient honoré en ce jour la tombe de son fils.

Ulysse était au désespoir de ne s'être montré dans aucun de ces exercices: il en fut empêché par la blessure qu'il avait reçu du courageux Alcon, en défendant le corps du puissant Eacide.

## NOTES DU CHANT IV.

1 ) Télèphe, roi des Mysiens, et fils d'Hercule, voulant empécher les Grecs qui partaient pour l'expédition de Troye, de traverser ses états, fut blessé par Achille; et comme aucun remède ne pouvait guérir la blessure qu'il en avait reçue, il consulta l'oracle, qui répondit que la méme lance qui l'avait percé pouvait seule le guérir; il se réconcilia donc avec Achille, et obtint de lui la permission de composer un médicament avec la rouille de cette méme lance, pour l'appliquer sur sa plaie; il le fit et recouvra la santé.

2) *Fils de Panope.* Tous les mythologistes font Epée, fils d'Endymion; mais Quintus ainsi qu'Homère, dans l'avant-dernier chant de l'Iliade, ne l'appellant que fils de Panope, j'ai dû lui conserver ce nom.

3) *Refuse de présenter les mains.* Selon les traducteurs *Acamas ipse omni industria jactat manus*; mais (χέρας ὀρεγνὺ) n'a jamais signifié autre chose que *manus porri-*

*gere*, tendre les mains; il me paraît probable que le poëte fait ici allusion à la coutume des athlètes, qui tendaient la main pour remettre leur gantelet et s'avouer vaincus.

4) *Cycnus*. Ce Cycnus était fils de Neptune, qui l'avait rendu invulnérable. Achille qui le combattit dans les champs de Troie, s'en apperçut après l'avoir atteint plusieurs fois inutilement de sa lance; il le frappa si rudement à la tête, qu'il le renversa sur une pierre, sur laquelle il l'étouffa en le pressant de ses genoux et de son bouclier. Ovide qui raconte ces détails, feint aussi, qu'au moment où le vainqueur se préparait à le dépouiller de ses armes, Neptune le métamorphosa en oiseau, dont il portait le nom.

*Victum spoliare parabat;*
*Arma relicta videt: corpus deus æquoris albam*
*Contulit in volucrem, cujus modo nomen habebat.*

OVID Métam. lib XII. Fab. V. v. 49.

5) On ne trouve dans l'original que la fin d'un discours dans lequel l'orateur rappelle la course des chars où Pélops vainquit Œnomaüs

roi de Pises en Elide, dans des espèces de jeux ou tournois, que ce dernier célébrait sous le prétexte insidieux de donner en mariage au vainqueur, sa fille Hippodamie ; il fait ensuite l'éloge de Ménélas, fils d'Atrée, qui venait de remporter le prix de la course ; enfin il vante le coursier du vainqueur.

Tous ces faits étant tronqués dans la partie du discours qui nous reste, je n'ai pu reprendre ma traduction qu'aux vers qui commencent un récit et présentent une phrase complette.

*Fin du quatrième Chant.*

# ARGUMENT

## DU CHANT V.

*Pour terminer les jeux funèbres, Thétis fait placer au milieu des Grecs les armes d'Achille. Description de son bouclier, de son casque, et de sa cuirasse; la déesse veut que ces armes soient la récompense de celui qui a empêché que les Troyens ne s'emparassent du corps d'Achille. Ajax et Ulysse prétendent à cette récompense. Les princes Grecs, conseillés par Nestor, refusent de prononcer sur le mérite des prétendans. Cette décision est remise à des prisonniers Troyens. Discours d'Ajax. Réponse d'Ulysse, offensé des reproches d'Ajax. Jugement des prisonniers Troyens en faveur d'Ulysse. Désespoir d'Ajax. Minerve*

*le fait tomber en démence. Il exerce sa rage sur des brebis qu'il prend pour les Grecs. Revenu de sa frénésie, il se tue. Douleur de son frère et de son épouse, qu'Agamemnon console. Réflexions d'Ulysse sur cette mort. Nestor conseille aux Grecs de ne point se laisser abattre par la tristesse, mais de s'occuper de la pompe funèbre d'Ajax. On lui dresse un bûcher; ses cendres sont renfermées dans un vase d'or. Les Grecs se retirent pendant la nuit sur leurs vaisseaux.*

---

# CHANT V.

POUR couronner la pompe des jeux funèbres, Thétis fit placer les armes d'Achille au milieu des Grecs rassemblés. Tous les yeux s'arrêtèrent sur le bouclier 1) qui offrait des prodiges de l'art de Vulcaîn. Ce Dieu, d'une main savante y avait gravé en traits inimitables, la terre et les plaines liquides, le Ciel et ses vastes régions; l'haleine des zéphyrs agitait les feuilles des arbres; les nuages répandaient des ombres; le soleil, la lune, tous les astres brillaient chacun de sa clarté. Les oiseaux déployant leurs ailes, se jouaient légèrement dans le vague des airs: ici paraissaient les abîmes profonds de l'Océan, où, aprés mille détours, venaient se perdre les fleuves, dont les eaux portent partout une heureuse fécondité. Là, régnait une longue

chaîne de montagnes, où erraient confusément des lions terribles, des loups ravisseurs, des ours furieux, des léopards et des sangliers qui semblaient aiguiser avec le frémissement de la rage, les défenses redoutables dont leur gueule est armée. Plus loin, des chasseurs précédés de leurs chiens, et armés de pierres ou de flèches, poursuivaient les féroces habitans des forêts. Ailleurs étaient dépeints les combats sanglans et le tumulte affreux des batailles : les hommes et les chevaux étaient pêle-mêle égorgés, et le sang qui ruisselait des plaies des guerriers, inondait la plaine. On y voyait aussi la pâle frayeur et la crainte glacée : la barbare Enyo étendait son bras avide de carnage. Auprès d'elle les furies vengeresses exhalaient de leur bouche enflammée des tourbillons de feu ; et la discorde farouche qui se plaît à tourmenter les hommes, traînait à sa suite

la violence et la haîne. Au même lieu, les Parques inflexibles, accompagnées de la mort dévorante, cherchaient partout des victimes : à côté de la mort marchait la guerre homicide, dont les membres dégoûtaient de sueur et de sang. Non loin de là se montraient les hideuses Gorgones, dont les cheveux étaient hérissés de serpens entrelacés qui dardaient en sifflant, leurs langues menaçantes.

La même main qui avait représenté les monstres effrayans et les fléaux qui désolent la terre, s'était plue à dessiner les riantes images de la paix et de la tranquillité. On voyait des cités florissantes où régnait la justice; des villes peuplées où d'heureux habitans s'exerçaient à différens genres de travaux : autour d'eux étaient des prés émaillés de fleurs, et des vergers remplis d'arbres et de fruits délicieux. Au sommet d'une

montagne escarpée, la vertu avait un trône, d'où elle portait son front serein jusques dans les Cieux. La plupart de ceux qui, pour l'atteindre, s'étaient avancés jusqu'au pied du mont sacré, trouvant un abord épineux, et des sentiers coupés par mille précipices, s'en retournaient épouvantés. Quelques-uns bravaient les périls et franchissaient le passage.

Plus loin, les épis dorés tombaient sous la faucille aiguisée des moissonneurs, qui laissaient derrière eux des gerbes nombreuses. D'autres occupés à recueillir ces dons précieux de Cérés, conduisaient des chariots aux lieux où l'on devait les accumuler. A quelque distance on ouvrait de nouveaux sillons, et sous le soc tranchant, la terre prenait une couleur fraîche et rembrunie. Deux conducteurs placés aux deux côtés du joug, tenant en main l'aiguillon,

pressaient la marche tardive des bœufs fatigués. On découvrait aussi des repas champêtres qu'égayait le son des cithares et des haut-bois. Les jeunes bergers, d'un pas mesuré, frappaient la terre de concert avec les femmes, qui marquaient la cadence avec encore plus d'expression et de vivacité.

Auprès des danses et des festins, Cypris, les cheveux humides et blanchis d'écume, semblait être sortie tout récemment de l'onde amère; Cupidon voltigeait autour d'elle en souriant, ou folâtrait parmi les grâces. Les filles de l'antique Nérée conduisaient avec pompe des palais d'Amphitrite, leur sœur, promise à l'heureux descendant d'Eacus, et les immortels assemblés sur les collines du Pélion, célébraient cet hymen par un banquet magnifique : tout autour étaient des vallons et des champs embellis de fleurs, de tapis de verdure,

des herbes tendres et mouillées par les pleurs du matin : une eau fraîche et lympide jaillissait des fontaines ombragées par des bois touffus.

Les vastes plaines de l'Océan présentaient mille spectacles divers. D'un côté, se voyaient la tempête et ses horreurs; des vaisseaux emportés dans leur course rapide, ou penchés sur des abîmes entre ouverts, voguaient à la merci des vents et des flots. Les vagues mutinées battaient le flanc des navires : les matelots pâles et tremblans pliaient les voiles, ou s'empressaient de fendre les eaux écumeuses sous les avirons agités. D'un autre côté, environné des monstres que Thétis nourrit dans son sein, Neptune armé de lanières dorées pressait ses coursiers agiles; les flots en silence s'abaissaient devant son char, et le calme enchaînant les ondes, annonçait la présence du Dieu des mers.

Autour de lui bondissaient les dauphins; quoique gravés sur une simple lame d'argent, on croyait les voir tressaillir à travers la noire épaisseur des eaux. Enfin les courans impétueux du perfide élément, régnaient dans la surface entière du cercle qui, formant le contour du bouclier, servait à en appuyer toutes les parties. A ces chef-d'œuvres et à mille autres merveilles de l'art, on reconnaissait l'industrie du Dieu qui en était l'auteur.

Des beautés non moins dignes d'admiration, ornaient le casque du fils de Pélée; on y remarquait Jupiter en courroux, armé contre les Géans : tous les immortels réunissant leurs efforts combattaient pour leur roi. Le sein des nues était déchiré par les sillons éblouissans de la foudre, et les carreaux brûlans écrasaient ces rebelles enfans de la terre, qui expiraient au milieu des feux lancés

par le bras tout-puissant du fils de Saturne.

La cuirasse garnie de lames fortes et impénétrables, était d'une grandeur proportionnée à la taille extraordinaire du héros. Ses brodequins, légers pour lui seul, étaient d'un bronze pesant et massif; son épée, dont l'étui était d'argent, et la poignée d'ivoire, tenait à un baudrier tout brillant d'or. Enfin sa lance accoutumée à verser le sang, et rougie tout récemment de celui d'Hector, occupait sur le rivage un grand espace, et ressemblait par sa longueur au tronc abattu du sapin le plus élevé.

L'armure entière du vaillant Eacide étant donc exposée à la vue de tous les Grecs attentifs, Thétis leur parla ainsi : « Avant de terminer les jeux funèbres destinés à adoucir mes justes regrets, je veux que le plus brave des Achéens qui a délivré le corps de mon fils, reçoive de

ma main ces armes victorieuses, dont la possession flatterait les Dieux mêmes ». Alors deux guerriers illustres, Ajax et le fils de Laërte, prétendirent à la gloire de l'action que devait courronner la déesse. Le premier, distingué parmi les Danaëns, comme l'étoile de Vénus entre tous les astres de la nuit, se plaça près du lieu où étaient les armes d'Achille, et demanda pour arbitres Agamemnon, Nestor et Idoménée, présumant que leur suffrage rendrait à sa bravoure un témoignage éclatant. Ulysse, non moins assuré des lumières et de l'équité de ces princes, n'hésita pas à les reconnaître pour juges.

2) Agamemnon et Idoménée se préparaient à prononcer ; mais le sage Nestor les tirant à l'écart : « Amis, leur dit-il, les immortels peu propices à nos armes, excitent un démêlé fatal entre Ulysse et le fils de Télamon. Nous avons

mis nos espérances dans le génie adroit et profond du premier, dans le courage héroïque du second; mais le triomphe de l'un enflammant la colère de l'autre, privera d'un double appui l'armée et ses chefs, et le vaincu nous refusera son bras, ou ses conseils. Si dans les occasions difficiles, ceux que l'âge n'a point encore mûris, reçoivent avec gratitude les avis d'un vieillard instruit par l'expérience, montrez-vous aujourd'hui dociles à ma voix : écoutez celui qui a blanchi dans les travaux, et à qui de longs malheurs ont appris à penser avec sagesse. Donnons à des Troyens à régler le sort des deux concurrens. Des captifs aigris également contre tous les Achéens par le joug odieux de la servitude, n'auront intérêt d'en favoriser aucun, et leur jugement sera à l'abri de tout soupçon ».

« Nous te rendons hommage, ô Nestor,

répondit Agamemnon! que tous nos guerriers se rendent à tes sages conseils. Les deux héros sont, en effet, puissans et redoutables; mais si nous leur donnons pour arbitres des sujets de Priam, le rival dont la fortune aura contrarié les vœux, ne pourra décharger sa colère que sur un ennemi ».

Ainsi les princes, d'un commun accord, remirent à des prisonniers choisis parmi les Troyens, la décision de cette querelle fameuse. Dès que les juges se furent assis au milieu de l'assemblée, Ajax s'avançant, dit d'un air courroucé: « Quoi! tu oses, Ulysse, me contester l'avantage de la force et de la valeur. Tu te vantes d'avoir arraché la dépouille d'Achille à la fureur des Troyens, toi qu'on a vu fuir devant eux, jusqu'au moment où je les pressai de ma lance, rougie de leur sang; toi qui ne reçus de la nature qu'une âme faible et aussi

éloignée de mon courage, que l'animal le plus ignoble est au-dessous du lion fier et magnanime; toi en qui l'audace et la scélératesse tiennent lieu de bravoure, qu'il te souvienne du jour où tu refusas lâchement de suivre à l'expédition de Troie l'armée des Grecs. Que de maux se seraient épargné les fils d'Atrée, s'ils ne t'avaient forcé de marcher à leur suite! Ce fut par ton barbare conseil que nous abandonnâmes sans secours dans l'île de Lemnos Philoctete en proie aux plus affreuses douleurs. Tes calomnies atroces firent condamner injustement Palamède 3), dont le seul crime fut d'être plus distingué que toi, par la vigueur du corps et par les talens de l'esprit.

» Maintenant tu veux me frustrer de mes droits les plus légitimes; tu oublies, ingrat, que c'est moi qui te sauvai de la mêlée, lorsqu'environné d'ennemis et

abandonné de tes compagnons, tu tentais inutilement d'échapper au péril. Que Jupiter n'arrêta-t-il mon bras prêt à te secourir! que les soldats de Priam ne te mirent-ils en pièces, et que leurs chiens ne dévorèrent-ils tes entrailles! tu n'emploierais pas, en ce moment, contre moi tes criminels artifices.

» Eh! si tu étais le plus brave des Grecs, aurais-tu retenu tes vaisseaux en pleine mer et au milieu de toute la flotte, tandis que j'ai traîné les miens sur le rivage? Que faisais-tu encore, lorsque j'écartai de nos navires le feu et les flammes; lorsque je mis en fuite Hector, dont la seule présence te glaçait de frayeur? Plût aux Dieux qu'on nous eût jugés dans cette action même où tu me vis revenir en triomphe, chargé du corps et des armes d'Achille, que j'emportais dans nos tentes à travers mille dangers.

» L'art de la parole peut t'inspirer de la présomption; mais te donnera-t-il la force de manier la lance et de porter l'armure du belliqueux Eacide? Il ne sied qu'à moi de m'en revêtir. Seul je peux me servir avec honneur de ce riche présent d'un immortel. Tu te flattes de l'emporter sur moi par ton éloquence, mais Thétis veut couronner un héros et non pas un orateur. Il n'est plus question de haranguer. Avoue que j'ai sur toi l'avantage d'être sorti du noble sang d'Eacus, et d'avoir hérité de sa vertu ».

Ulysse offensé de ce discours, essaya de se justifier en ces termes : « Ne crois pas, ô téméraire Ajax, m'en imposer par tes invectives. En vain tu me reproches d'être à-la-fois timide et inhumain; je serai toujours au-dessus de toi par ma prudence, par le talent de la parole, par les qualités les plus précieuses aux yeux de tous les sages. Ce n'est point

la force, c'est l'adresse qui coupe et détache les pierres du sommet des rochers escarpés, qui dirige un frêle vaisseau au milieu des écueils et des tempêtes, qui dompte et captive les lions, les tigres, les léopards, les sangliers, les hôtes les plus sauvages de nos bois. L'art fait plier sous le joug, les taureaux fiers et indociles; tout cède au seul génie; l'homme bouillant et impétueux devient un fléau public : l'homme prudent, éclairé, est l'âme des conseils et le salut des citoyens.

» Si le descendant d'Oïlée voulut partager avec moi le soin de veiller à la sûreté des vaisseaux, c'est qu'il connaissait mon habileté, et l'évènement garantit la justesse de son choix. Ce fut moi encore qui décidai Achille à soutenir la cause des fils d'Atrée, et, s'il nous fallait fléchir un autre guerrier, ce ne serait, ni par ton pouvoir, ni par le

crédit des autres Grecs. Moi seul, et sans autres armes que celles de la persuasion, je triompherais de sa résistance. Tel est l'empire qu'à sur les cœurs une éloquence appuyée par le mérite : la force et la bravoure sont inutiles, si elles ne sont guidées par des lumières sûres. Aussi les immortels qui me réservent pour la gloire des Argiens, m'ont-ils donné avec une intelligence rare, un corps robuste et vigoureux. Loin de prendre la fuite, je soutins, moi seul, tout le choc des Troyens, et j'en étendis un grand nombre sur la poussière. Comment m'aurais-tu prêté ton bras? Occupé toi-même à te défendre, tu ne cherchais qu'à te dérober aux traits de ceux qui te poursuivaient. Ce n'est point par timidité que j'ai placé mes vaisseaux au centre de la flotte; je l'ai fait de concert avec les Atrides, pour ménager à toute l'armée une dernière ressource

contre la fortune capricieuse des combats. S'il t'est glorieux d'avoir conduit tes navires jusques sur le rivage, ne l'est-il pas autant pour moi, de m'être glissé dans Troie même, le visage défiguré par des cicatrices profondes, et d'y avoir découvert tous les complots que tramait contre nous la race perfide de Priam.

» Ai-je craint la lance d'Hector, moi qui répondis sur-le-champ au défi qu'il adressait à tous, moi qui m'avançai des premiers pour l'attaquer? N'ai-je pas égorgé autour du corps d'Achille, plus d'ennemis que toi, et ne puis-je pas à plus juste titre m'attribuer l'honneur d'avoir sauvé ses armes? Sans la blessure douloureuse que j'ai reçue dans cette action meurtrière, tu ne m'aurais pas impunément menacé de ton bras. Mon courage est supérieur à ton audace, et j'ai aussi peu dégénéré du sang

auguste de Jupiter, que le héros avec lequel tu te glorifies d'avoir une commune origine ».

Ajax l'interrompant à ces mots : « O Ulysse, dit-il, ô le plus pervers et le plus artificieux des mortels, nomme un seul Grec qui t'ait vu combattre auprès du corps du fils de Pélée ; tous les Troyens s'y étaient réunis. J'ai terrassé les uns, j'ai blessé les autres, la plupart se sont dispersés. De même que s'envolent à la vue d'un aigle les oies timides, et les grües qui paissent dans nos campagnes. Si tu ôsas te montrer, c'était sans doute loin du lieu où je signalais ma valeur, et où le danger était plus pressant ».

« Tu te trompes, ô Ajax, reprit Ulysse avec fierté ; et quand tu m'égalerais en vigueur et en courage, tu me serais inférieur encore par les qualités de l'esprit ; mais tu n'as pas même la gloire de

pouvoir comparer tes forces aux miennes. J'en prends à témoins nos ennemis, qui tous évitent ma rencontre, et qui ne redoutent personne autant que moi. Tu sais toi-même, ainsi que les autres Grecs, avec quelle supériorité je parus dans la lutte; et ces jeux solemnels que le fils de Pélée célébra pour consacrer la mémoire de son fidèle Patrocle, doivent te rappeller la honte de ta défaite ».

Aprés ces longs débats, les juges Troyens prononcèrent en faveur d'Ulysse, et lui décernèrent tout d'une voix les armes d'Achille, qu'il reçut avec l'applaudissement des peuples. Ajax, outré de dépit, sortit. Até 4), la malfaisante Até, s'empara de son âme. Aussitôt le sang bout dans ses veines. Les mouvemens rapides du désespoir soulèvent son cœur, et agitent jusqu'à ses viscères. Le fiel de la colère se répand dans tout son corps, et pénètre dans les

fibres les plus déliés du cerveau. Son esprit se confond, sa raison s'égare. Il fixe vers la terre un regard stupide. Ses compagnons désolés lui parlent inutilement. Ils le pressent et l'emmènent malgré lui dans sa tente, où il rentre pour la dernière fois.

Dès qu'il y fut arrivé, les Grecs prirent leur repas et se livrèrent au sommeil. Thétis se replongea dans ses antres humides. Les autres filles de Nérée l'accompagnaient, et les habitans muets des eaux bondissaient autour de ces déesses. Toutes ensemble maudissaient Prométhée, dont les conseils portèrent jadis Jupiter à donner à Pélée pour épouse la fille des mers, qui refusait cet hymen. Cymothoë, l'une des Néréïdes, disait avec indignation, que le téméraire fils de Japet avait été justement enchaîné sur le roc

inaccessible, où un aigle insatiable rongeait son foie, toujours renaissant.

Le flambeau du Jour avait disparu. La Nuit enveloppait tout de ses ombres lugubres, tempérées par la lumière tremblante de la Lune et des Etoiles. Les Grecs, vaincus par le sommeil, et par les fumées d'un vin délicieux que les matelots avaient apporté de Crète au roi Idoménée, dormaient paisiblement sur leurs navires. Ajax seul, refusant et la nourriture et les douceurs du repos, se couvrit de ses armes; et, prenant en main le glaive qui avait autrefois appartenu à Hector, il balança quelque tems s'il réduirait en cendres la flotte entière, ou s'il forcerait la tente de son rival pour le percer et le mettre en pièces.

Mais avant qu'il pût se résoudre, Minerve se souvenant des offrandes d'Ulysse, écarta en sa faveur le fléau

qui menaçait les Achéens, et livra subitement aux accès d'une fureur aveugle le redoutable fils de Télamon. Il part comme ces tourbillons impétueux qui présagent aux nochers les approches de la tempête, quand les pleïades, fuyant devant Orion, se précipitent dans le noir Océan, ébranlent les airs par leur chûte et soulèvent les flots. Ne sachant où diriger ses pas, il erre çà et là, semblable à ces bêtes fauves en fureur, lorsqu'elles cherchent dans les forêts les chasseurs qui leur ont enlevé leurs petits, prêtes à déchirer ceux qui oseraient devant elles retenir, ou emmener ces tendres nourrissons. Son cœur, bouillant de colère, se gonfle, ainsi que d'un vase entouré de flammes s'élève l'eau qu'on prépare pour dépouiller de ses soies le porc destiné au service des tables. Les orages qui agitent la mer, ne sont pas plus

violens ; le feu qui, poussé par les vents, consume des bois épais, n'est pas plus actif que ne le paraît alors Ajax. Une écume abondante sort de sa bouche défigurée. On entend se froisser ses dents pressées les unes contre les autres. Le tremblement de ses membres fait retentir au loin son armure. Tous ceux qui l'apperçoivent dans cet affreux état, en sont saisis d'horreurs.

C'était l'heure où la brillante Aurore retirait son char des antres de Thétis. Enveloppé d'une vapeur légère, Morphée remontait dans les cieux. Junon 5), sortant du palais d'Amphitrite, où elle était allée dès la naissance du jour, vit ce dieu et l'embrassa avec tendresse. Il était devenu l'époux de sa fille, depuis que, sur le sommet du Mont-Ida, il avait fermé les paupières au fils de Saturne, pour l'empêcher de nuire aux Argiens. La déesse le quitta pour

remonter dans les demeures célestes, et le dieu du sommeil revola dans les bras de Pasithée. Déjà le jour naissant rappelait les mortels à leurs travaux; mais Ajax, possédé d'une fureur nouvelle, se jeta comme un lion affamé sur des troupeaux entiers. Les brebis immolées tombaient sous ses coups en aussi grand nombre qu'on voit à la fin de l'été les feuilles arrachées des arbres par le soufle impétueux de Borée. L'insensé s'imaginait faire ainsi couler le sang des Danaëns.

Alors Ménélas, s'approchant du roi son frére, lui dit, sans être entendu des autres Grecs : « Je crains qu'Ajax, dans la fureur qui le transporte, ne vienne brûler nos vaisseaux, ou nous massacrer nous-mêmes dans nos tentes. Fallait-il que Thétis élevât une contestation aussi funeste, ou que le fils de Laërte fût assez téméraire pour pré-

tendre l'emporter sur un guerrier plus puissant que lui. Ah! le ciel courroucé nous menace de ses vengeances. Depuis la mort d'Achille, la valeur d'Ajax était notre unique ressource. Les Dieux en nous l'ôtant nous condamnent aux derniers malheurs. »

« Pourquoi, répondit Agamemnon, pourquoi redoubler nos inquiétudes. Reposons-nous sur la sagesse du roi des Céphaléniens. Il est protégé des immortels. Toujours son secours nous fut utile. Il peut encore nous suffire contre tous nos ennemis. »

Pendant que les Achéens éperdus se rassemblent, les bergers, épouvantés à la vue d'Ajax, abandonnent leurs troupeaux sur les bords du Xante, se dispersent, et se cachent dans les buissons ou les bruyéres. Tels, au cri perçant de l'aigle ravisseur, au battement de ses longues aîles, les liévres timides

et tremblans s'enfoncent sous d'épais feuillages, dans des bois touffus. Tout-à-coup Ajax s'arrêtant auprès d'un bélier qu'il venait d'égorger : « Misérable, dit-il, avec un sourire féroce, à quoi t'ont servi ces armes que tu as osé me disputer. Ton corps n'en sera pas moins la pâture des chiens et des vautours. Ni ceux qui te donnèrent la vie, ni ton épouse, ni tes enfans ne répandront de larmes sur ta tombe. Loin de ta patrie et dans un âge peu avancé, tu seras dévoré par les bêtes et par les oiseaux du ciel. »

Ajax croyait adresser ces paroles à Ulysse, qu'il se représentait nageant dans son sang. Mais en ce moment Minerve lui dessille les yeux, et la sombre frénésie qui l'agitait, s'enfuit sur les noirs rivages du Styx, où habitent les furies prêtes à tourmenter

les mortels orgueilleux, et à les porter aux plus terribles excès.

Le fils de Télamon n'appercevant alors sur le sable que des agneaux encore palpitans, reconnaît le courroux du ciel allumé contre lui. Saisi d'étonnement et de frayeur, ses forces l'abandonnent. Incapable et d'avancer et de retourner en arrière, il reste immobile, comme ces rochers qui couronnent la cime d'une haute montagne; puis rendu à lui-même : « Malheureux que je suis, s'écrie-t-il en soupirant, qu'ai-je donc fait aux Dieux qui doive m'attirer leur vengeance. Pourquoi ont-ils troublé mes sens? Pourquoi m'ont-ils poussé à massacrer d'innocens animaux, qui n'avaient point mérité ma colère. Até, déesse cruelle, que n'as-tu rougi mes mains du sang d'Ulysse! Ulysse, que les furies acharnées épuisent contre toi toute leur rage! Que les guerres homi-

cides, que les fléaux destructeurs exterminent jusqu'aux derniers des Grecs! Périsse leur chef, et que jamais il ne revoye la terre qui obéit à ses loix! Périsse l'armée entière! Mourrons nous-mêmes. Quittons une vie où la vertu est sans honneur, et où prospèrent l'ambition et l'audace. On accueille, on exalte Ulysse. On oublie, on méprise et nos travaux et nos exploits ».

En achevant ces mots, il s'enfonce dans la gorge le glaive qu'il tenait en main. Son sang coule en bouillonnant. Il tombe lui-même. Son corps, étendu sur le sable, ressemble à celui de Typhon, frappé jadis de la foudre par le souverain des Dieux, et la plaine ébranlée retentit au loin du bruit de sa chûte.

Ceux que la crainte d'Ajax furieux avaient jusqu'alors tenus éloignés, s'approchèrent dès qu'ils le virent expi-

rant. Prosternés auprès de son corps, et se penchant sur son visage, ils jettaient des cris aigus, semblables aux bêlemens des brebis, dont on a enlevé les tendres agneaux. Les forêts de l'Ida, les vallons, les vaisseaux, les rivages, tout retentissait de leurs accens lugubres. Teucer, au désespoir, était prêt de mêler son sang à celui de son frère, si ses amis ne lui eussent promptement arraché le fer dont il s'était armé. Rien ne put diminuer sa douleur.

Tel un fils puîné voyant au lit de la mort une mère dont il fit les délices, pousse des cris lamentables, se roule dans les foyers, et se couvre de cendres. Tel, abattu sous le poids de sa douleur, Teucer, éploré, se traîne dans la poudre auprès du corps de son frère. « O infortuné Ajax, s'écrie-t-il, pourquoi de tes mains as-tu tranché le fil de tes plus beaux jours? Tu veux donc

que les Troyens soient vainqueurs, et que les Grecs, privés de ton secours, soient tous égorgés par le fer ennemi? Pour moi, renonçant à ma patrie, je veux que la même terre reçoive et ton corps et le mien. Je ne desire plus de retrouver à Salamine, encore plein de vie, le couple malheureux à qui nous dûmes la naissance. Sans toi, je ne peux ni espérer de gloire, ni goûter de plaisir ».

Tecmesse, l'épouse d'Ajax, excitait la compassion la plus vive. Ce guerrier, qui l'avait tirée du nombre de ses esclaves pour se l'attacher par la foi d'un doux hymen, se reposait sur elle du soin des affaires et des travaux domestiques. Elle venait de lui donner un fruit récent de son union, Eurysacès, encore au berceau, et déjà ressemblant à son père. Consternée alors de la perte de celui dont elle avait été si tendrement

aimée, elle se précipita sur son corps, et le visage couvert de poussière, elle dit d'un ton de voix déchirant : « Tu meurs, ô époux adoré, et ce n'est point une main ennemie, c'est la tienne qui, par un coup imprévu, rompt les nœuds les plus sacrés de notre amour. Plût aux Dieux qu'avant ton trépas, la terre m'eût caché dans son sein! Mon sort, hélas! était moins déplorable, lorsque tu m'enlevas avec lès autres captives à une famille chérie et au lieu qui m'avait vu naître. Le joug même de la servitude, quoiqu'indigne de moi, me semblerait moins affreux ; séparée de mes proches et de ma patrie. J'étais moins accablée que je ne le suis en ce moment, où je perds avec toi tout ce que j'avais droit d'attendre d'un époux généreux. Tu m'avais promis qu'après ton retour de Troie, j'aurais à Salamine et le titre et les hon-

neurs d'une reine puissante. Mais le Ciel jaloux se refuse à tes vœux et à mon bonheur. Tu me laisses, tu laisses un fils qui ne reverra jamais son père, qui ne prendra jamais possession de son royaume, et qui peut-être un jour gémira honteusement sous la tyrannie des étrangers impitoyables. Les méchans exercent impunément leur cruauté sur un âge encore faible. Tous les maux viennent à-la-fois assiéger un orphelin sans défense. O Ajax, tu me fus long-tems un dieu tutélaire; mais ta mort me livre de nouveau à toutes les rigueurs de l'esclavage ».

« Non, Tecmesse, dit alors Agamemnon attendri, ne crains rien pour ta liberté. Tant que Teucer vivra, et tant que je respirerai moi-même, comblée de nos largesses, tu seras toujours respectée comme l'épouse d'un roi, et ton fils sera parmi nous ce qu'il eût été

sous un père dont nous regrettons l'appui. Il ne manquait, hélas! au malheur de la Grèce que la perte de ce héros. Fallait-il qu'il s'ôtât une vie qu'une armée entière n'aurait pu lui arracher ».

Lorsque le fils d'Atrée prononça ces dernières paroles, tous les peuples firent entendre leurs gémissemens sur les bords de l'Hellespont, et la tristesse pénétra tous les cœurs. Ulysse même parut s'affliger. « Amis, disait-il aux Argiens, à quelles extrémités la colère peut-elle pousser les hommes ? Qui eût pensé que le fils de Télamon se courrouçât ainsi contre moi, et que le prix de la victoire que les Troyens m'ont décerné, dût lui inspirer le dessein d'attenter à ses jours ? Ce n'est pas à moi, c'est à un génie cruel qu'il faut attribuer sa mort. Si j'avais soupçonné son désespoir, loin de prétendre contre lui aux armes d'Achille, ou de souffrir même

qu'on les lui disputât, j'aurais voulu qu'on y joignit tout ce qui était capable de flatter ses desirs. Mais devais-je prévoir ses fureurs? Je ne lui contestais ni la possession d'une épouse, ni le butin d'une ville conquise, ni des trésors ou des richesses. Je ne lui enviais que le prix de la bravoure et de la vertu, prix auquel les plus sages se font gloire d'aspirer. Son crime est d'avoir trop écouté ses emportemens. Un héros prudent sait commander à ses passions et soutenir avec fermeté les revers les plus accablans ».

Les Grecs renouvellaient leurs accens plaintifs. Mais Nestor paraissant au milieu d'eux : « Il est vrai, leur dit-il, des destins sinistres s'acharnent à multiplier nos maux. La perte d'Ajax a suivi de près celle d'Achille, celle de mon fils Antiloque, et d'une foule de nos guerriers. Mais que notre courage n'en soit

point abattu. Sachons mettre des bornes à notre douleur, pour nous occuper de la couche funèbre, de la sépulture des ossemens et de tout ce qu'on doit à la mémoire des héros. Nos pleurs ne rappelleront point à la vie des victimes de la mort. Elles sont sourdes et insensibles à nos cris ».

A ces mots du fils de Nélée, plusieurs des principaux chefs, réunissant leurs forces, emportèrent le corps sur leurs navires, où après avoir lavé le sang et la poussière qui le couvraient, ils le revêtirent de ses habits. Aussi-tôt des soldats se hâtent de couper dans les forêts de l'Ida le bois qui doit environner le lit funèbre. D'autres accumulent sur le bûcher un grand nombre de bœufs, de brebis et de chevaux égorgés. On y jette de l'or, des vêtemens précieux, et les armes brillantes des héros distingués qu'Ajax avait

vaincus. On prodigue l'ambre formé des pleurs que les filles du Soleil répandirent à la chûte de Phaëton, sur les bords de l'Eridan. Ni l'ivoire le plus blanc, ni l'argent le plus poli ne sont épargnés. Les parfums exquis, toutes les richesses sont employées avec une fastueuse abondance.

Dès que le bûcher fut allumé, Thétis envoya du sein des mers un vent impétueux. Il souffle : sa violence seconde jusqu'au lever de l'Aurore l'activité du feu qui dévore les dépouilles du héros. Tel Encelade fut jadis brûlé par les foudres vengeresses de Jupiter, qui renversa sur lui les montagnes fumantes de la Sicile. Tel encore le fils d'Alcméne, tourmenté par la robe empoisonnée du perfide Nessus, se précipita dans un bûcher embrâsé qu'il avait dressé lui-même sur le mont Oëta, où son corps fut réduit en cendres, tandis

que son âme, s'envolant dans les régions éthérées, prit place parmi les Dieux. Tel au milieu des flammes était Ajax couvert de ses armes meurtrières, dont la mort seule avait pu lui ravir l'usage. Les plaintes dont les Grecs firent alors retentir les rives de l'Hellespont furent pour les Troyens un sujet de triomphe.

Aussi-tôt que le corps eut été consumé, on éteignit avec du vin les brâsiers ardens, et les os recueillis avec soin, furent déposés dans un vase d'or, autour duquel on éleva un monceau prodigieux de terre, non loin du Promontoire et des rivages du Rhété. Tous, après avoir déploré la perte d'un guerrier qu'ils regardaient comme l'égal d'Achille, se retirèrent sur leurs vaisseaux.

La nuit tombait et ses noires ombres ramenaient le tems du silence et du

repos. Mais les Achéens désolés prirent peu de nourriture et permirent à peine au doux sommeil de fermer leurs paupiéres appesanties. Privés de leur plus grand appui par la mort du fils de Télamon, ils craignaient que l'ennemi ne les surprît et ne les enveloppât à la faveur des ténèbres.

---

## NOTES DU CHANT V.

1) *Bouclier.* Homère au dix-huitième chant de son Iliade, nous a laissé une longue et magnifique description du bouclier d'Achille, avec laquelle celle de notre auteur a beaucoup de ressemblance. On voit, en rapprochant ces chef-d'œuvres, que les deux poëtes y ont mêlé également des scènes champêtres et des tableaux rians à des images fortes ou terribles. Tous deux montrent du génie et de l'élévation; leur style noble et majestueux se ressent beaucoup aussi de cette tournure et de ce goût antiques.

Virgile, à l'imitation d'Homère, fait aussi dans le huitième livre de l'Enéïde, une belle description du bouclier d'Enée : elle présente l'histoire entière de Rome, de ses guerres civiles ou étrangères : le poëte y flatte les empereurs maîtres de Rome et du monde. Ce ton est bien différent de celui des auteurs anciens, et il est facile de juger que Quintus et Virgile n'écrivaient ni dans le même temps,

ni dans les mêmes lieux, ni dans les mêmes circonstances.

2) *Agamemnon.* Ovide fait juger ce différend par les principaux chefs de l'armée des Grecs.

*Argolicosque duces mediis considere castris*
*Jussit, et arbitrium litis trajecit in omnes.*
Métamorph. Lib. XII. Fab.

3) Les poëtes et les mythologues ont imputé à Ulysse tous les faits que lui reproche Ajax. Ulysse retenu chez lui par l'amour de sa jeune épouse Pénélope, feignit d'être tombé en démence pour s'exempter de porter les armes dans l'expédition de Troie : il labourait ses terres avec une charrue attelée d'animaux qui n'étaient pas de nature à marcher ensemble, et semait du sel dans les sillons. Palamède soupçonnant cette supercherie, fit exposer Télémaque au soc tranchant de la charrue qu'Ulysse détourna promptement pour ne pas blesser son fils. On vit alors que sa démence n'était que simulée, et on l'entraîna, malgré lui, à la guerre de Troie. Il ne pardonna point ce trait à Palamède; pour le

perdre, il contrefit des lettres de Priam par lesquelles ce roi acceptait des propositions de Palamède, tendantes à trahir les Grecs, et envoyait au traître une grosse somme en or; Ulysse fit en effet cacher de l'or dans la tente de Palamède, qui parut convaincu de trahison, et qui fut en effet lapidé par toute l'armée. Ovide met aussi ce reproche dans la bouche d'Ajax.

*Vellet et infelix Palamedes esse relictus*
*Viveret, aut certe letum sine crimine haberet.*
*Quem, male convicti nimium memor iste furoris,*
*Prodere rem Danaam finxit, fictum que probavit*
*Crimen, et ostendit quod jam præfoderat aurum.*

OVID. Métam. lib. XIII. Fab. 2. v. 23, etc.

On verra dans le chant quatorzième que Nauplius, roi de l'Eubée, et père de Palamède, vengea sur la flotte des Grecs le meurtre de son fils.

4) *Até*, déesse malfaisante, dont le nom est rendu chez les Latins par ceux de *Noxa*,

*Læsio*, etc. Homère au septième chant de son Iliade, l'appelle l'antique fille de Jupiter et lui attribue tous les maux qui nous affligent. Les *prières* Λίται autres déesses, ont des fonctions opposées à celles d'Até, qu'elles appaisent, ou dont elles s'efforcent d'arrêter les ravages.

5) On peut comparer ce passage à celui d'Homère, chap. 14, v. 300, où Junon parle à Jupiter en ces termes : « Je dirige mes pas vers les extrémités de la terre, je veux revoir cet océan, père des Dieux, et Téthys, ma mère; tous deux me *reçurent* autrefois, et me nourrirent dans leurs palais ». La déesse rencontre aussi le sommeil, etc.

*Fin du cinquième Chant.*

# ARGUMENT
## DU CHANT VI.

*Ménélas feint de renoncer au siége de Troie. Diomède demande au contraire qu'on se prépare à une nouvelle attaque. Calchas inspiré par les Dieux, assure que Troie ne devant être prise qu'après dix ans de travaux, ce terme n'étant plus éloigné, la présence de Neoptolême amené de Scyros décidera la victoire en faveur des Grecs. Cet oracle est reçu avec applaudissement. Ulysse se charge avec Diomède d'aller chercher Néoptolême. Ménélas promet à celui-ci sa fille pour épouse. Ulysse et Diomède partent pour Scyros; pendant ce*

*tems-là les Dieux propices aux Troyens, envoyent à leurs secours Eurypile; noblesse de son origine. Honneur qu'il reçoit de Pâris. Description de son bouclier, représentant les travaux d'Hercule. Choix de ceux qui doivent commencer l'attaque. Les Grecs de leur côté, conduits par Agamemnon, marchent aussi à l'ennemi. L'action s'engage. Détail des succès variés de cette journée, et de la mort ou des blessures de divers guerriers. L'avantage est pour les Troyens, sontenus d'Eurypile; la nuit termine le combat. On se retire; Eurypile prend son poste à quelque distance de la flotte, et les Troyens font éclater leur joie, tandis que les Argiens déplorent leurs pertes.*

une fuite nécessaire à une mort inévitable ».

Ménélas ne parlait ainsi que pour découvrir la pensée des Grecs; mais dans son cœur jaloux, il jurait la mort des Troyens et la ruine entière de leur ville: il lui tardait de voir couler des ruisseaux de sang, et de compter Pâris parmi les victimes de sa colère; la jalousie n'est-elle pas de toutes les passions la plus cruelle et la plus farouche?

A ce discours de Ménélas, le brave Diomède se levant brusquement, répond par ces mots: « Quoi! timide fils d'Atrée, est-ce la frayeur qui te fait tenir ce langage? Envain tu cherches à répandre parmi nous des craintes qui peuvent agiter l'âme faible des enfans ou des femmes. Les plus puissans des Achéens ne t'obéiront que lorsqu'il s'agira de renverser de fond en comble les murailles de Troie. Le courage fait

la gloire des hommes, la fuite est pour eux un opprobre. Si quelqu'un écoute de lâches conseils, je veux que sa tête tombe sous ce fer, et que son corps soit la proie des vautours. C'est à vous, chefs, à ranimer l'ardeur des soldats; parcourez leurs tentes, commandez qu'on aiguise les flèches, qu'on prépare les boucliers, que chacun prenne de la nourriture, et pourvoie aux besoins des chevaux destinés au combat; c'est dans les champs de Mars qu'il faut déployer notre valeur ».

Alors Diomède reprenant sa place, Calchas s'avance au milieu de l'assemblée, et s'explique en ces termes: « Vous n'ignorez pas, dignes fils des valeureux Argiens, quelle expérience j'ai acquise dans la science des augures. J'avais prédit, qu'après dix ans écoulés la ville serait en notre pouvoir; ce terme fixé par les Immortels est déjà proche, et la

victoire est sur vos pas. Qu'on équipe un vaisseau pour l'île de Scyros; qu'on dépêche Ulysse et Dioméde vers le fils d'Achille pour l'engager à venir dans notre armée; dés qu'il paraîtra sur ces rives, sa présence sera le signal de notre salut, et le gage certain de nos triomphes ».

Le fils de Thestor eût à peine prononcé, que les peuples assurés du prochain accomplissement de l'oracle, firent retentir de longs applaudissemens; Ulysse prenant ensuite la parole : « Amis, dit-il, aprés une aussi pénible journée, il est hors de propos de discourir; des troupes fatiguées ne goûtent ni les charmes de l'élocution, ni les grâces du chant et de l'harmonie qui réjouissent les déesses, filles du Piérius. Que la briéveté me tienne aujourd'hui lieu de tout ornement; puisque l'avis qu'on a proposé plaît à tous nos guerriers, ne

balançons pas à le suivre. J'irai avec Diomède chercher le fils du grand Achille; nous l'arracherons s'il le faut, par nos sollicitations et nos instances, aux caresses et aux larmes d'une mére tendre qui ne doit plus espérer de retenir un fils en qui elle voit tout l'héroïsme du père ».

« O sage Ulysse, reprit alors l'artificieux Ménélas, sois encore aujourd'hui notre ressource; si par tes conseils le fils du puissant Achille vient dans notre armée, si, favorisé du Ciel, il nous fait vaincre et retourner heureux dans la Gréce, je promets de lui donner ma fille Hermione, et avec elle une riche fortune. Quel est le mortel qui ne doive rechercher mon alliance, et desirer une épouse aussi accomplie »?

Ces paroles sont reçues des Achéens avec de vives acclamations. Aussi-tôt on se sépare; chacun se retire sur ses

vaisseaux pour y prendre quelque nourriture et réparer ses forces épuisées. Le repas est à peine fini qu'Ulysse et le fils de Tydée lancent à la mer un vaisseau, et le chargent de toutes les choses nécessaires pour le trajet. Ils font monter avec eux vingt matelots exercés à faire usage de la rame, lorsque les vents sont contraires, ou qu'un long calme enchaîne les eaux.

On léve l'encre, les nautonniers assis sur leurs bancs frappent et divisent les flots; l'onde agitée bouillonne, écume et blanchit sous les avirons; le navire fend avec vîtesse la plaine liquide; déjà l'eau découle du front des rameurs. Tels on voit des bœufs vigoureux haleter sous le faix énorme du chariot dont la roue tournant à peine crie sur l'essieu brûlant; la sueur coule de leurs flancs et de leurs fanons jusque sur la terre; tels les matelots robustes agitent avec

effort leurs rames pesantes. Dans un moment le vaisseau laissant loin derrière lui, et le port et la terre, se dérobe aux regards fatigués des Achéens, qui bientôt s'occupent à aiguiser leurs traits et leurs lances.

Cependant les Troyens renfermés dans leur ville se préparaient à de nouvelles attaques, et conjuraient le Ciel de les délivrer enfin d'une guerre qui leur avait déjà coûté tant de sang et de travaux. Les Immortels propices à leurs vœux envoyèrent à leur secours Eurypile sorti du sang d'Hercule. Ce roi traînait à sa suite les peuples nombreux et aguerris, dont les habitations bordent les rivages du Caïque. Dès qu'il parut, les habitans de Troie accourant sur ses pas, firent éclater leurs transports; de même que les oies nourries dans un enclos écarté, s'ébranlent aux approches de celui qui vient leur distribuer les grains; la troupe

avide l'accueille par des battemens d'ailes qui flattent ce pourvoyeur attentif; ainsi les sujets de Priam sont ravis de la présence d'Eurypile, qui les voit avec plaisir s'empresser autour de lui; les femmes Troyennes sortent de leurs maisons pour contempler ce héros qu'on distinguait dans la foule de ceux qui l'environnaient, comme sur les collines on distingue un lion parmi des Lynx.

Pâris lui rendit des honneurs tels qu'il les devait à un proche parent d'Hector. En effet, Eurypile était le fruit de l'union d'Astyoché, fille de la mère de Priam avec ce même Téléphe, que la belle Augé, à l'insçu de son père, eut de ses amours avec Hercule, et qu'une biche allaita comme son propre faon; Jupiter voulut conserver par elle le précieux rejeton du fils d'Alcmène.

Le prince Troyen entre dans la ville, accompagné du fils de Téléphe; il le

conduit dans son propre palais, vis-à-vis de celui d'Hector, près du tombeau d'Assaracus, non loin du temple auguste de Minerve et d'un autel consacré à Jupiter protecteur. Durant la marche, il fait à son nouvel hôte sur les parens et les alliés de son illustre famille plusieurs questions auxquelles celui-ci satisfait avec complaisance. Ils arrivent ensemble à l'appartement et vaste magnifique où était assise Hélène, dont la beauté semblait égaler celle des grâces. Quatre filles étaient autour d'elle pour la servir; d'autres, à quelque distance de son lit de repos, s'occupaient d'ouvrages convenables à leur sexe. Elle voit avec étonnement Eurypile, et celui-ci jette sur elle des regards pleins d'admiration. Après un court entretien, on entre dans une salle parfumée, où des suivantes placent deux siéges auprès de la princesse. Alexandre prend le sien,

et près de lui Eurypile s'assied sur un autre.

Cependant les Danaëns sont campés devant Troie, vis-à-vis d'un poste défendu par des guerriers choisis; là, se déchargeant de leurs armes, ils font reposer les chevaux, et leur distribuent une nourriture abondante. La nuit enveloppait de son voile obscur la terre et les plaines célestes; les Troyens et leurs nouveaux alliés prirent ensemble le repas du soir, où éclata la joie des convives; des feux nombreux éclairaient leurs tentes placées sur les remparts; le son aigü des fifres et des hautbois se mariait avec les sons plus doux des cornemuses et des chalumeaux : l'instrument d'Orphée, charmait sur-tout, par ses accords ravissans.

De leur camp les Grecs entendirent le hennissement des chevaux, la voix et les chants des convives, les accens

harmonieux de la lire, les tendres pipeaux, et les touchantes modulations de la flûte et du flageolet qui égayent les festins et font les délices des bergers. Toutefois craignant que leurs ennemis n'eussent dessein de quitter les plaisirs de la table pour venir surprendre et incendier leur flotte, ils placèrent auprès des vaisseaux, de nombreuses sentinelles qui devaient se relever mutuellement jusqu'à l'aurore.

Tandis que dans le palais d'Alexandre le fils de Téléphe soupait au milieu des princes, le roi Priam et tous ceux qui l'environnaient étaient remplis du projet d'attaquer avec vigueur les ennemis de Troie. L'étranger promit d'employer, pour y réussir, et ses forces et son courage. Après le repas chacun s'étant retiré, on conduisit Eurypile dans un appartement voisin et magnifiquement orné; qu'avaient coutume d'occuper Pâris et

son épouse. Ce fut en ce lieu que l'hôte illustre jouit de la tranquillité de la nuit; les autres chefs prirent ailleurs le doux repos du sommeil.

Dès l'aube du jour, Eurypile accompagné des principaux Troyens, sort, et les soldats impatiens d'en venir aux mains, se rangent promptement autour de lui; il couvre ses membres vigoureux, d'armes aussi brillantes que l'éclair; les travaux du fils d'Alcmène étaient représentés sur son large bouclier.

On y voyait ces deux dragons monstrueux dont les langues semblaient s'alonger par l'effort des sifflemens; ils s'élançaient en formant des replis tortueux autour du demi-Dieu encore au berceau, qui d'un air intrépide en étouffait un de chaque main. Ses forces étaient dès-lors comparables à celles de Jupiter. La

puissance nait avec le dieu dans les flancs heureux qui le portent.

On y remarquait encore ce lion de la forêt de Némée terrassé par le héros; on eut dit qu'il rugissait encore, et de sa gueule enflammée découlait une écume mêlée de sang. Tout à côté, l'hydre épouvantable dardait ses langues vénéneuses. Du sang de ses têtes éparses sur le sol renaissaient d'autres têtes; Hercule se fatiguait à les abattre de son glaive recourbé, et le fort Iolaüs se hâtait de les brûler avec un fer ardent. Le monstre succombait enfin.

Prés de-là était dépeint au naturel le sanglier furieux que le robuste Alcide apporta tout vivant à Eurysthée; ensuite paraissait cette biche agile entourée des moissons qu'elle avait dévastées. Le héros saisissait sa corne d'or, malgré les longs traits de feu qu'elle vomissait de sa bouche.

Un autre côté du bouclier représentait les oiseaux du marais de Stymphale, dont les uns percés de flêches palpitaient encore sur la vase; les autres s'échappaient en précipitant leur vol dans les airs, et le guerrier lançait sur eux traits sur traits. On reconnoissait non loin de-là le puissant Augias, pour qui l'infatigable fils d'Alcméne, au grand étonnement des nymphes, détournait par des canaux les eaux profondes de l'Alphée.

Ailleurs était le taureau soufflant la flamme de ses narines et poussant d'horribles mugissemens; ses cornes cédant sous la main du héros, dont tous les muscles paraissaient tendus forçaient de fléchir le corps entier du féroce animal. A quelque distance, on voyait Hippolyte, égale aux déesses par sa beauté. Le vainqueur, saisissant ses cheveux, la renversait de son coursier et

lui arrachait un baudrier magnifique; La frayeur était peinte sur le visage des autres Amazones.

Dans un paysage de la Thrace étaient les cavales anthropophages de Dioméde, qu'Hercule assomma dans leurs sombres écuries avec leur détestable maître; là, se voyait étendu le cadavre du puissant Geryon, égorgé près de ses bœufs: Ses têtes ensanglantées et couvertes de poussière portaient l'empreinte de la massue terrible. A côté de lui était renversé le plus cruel de ses chiens; Orthrus, aussi fort que Cerbère, et de même origine que lui. Au même lieu le berger Eurytion nageait dans son sang. Plus loin brillaient les pommes d'or dans le beau jardin des Hespérides. Les déesses troublées envisageaient avec effroi le fils de Jupiter, vainqueur du dragon, qui gardait ces fruits précieux.

Sous un antre ténébreux, prés de l'empire de la nuit, aux portes fatales du palais de Pluton, se présentait Cerbère, production monstrueuse de Typhoë et d'Échidna, Cerbère, la terreur des Immortels mêmes, retenant dans le noir cachot la foule immense des pâles ombres. Le redoutable fils d'Alcmène, aprés l'avoir étourdi par la violence de ses coups, le traînait hors des bords escarpés du Styx, et dans les plaines que jusqu'alors il n'avait point connues.

La chaîne des montagnes du Caucase offrait un objet aussi frappant, Hercule y brisait les fers du malheureux Prométhée, le roc même où il était attaché, et perçait d'un trait mortel l'aigle vorace qui tourmentait ce Titan 1).

Un tableau non moins admirable était la défaite des Centaures que la discorde et les fumées du vin animérent autrefois contre le fils de Jupiter. Les uns

tombaient avec les masses énormes de bois qu'ils avaient en main pour se défendre ; les autres armés de longs pieux disputaient encore la victoire avec acharnement. Tous paraissaient la tête couverte de blessures ; le sang se mêlait avec le vin ; les mêts, les coupes et les tables étaient renversés en désordre.

A l'écart et sur une des rives du fleuve Evène était Nessus, réchappé de ce massacre. Hercule, du bord opposé, décochait un trait fatal sur le Centaure, qui lui ravissait une épouse chérie.

On n'avait pas omis sa lutte fameuse avec le formidable Antée. Le demi-Dieu, soulevant de terre ce géant, l'étouffait entre ses bras. Enfin sur le rivage de l'Hellespont paraissait ce monstre marin prêt à dévorer Hésionne. Le héros le tuait d'une de ses flèches et délivrait de ses chaînes la victime innocente.

Ces faits et plusieurs autres exploits héroïques du fameux Hercule étaient gravés avec un art inimitable sur le bouclier du fils de Téléphe : dès qu'il se montre à la tête de l'armée, les Troyens admirant et sa taille et son armure, croient voir le Dieu des combats. Pâris, pour exciter sa valeur guerrière, lui parle en ces termes: « Illustre héros qui dans les deux armées ne trouverais pas un égal, puis-je douter du succès de ton entreprise? Pars, extermine jusqu'au dernier des Argiens. Au nom du grand et courageux Alcide, dont les traits de ton visage et la force de ton corps nous retracent la mémoire, sauve-nous; relève par tes exploits, le courage abattu de nos citoyens. Soutiens une ville déjà sur le penchant de sa ruine ».

« Généreux fils de Priam, répond Eurypile, prince comparable aux immortels; nos succès et nos jours sont au

ses troupeaux rassasiés, bondir dans la plaine.

Les deux armées s'ébranlent, les cris partant des deux côtés à la fois, s'élèvent dans les airs; l'action s'engage, on se mêle, les casques et les boucliers se heurtent, le fer étincelle; on entend l'effrayant cliquetis des lances et des épées qui se croisent; le sang des guerriers coule sur la poussière avec celui des chevaux percés de longues piques et culbutés sous les chars. La discorde farouche s'empare des combattans, chacun d'eux se sert de ses armes pour attaquer ou pour se défendre. Les uns lancent de grosses pierres, les autres des traits affilés et des flèches. Ceux-ci font usage de l'épieu, ceux-là de cognées et de haches.

D'abord les Grecs forcent les phalanges Troyennes de reculer; mais bientôt ceux-ci retournant avec fureur sur

l'ennemi, font couler des flots de sang. A leur tête Eurypile, que Jupiter en cette journée veut faire connaître comme un digne descendant d'Hercule, fond avec l'impétuosité de la foudre sur l'armée des Danaëns et en fait un horrible carnage. Entre autres guerriers, il frappe, d'une longue javeline dans l'estomac, Nérée, qui en combattant pour les Troyens, est renversé de ce coup fatal. Le sang rougit son armure éclatante, ses beaux cheveux et son visage; il reste sans vie sur le champ de bataille. Tel l'heureux rejeton de l'olivier nourri sur le bord d'un fleuve est tout-à-coup déraciné, lorsqu'une vague furieuse fait écrouler le sol qui lui sert d'aliment et d'appui, et ses fleurs penchées se flétrissent : tel on voit étendu dans les champs de Mars le corps du brillant Nérée.

Eurypile s'applaudissant de sa mort : « Laisse, lui dit-il, laisse dans la poussière

d'inutiles attraits, qui n'ont pu te dérober à ma vengeance. Malheureux, d'avoir osé te mesurer avec moi, comme si la beauté pouvait se comparer à la force ».

Après cette invective et pendant qu'il s'élance pour s'emparer des armes du vaincu, il est fortement atteint à l'épaule droite d'un trait parti de la main de Machaon, que la vue de Nérée expirant à ses côtés avait enflammé de colère; mais la blessure quoique profonde n'arrête pas le héros. Semblable au lion ou au sanglier qu'on vient de percer, il se jette sur Machaon et lui porte sur la cuisse droite un terrible coup de lance. Celui-ci, loin de reculer, malgré le sang qu'il perd, lève une pierre énorme et en frappe à la tête le belliqueux fils de Téléphe, qui ne dut son salut qu'à l'épaisseur de son casque. Eurypile devenu plus furieux, plonge

son glaive dans la poitrine de Machaon; la pointe perce jusqu'aux reins, il tombe comme le taureau, sous la dent cruelle du lion affamé, et ses membres s'agitant dans sa chûte précipitée font retentir au loin son armure.

Le vainqueur retirant le fer du corps de son ennemi : « Misérable, lui dit-il, étais-tu donc assez dépourvu de sens, pour acheter aux dépens de ta vie l'honneur d'attaquer un guerrier plus puissant que toi. Ton imprudence sera-t-elle assez punie, lorsque les oiseaux voraces se rassasieront de tes chairs? Sans doute, tu croyais échapper à mon bras, où tu te confiais aux secrets de ton art; mais quand ton père descendrait lui-même de l'Olympe, quand il prodiguerait pour toi le nectar et l'ambroisie, il ne pourrait te rappeller du trépas ».

A cette insulte, Machaon expirant, répond d'une voix éteinte, ne compte

pas toi-même sur de longs jours, tu touches au moment fatal où tu dois expier par ta mort, les ravages que tu causes dans les champs Phrygiens ».

Telles furent ses dernières paroles, et son âme descendit parmi les ombres qui peuplent l'empire souterrain.

« Je te vois étendu, reprend Eurypile, peu m'importe que ce moment ou un autre soit le terme de ma vie; nous ne naissons point immortels, aucun n'est exempt des loix rigoureuses du sort ». En finissant ces mots, il outrage le corps de son ennemi par de nouvelles blessures.

Teucer, à la chûte de son ami, jette des cris de douleur : il était alors au fort de la mêlée où chacun avait en tête un adversaire formidable. Sensible à la perte de Nérée, plus affligé encore de celle du divin Machaon : « Accourez ici braves d'Argos, dit-il, ne souffrez pas

qu'à notre honte les Troyens emportent dans leur ville les corps de Nérée et de Machaon; signalons notre intrépidité, retirons ces illustres morts, ou mourons nous-mêmes autour d'eux; c'est une loi de défendre des citoyens et un opprobre de les abandonner; la gloire ne peut être que le prix de nos travaux ». Ainsi parle le fils de Télamon; à sa voix les soldats d'abord consternés redoublent leurs efforts, et bientôt le champ de bataille est inondé du sang des combattans.

Pendant que la valeur se soutient de part et d'autre avec un égal avantage, Podalyre occupé à panser les blessures des guerriers, apprend le malheur qui lui enlève un frére; pour le venger, il prend aussi-tôt les armes; le sang bout dans ses veines, il sent croître ses forces, et la lance à la main, il fond sur l'ennemi. La première victime de sa colère

fût le brave Clytus, fils d'Egamestor et d'une nymphe du fleuve Parthénius, qui par des canaux profonds décharge dans le pont Euxin ses eaux pures coulant ainsi que l'huile lentement et sans bruit 2).

Il immole aussi autour du corps de son frère, le guerrier Lassus, que Pronoé mit au monde sur les bords du Nymphée, prés d'un antre spacieux qu'on dit être la retraite des nymphes qui peuplent les collines de Paphlagonie et les vignobles d'Héraclée. Cet antre est digne par ses merveilles des divinités qui l'habitent.

Il est formé dans un vaste rocher, d'où sort une eau fraîche et plus transparente que le crystal. Le fond de la grotte est orné de bassins creusés par la nature avec des proportions si justes, qu'ils semblent avoir été taillés de la main des hommes; tout autour sont des

égipans 3) et des nymphes ravissantes, et auprès d'elles les fuseaux, les quenouilles, tous les instrumens analogues aux genres de travaux usités parmi les femmes. Ces objets et mille autres frappent à-la-fois les yeux et commandent l'admiration. On y remarque deux ouvertures; la première reçoit au matin le souffle de Borée; la seconde, répond à l'Auster humide et orageux; par celle-ci les humains peuvent pénétrer dans l'antre des déesses; l'autre, accessible aux seuls mortels, est au-dessus d'un gouffre affreux qui conduit jusqu'aux sombres demeures de Pluton.

On se disputa long-tems les dépouilles de Machaon et du fils d'Aglaé; enfin les Grecs aprés un combat sanglant en étant restés seuls maîtres, les emportérent à travers mille dangers. Jusques là, ils avaient ignoré leurs pertes; et la nécessité de sauver les corps de leurs

illustres compagnons avait soutenu leur courage; mais dès qu'il virent la foule des guerriers que le destin et le fer ennemi leur avaient enlevés, ils cherchèrent leur salut dans la fuite, et retournèrent à leurs vaisseaux.

La fureur d'Eurypile pressait les flots de cette multitude de fuyards; il ne demeura autour d'Ajax et des fils d'Atrée, que peu de combattans, qui obligés de faire face de tous côtés, semblaient devoir être accablés par le nombre; mais la bravoure des chefs était à l'épreuve des plus grands périls. D'abord le fils d'Oïlée perce de sa lance au-dessous de l'épaule le guerrier Polydamas; le sang qui coula de sa blessure le força de se retirer de la mêlée. D'un autre côté, Ménélas blesse Déiphobe près de la mamelle droite, et le met hors de combat. Le roi Agamemnon éloigne par une grêle de traits Ethicus, l'un des

principaux Troyens, et massacre ou dissipe toute sa troupe.

Eurypile voyant reculer ses soldats, abandonne les ennemis qu'il poursuivait, et revient sur les deux Atrides, et sur Ajax qui disputait à ceux-ci le prix de la valeur avec autant d'avantage qu'il avait disputé à Teucer le prix de la course. A Eurypile se joignent Alexandre et le fils d'Anchise. Ce dernier frappe le casque et la tête d'Ajax, d'un si rude coup de pierre, qu'il le renverse sur le champ de bataille, d'où ses compagnons l'enlèvent aussi-tôt; mais ce guerrier ne touchait pas au dernier moment de sa vie : un destin plus rigoureux l'attendait à son passage, au milieu des écueils de Capharée.

Cependant les Atrides se trouvaient seuls exposés aux pierres et aux traits de toute espèce. On leur décochait des flèches; on lançait contre eux des jave-

lots, on les pressait de l'épée; ils se défendaient, ainsi que des lions ou des sangliers, resserrés dans une étroite enceinte, 4) lorsque les rois rassemblent contre eux tous leurs colons. Les animaux féroces renfermés alors dans un espace trop limité, déchirent et mettent en pièces les premiers qui osent approcher d'eux; tels les deux héros assaillis de toutes parts, combattent avec la fureur du désespoir.

Bientôt arrivent à leur secours Teucer, le vaillant Idoménée, Mérione, Thoas et l'incomparable Thrasymède; la crainte que leur inspirait le fils de Télèphe les avait d'abord entraînés vers la flotte avec le plus grand nombre des Argiens; mais ils reviennent promptement et réunissent leurs efforts pour soutenir les deux princes. Teucer perce de sa lance le bouclier d'Enée qu'il force de quitter le combat. Mérione attaque le fils de Péon,

Laophon, que la belle Cléomède avait mis au monde sur les bords de l'Axius; 5) il était venu à la suite d'Astéroppée au secours des Troyens; le Grec lui fait avec son fer une large ouverture par laquelle s'échappent tous les viscères, et son âme descend dans le noir séjour des ombres.

En même tems Alcimède, compagnon d'armes du courageux Ajax, fond sur l'armée de Priam : en adressant au ciel ses vœux, il fait voler de sa fronde un caillou avec tant de vîtesse, que le seul sifflement glace d'effroi l'armée ennemie. Le coup frappe Hippaside, habile cocher de Pammon; le guerrier blessé à la tempe, est renversé sur la place et traîné loin de là derrière son char, qu'emportent les coursiers épouvantés. La cruelle mort éteignit ainsi le flambeau de ses jours, et

les rênes tombèrent de ses mains défaillantes. Pammon privé de son guide fidèle, croit toucher à sa dernière heure; mais un Troyen traversant la mêlée, saisit à à propos les rênes flottantes, et sauve le prince déjà investi d'une foule de Grecs.

Acamas blessé à la cuisse par le brave fils de Nestor, est contraint de céder à la douleur et d'abandonner à ses compagnons la défense du champ de bataille. Là un guerrier de la suite d'Eurypile, atteint dans la poitrine Echémon, ami de Thoas. Le fer pénètre jusqu'au cœur et en fait jaillir le sang: une sueur froide se répand aussitôt sur ses membres; envain fait-il un pas en arrière pour s'échapper, Eurypile d'un coup furieux lui coupe les jarrets : ses pieds restent immobiles au lieu où il vient d'être frappé, et son âme s'exhalant avec le dernier soupir, fuit le séjour de la lumière.

Ailleurs Thoas perce d'une javeline la cuisse droite de Pâris au moment où il retournait chercher ses flèches qu'il avait laissées derrière lui. Enfin Idoménée armé de la plus forte pierre qu'il peut lever, frappe rudement au bras Eurypile, et fait tomber sa longue pique. Celui-ci se retire aussitôt pour en aller reprendre une autre, et dans cette intervalle les Atrides prennent quelques momens de repos; mais des serviteurs actifs eurent bientôt pourvu leur maître d'une autre lance dont il se servit pour terrasser une multitude de guerriers.

Armé de ce fer homicide, il s'élance dans les rangs, il égorge tout ce qu'il rencontre; ni les Atrides eux-mêmes, ni aucuns d'entre les Argiens ne peuvent lui résister. Tous sont saisis de frayeur à son aspect; il porte sur ses pas le désordre et le carnage; par sa voix et par son exemple il enflamme ses soldats

et ceux de Priam : « Amis, leur dit-il, montrez aujourd'hui votre bravoure, massacrez ces lâches et perfides Grecs qui, semblables à des troupeaux timides s'enfuyent vers leurs navires. Déployez contre eux vos bras exercés dès les plus tendres années au métier de la guerre ».

A ces mots ils fondent tous ensemble sur les Argiens, les mettent en déroute et les poursuivent avec la même ardeur que les chiens vigoureux courent de jeunes faons dans les défilés des montagnes; ils étendent sur la poussière une foule de victimes qui tâchent inutilement d'échapper au tranchant du glaive.

Eurypile tue de sa main Nésus et Bucolion, habitans de l'heureuse Mycène, Chromius et Antiphe, originaires de Lacédémone et distingués par leur valeur. Qui pourrait nombrer la multitude des guerriers qu'il immola dans

cette action sanglante ? et quand j'aurais une poitrine aussi forte, une voix aussi retentissante que l'airain, pourrais-je célébrer dans mes chants le nom et les malheurs des soldats ou des héros que moissonna le fer du redoutable fils de Téléphe ?

Encouragés par ce prince, Enée renverse Phérétès et Antimaque, venus dé Créte sous la conduite du roi Idoménée; et le vaillant Agénor ôte la vie au guerrier Molus, que Sthénélus avait amené d'Argos. Agénor l'atteint dans sa fuite, d'un trait acéré, qui lui déchire les nerfs et lui perce la jambe droite; l'os froissé, crie sous le fer, et l'infortuné Molus expire dans les plus vives douleurs.

Alexandre vainquit les deux fréres Monysus et Phorcys qui s'étaient embarqués à Salamine, sur la flotte d'Ajax. Ils perdirent avec la vie, le doux espoir de retourner aû lieu de leur naissance.

Il perça aussi d'un trait à la mamelle gauche, Cléolas, homme d'armes de Mégès ; le fer plongé dans son sein, en était repoussé par le cœur encore palpitant ; une nuit éternelle obscurcit ses paupières, et son âme indignée s'enfuit dans le noir empire. Enfin le héros décocha une de ses flèches contre le courageux Eétion ; le trait pénétra dans sa bouche, il mourut en poussant de profonds soupirs, et ses larmes se mêlèrent avec son sang.

Chacun des chefs de l'armée de Priam, rougit ses mains du sang des Grecs, la terre gémit sous le poids des cadavres entassés. Les Troyens victorieux allaient mettre le feu aux vaisseaux ; mais le jour s'effaçait, et la nuit s'empressait de couvrir de son ombre le rivage ensanglanté et les vastes plaines de l'Océan.

Le fils de Télèphe se retirant alors avec toutes ses troupes se choisit un

poste sur la rive du Simoïs, à quelque distance des navires; son camp retentit de cris de joie; mais les Argiens au désespoir, gémissent dans leurs tentes, se couvrent de sable, et pleurent le sort de tant de guerriers qu'ils ont perdus dans cette journée funeste.

---

## NOTES DU CHANT VI.

1) *Titan.* Après Quintus, je ne connais que Juvenal qui ait donné à Promethée le surnom de Titan.

*E meliore luto finxit præcordia Titan.*

Sat. 14 V. 35.

2) *Ainsi que l'huile.* Le texte d'Alde-Manuçe porte ἦντ' ἐλάσιο qui ne signifie rien du tout, car ce mot ἐλάσιο n'est point grec. On l'a remplacé par le mot ἐλαῖον, qui signifie huile. Je veux bien suivre cette leçon; mais je n'en garantis point l'authenticité. Je ne crois pas même que cette comparaison soit du style de Quintus; je ne la trouve point dans les auteurs anciens.

3) *Egipans.* Les Grecs n'ont connu ni Sylvains, ni Faunes. Je n'ai donc pu rendre que par Egipans le mot *Panes*, dans le texte de notre auteur, corrigé par Rhodoman; vu qu'en Français nous n'admettons pas plusieurs Pans; Théocrite est peut-être le seul d'entre

les Grecs qui ait parlé de Pans en nombre pluriel comme Quintus.

Τό τοί γένος ἤ σατυρίσκοις,
Ἐγγύθεν ἤ Πάνεξι κακοκνημοισιν ἐριζδεὶ.

(A la lettre) « Ton espèce est rivale de celle des Satyres ou des Pans aux jambes défectueuses » ; on en trouve plus d'exemples parmi les poëtes latins.

*Sic Faveant satyri montanaque numina Panes.*
Ovid. *in epist. Phedræ.*

*Cornipedes calamo Panas hiante canent,*
*Propert. etc. etc.*

4) *Dans une étroite enceinte.* Ἑρκος *septum* signifie une enceinte, un lieu étroit et resserré, le texte porte mot à mot que les rois rassemblent leurs hommes, et les pressent de poursuivre les bêtes qui se préparent à leur donner la mort; car renfermées dans cet espace trop limité elles déchirent, etc. J'ai évité cette répétition ; j'ai remarqué dans la préface que cette enceinte n'était point un cirque; que ces combats de gladiateurs n'eurent lieu que vers le tems des empereurs

romains, et que Quintus vivait avant les empereurs. Tacite dit que le grand Pompée fit le premier, à Rome, construire en pierre un amphithéâtre destiné à ces sortes de combats.

On sait que les animaux qui figuraient dans ces combats étaient des lions, des ours, des tigres, des éléphans. Je n'ai vu nulle part, au moins je ne peux me rappeller, qu'on y ait introduit des sangliers. Notre auteur parle donc des lions et des sangliers cernés par des chasseurs; et non de lions ou de sangliers exposés dans un cirque ou dans un amphithéâtre.

5) *Axius*, fleuve des Paphlagoniens, qui traverse la Mygdonie, HERODOT. Lib. VI. Il faut mettre au rang des fables, ce que PLIN. Lib. IV. c. 10, et Lib. XXXI. c. 2, raconte des eaux de ce fleuve, qu'elles ont la propriété de rendre noirs les troupeaux qui en sont abreuvés.

*Fin du sixième Chant.*

# DESCRIPTION

## DU BOUCLIER D'ACHILLE,

*Par Homère, d'après la traduction de Bitaubé.*

VULCAIN fait un bouclier solide, immense, où il déploye son industrie, et en ayant formé les bords de trois cercles de l'or le plus éclatant, il y attache la courroye argentée ; cinq plis composent la forte épaisseur de ce bouclier, et Vulcain rassemble tout son art pour en décorer la surface des ornemens les plus variés.

Il grave au centre et la Terre, et le Ciel, et l'Océan, le Soleil infatigable dans sa course, le globe arrondi de la Lune, la foule des astres dont se cou-

ronne la voûte des cieux, les Pléyades, les Hyades, l'Orion brillant, et l'Ourse, dont le nom vulgaire est le chariot, qui regarde l'Orion en tournant autour du pôle, et qui seule ne se baigna jamais dans les flots de l'Océan.

Le Dieu représente ensuite sur ce bouclier deux villes superbes. L'une offre l'image d'un hymen et de festins solemnels. Aux feux éclatans des flambeaux, on conduit, à travers la ville, de nouveaux époux, du sein de leur demeure; de toutes parts retentit le nom de l'hyménée; des jeunes gens forment en dansant, un cercle rapide, et les flûtes et les lyres font entendre leurs douces voix. Les femmes, debout, aux portes de leurs maisons, admirent ce spectacle.

Dans la même ville, le peuple occupe en foule la place publique, où se juge un grand débat; deux hommes

contestent avec de fortes clameurs pour le rachat d'un meurtre; l'un jure au peuple qu'il en a délivré la somme entière, et l'autre qu'il n'en a pas reçu la moindre partie; tous deux produisent avec chaleur des témoins, désirant de terminer ce débat, et la turbulente assemblée se partage en leur faveur. Des Hérauts l'appaisent, et des vieillards, assis sur des pierres luisantes, forment une enceinte sacrée : chacun d'eux, avant que de parler, reçoit le sceptre de la main d'un héraut, dont la voix perce les airs; et se levant avec le sceptre, ils prononcent tour-à-tour leur sentence. Au milieu sont deux talens d'or, destinés à celui qui aura rendu le jugement le plus équitable.

Devant l'autre ville campent deux armées, dont l'armure jette un vif éclat jusques aux nues; divisées entr'elles, l'une veut qu'elle soit mise au pillage,

et l'autre, qu'on fasse un partage égal des richesses que cette ville opulente renferme en son sein. Durant cette contestation, les assiégés leur dressent de secrettes embûches : tandis que les épouses chéries et les tendres enfans veillent à la sûreté des remparts, où ils sont rassemblés avec ceux qu'accable le poids de l'âge, les plus vigoureux sortent de la ville à pas précipités, ayant à leur tête Mars et Minerve, tous deux sont d'or, et, couverts de vêtemens où éclate le même métal, se distinguent, comme il est séant à des Dieux, par leur beauté, par leur grandeur, et par leur armure, du reste de la troupe. Cette cohorte, arrivée au lieu de l'embuscade, et revêtue d'airain, se cache aux bords d'un fleuve, où doivent s'abreuver les troupeaux de l'armée ennemie; deux des leurs, assis sur une éminence, attendent l'arrivée des brebis et des bœufs aux

cornes recourbées. Bientôt s'avancent lentement ces troupeaux, suivis de deux bergers qui, ne soupçonnant aucune ruse, s'égayaient aux sons de leurs chalumeaux, quand soudain ils sont environnés, dépouillés de leurs riches troupeaux, et mis à mort.

A ce tumulte leurs guerriers encore assemblés dans un conseil, s'élancent sur leurs chars; les coursiers lèvent un pied agile, poursuivent l'ennemi, l'ont atteint en un moment. Soudain se livre un terrible combat aux bords du fleuve, et le fer, par des coups mutuels, donne le trépas. Parmi eux courent de rang en rang et la Discorde, et le Tumulte, et la Parque fatale : elle s'empare de l'un qui, venant d'être blessé, conservait un reste de chaleur, saisit l'autre, tandis que le trait mortel traversait les airs, et traîne le cadavre d'un autre encore à travers le champ du meurtre,

couverte d'une robe ruisselante de sang humain. Ces divinités et ces combattans respirent, et les deux partis se disputent avec acharnement leurs morts.

Il grave encore un vaste champ, d'une terre grasse, molle, où pour la troisième fois, de nombreux laboureurs tournent ça et là leurs charrues. Dès qu'ils reviennent au bout du guéret, quelqu'un s'avançant à eux, met dans leurs mains une coupe remplie d'un vin exquis : animés par ce breuvage, ils recommencent à creuser des sillons, se hâtant de ramener leur charrue au bout du long guéret : bien que la matière soit d'or, tel est l'art du divin artiste, que l'on voit derrière eux se noircir la terre, comme dans un champ où se promène le soc.

Il grave un autre champ couvert d'épis florissans. Des moissonneurs, armés de faulx tranchantes, coupent les blés,

qui, par monceaux tombent rapidement le long des sillons, pendant que trois autres moissonneurs se hâtent sur leurs pas de lier des gerbes, accompagnés à leur tour de jeunes enfans qui ne cessent de se charger les bras de ces blés, et les leur présentent. Le Roi de cette terre est au milieu d'eux, et tenant en silence son sceptre étendu au-dessus des longs sillons chargés de gerbes, il goûte au fond de son cœur une douce satisfaction. Des hérauts cependant préparent à l'écart un festin champêtre à l'ombre d'un chêne; ils immolent un grand taureau, et en assaisonnent la chair, tandis que les femmes prodiguant la fleur éclatante de la farine, apprêtent le repas des moissonneurs.

Il représente aussi une belle vigne, comme accablée sous le faix des raisins; au milieu de l'or dont elle brille, pendent

les noires grappes, soutenue par des échalas d'argent, rangés avec symétrie, le fossé dont il l'entoure est d'un métal obscur, et la haie qui le borde d'étain blanchâtre. Par un sentier étroit, toujours rempli de vignerons au tems de la vendange, une jeunesse folâtre des deux sexes porte dans des paniers tressés avec art, le fruit égal au miel par sa douceur : elle est précédée d'un jeune garçon qui tire des sons enchanteurs d'une guittare sonore, dont les cordes s'unissent avec harmonie à sa tendre voix; cette jeunesse répond à ses accords par des chants et des cris de joie, et le suit en frappant la terre en cadence.

Il grave un troupeau de bœufs haussant leurs têtes superbes, dont les uns sont d'or et les autres d'un sombre métal : ils se précipitent en mugissant hors de leur étable, pour se rendre à leurs

pâturages, le long d'un fleuve impétueux, bruyant, entouré de roseaux. Quatre bergers, formés aussi d'or, conduisent ce troupeau, accompagnés de neuf chiens agiles, quand deux formidables lions saisissent à la tête des génisses le taureau qui pousse de terribles beuglemens, qu'il prolonge et redouble encore comme ils l'entraînent: les chiens et les jeunes bergers le suivent pour l'arracher au péril; mais les lions déchirant leur énorme proie, engloutissent ses entrailles et son sang noir; en vain les bergers animent leurs chiens, qui n'osant mordre ces animaux féroces, et se détournant d'eux, aboyent de près, sans leur faire d'autre insulte.

Le fameux Vulcain place à côté de cette scène une agréable vallée, où paît un troupeau nombreux de brebis éblouissantes par leur blancheur; elle

est parsemée de bergeries, de cabanes, de parcs ombragés de leurs toîts.

Il orne ensuite le bouclier du tableau d'une danse, semblable à celle que, dans la Crête, Dédale inventa jadis pour l'aimable Ariane. Des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, et d'une rare beauté, dansent en se tenant par la main : les jeunes filles sont vêtues d'un lin doux et léger, et les garçons ont des tuniques d'un tissu plus fort, et qui teintes d'une huile précieuse, jettent un léger éclat ; celles-là sont parées de belles couronnes, et ceux-ci ont pour ornement des épées d'or suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt, pliant leurs pieds dociles, ils voltigent en rond, semblables à une rapide roue que la main du Potier essaye, pour voir si elle tourne à son gré; tantôt ils se mêlent et courent former divers labyrinthes : la foule des assistans qui les environne,

regarde d'un œil enchanté cette danse merveilleuse. Deux sauteurs se distinguent au milieu du cercle; ils entonnent le chant, et s'élèvent d'un vol agile.

Enfin il fait rouler les fortes vagues de l'Océan autour de tout le bord du riche bouclier.

Le divin artiste, après avoir achevé cet ouvrage immortel, fait au héros une cuirasse plus éblouissante que le feu, un casque solide, adapté au contour de son front, embelli d'une admirable gravure, surmonté d'un panache d'or, et employe un métal pliable et léger pour lui former un beau cothurne. Ayant fini toute cette armure, il l'éléve en l'air, et l'apporte à la mère d'Achille, qui, plus rapide que le vautour, s'élance des blancs sommets de l'Olympe, tenant en main ces dons éclatans.

*Fin du tome premier.*